

Fiancialles forcées

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

Barbara Cartland

*Fiançailles
forcées*



Résumé :

Adèle contemple le parc à l'abandon, songeant aux dettes accumulées par son frère, aux créanciers... Bientôt, il lui faudra vendre ce domaine qu'elle aime tant. « Qui nous tirera d'affaire ? » se demande-t-elle en étouffant un sanglot. « Moi », répond une voix derrière elle. Elle se retourne brusquement. « Mon nom est Dorian Winton », dit l'inconnu. « S'il vous plaît, faites-moi plaisir, séchez vos larmes. » Adèle prend le mouchoir de soie qu'il lui tend et observe cet homme distingué. Tout à coup, elle a le sentiment que l'espoir renaît en elle. « Vous accepteriez de nous aider ? » balbutie-t-elle. « Mais pourquoi ? » « Parce que j'ai l'intention de vous épouser. »

NOTE DE L'AUTEUR

A l'époque de la Régence anglaise, les jeunes dandys menaient une vie oisive et passaient le plus clair de leur temps à jouer, à boire et à séduire de ravissantes jeunes femmes qui savaient tirer avantage de la situation.

Dans tout Londres, les maisons de jeu avaient pignon sur rue et les clubs possédaient leurs propres salles de cartes où les membres misaient des sommes importantes.

Londres offrait de nombreuses tentations pour tout jeune officier qui, au sortir de la guerre, et après avoir enduré privations et souffrances dans l'armée de Wellington, renouait avec la vie civile.

Nombre d'aristocrates jouaient mobilier et objets de valeur que contenaient leurs manoirs ancestraux, sans oublier leurs propriétés et leurs terres, ainsi que des rues et des places londoniennes qui, de nos jours, atteindraient des prix astronomiques.

Il est facile de déplorer leur inconséquence, mais ils possédaient une fierté qui leur permettait de surmonter la pire des situations, c'est-à-dire la faillite.

Dans ce livre, le respect dont témoignent les Chinois à l'égard de leurs reliques anciennes demeure à ce jour vivace et il existe bien une statue sacrée qui se lègue de père en fils et que toute la famille vénère.

La porte du salon du matin s'ouvrit brusquement et le comte de Blakeney entra d'un pas vif, en proie à une agitation intempestive. Les membres du club White relevèrent la tête, surpris, momentanément dérangés dans leur lecture paisible et leurs conversations feutrées.

— Apportez-moi un alcool, n'importe lequel, mais il me faut quelque chose de fort! lança Blakeney à un maître d'hôtel qui s'avavançait à sa rencontre.

Et il se dirigea vers le fond du salon car il venait d'apercevoir lord Fulbourne.

— Charles, je suis fichu, complètement fichu, dit-il, se laissant choir dans un fauteuil de cuir à côté de lui.

— Tu as donc perdu au jeu, observa ce dernier.

— J'ai perdu tout ce que je possède et bien plus encore. A moins qu'il n'existe une âme charitable qui veuille bien me sortir de ce mauvais pas, la prochaine fois que tu me verras, ce sera derrière les barreaux de Fleet!

Lord Fulbourne posa un regard stupéfait sur son ami. La violence de ses propos laissait entendre que l'allusion à la prison de Fleet n'était pas une plaisanterie, mais une éventualité bel et bien réelle.

— David, tu te conduis comme un gamin, dit-il en baissant la voix car il venait de se rendre compte que les membres du club présents tendaient une oreille intriguée. Pourquoi t'être laissé entraîner à jouer alors que tu n'en as pas les moyens?

— C'était ma seule chance de rembourser mes fournisseurs. Sans oublier que je dois également de l'argent à Cayton. Enfin, tant pis pour lui! Il réclame son dû à cor et à cri mais, cette fois-ci, il faudra bien qu'il se rende à l'évidence et cesse de me harceler. Je suis ruiné... Malheureusement, avec Cayton, autant parler à un mur.

Comme si la seule mention de ce nom suffisait à le faire venir, Anthony Cayton, grand et beau jeune homme à l'allure élégante, entrouvrit la porte du salon. Du seuil, il parcourut la pièce des yeux et, en apercevant le comte, se dirigea vers lui d'un pas décidé.

— Si tu t'imagines que tu vas t'en sortir indemne, Blakeney, s'écria-t-il avec colère, tu te trompes. Ou tu me rends mon argent, ou je te fais mettre à la porte du club!

— Inutile de te donner cette peine, rétorqua David en bondissant sur ses pieds pour faire face à son interlocuteur.

Les deux jeunes gens se foudroyèrent du regard et un sourire amusé se dessina sur le visage des témoins de la scène. Nul n'ignorait que le comte de Blakeney et lord Anthony avaient déjà eu des mots, deux semaines auparavant, au sujet d'une ravissante courtisane dont ils se disputaient les faveurs. Le comte ayant eu la préférence, lord Anthony, vexé, avait juré de se venger et sa rancœur ne s'était pas apaisée le moins du monde lorsqu'il avait appris que la jeune femme, s'apercevant que son amant était ruiné, l'avait quitté dans la même semaine préférant se faire entretenir par un riche protecteur.

— Je te traînerai en justice, dit lord Anthony.

— A ta guise! répliqua le comte. Je rentre chez moi à la campagne pour procéder à une vente aux enchères de mes biens, mais ne t'illusionne pas. Ce qui restera après le passage des fournisseurs ne représentera pas grand-chose.

— Un mot de plus et je t'assomme! lança Anthony en élevant la voix.

Comme il semblait prêt à mettre sa menace à exécution, lord Fulbourne s'interposa.

— Je vous en prie, messieurs, reprenez vos esprits. Anthony, tu sais très bien que David n'a pas un sou vaillant. Quant à toi, David, ajouta-t-il en se tournant vers le comte, tu devrais avoir honte. Tu es au bord de la faillite, ton manoir tombe en ruine et ceux pour qui tu es le seul soutien ont tout juste de quoi subsister.

D'un air rageur, lord Anthony quitta le salon en maugréant des paroles indistinctes tandis qu'une vive rougeur empourprait le visage du jeune comte. Lord Fulbourne posa une main sur le bras de son ami.

— Rentre chez toi, David. Je crains que la situation ne soit plus désespérée que tu ne le crois.

— Oh! Je ne sais que trop à quoi m'attendre. Il ne me reste plus qu'à me tirer une balle de revolver dans la tête!

Et il s'en alla.

Un murmure suivit son départ, la scène qui venait de se produire sous leurs yeux ne pouvant laisser indifférents les membres du club.

Lord Fulbourne se rassit. Un homme d'une trentaine d'années, qui lisait le *Times* dans un fauteuil près de la fenêtre, plia alors son journal et vint s'asseoir à ses côtés.

— Permettez-moi de me présenter : je m'appelle Winton et je connaissais bien votre père, dit-il en guise d'introduction. Je viens juste de rentrer en Angleterre après une longue absence et je serais curieux de savoir quelle querelle oppose les deux jeunes gens qui viennent de quitter la pièce.

Lord Fulbourne observa un instant son interlocuteur qu'il n'avait

encore jamais vu. Beau et plutôt bien fait de sa personne, il avait un visage frappant et un air de distinction qui lui conférait une autorité naturelle. Fulbourn nota cependant une dureté dans son regard et dans la ligne mince de ses lèvres. Qui était-ce? Et par quel biais était-il devenu membre du White? La clientèle du club le plus fermé et le plus ancien de Londres ne se composait que de la fine fleur de l'aristocratie. Par conséquent, il était extrêmement difficile d'y être admis sans solides références.

De toute évidence, l'inconnu qui s'était présenté sous le nom de Winton attendait une réponse à sa question.

— Sans doute avez-vous appris par la rumeur que le comte de Blakeney est ruiné et, malheureusement, il s'agit de la triste vérité. Au décès de son père, il a hérité d'un nombre considérable de dettes qu'il lui a fallu honorer et il n'a pu joindre les deux bouts qu'en vendant les biens de valeur qu'il possédait dans son manoir.

Il remarqua que son interlocuteur l'écoutait avec une attention particulière.

— Ses fournisseurs refusent de lui faire davantage crédit et exigent d'être payés. Il n'a donc d'autre recours que de mettre sa propriété aux enchères.

— Et si la vente du domaine ne suffit pas à éponger ses dettes, est-ce réellement la prison qui l'attend? interrogea Winton.

— C'est en effet une éventualité des plus vraisemblables! admit Charles Fulbourn. Les fournisseurs en ont assez de ces jeunes gens qui, en toute impunité, vivent à crédit et sur un grand pied. La semaine dernière, ils ont annoncé à David leur intention de le poursuivre en justice afin de faire un exemple et de donner ainsi à réfléchir à tous les insoucians qui dilapident leur fortune.

— Il me semble me souvenir de l'ancien comte de Blakeney, dit Mr. Winton après un silence.

— Tout le monde l'appréciait, mais il avait le démon du jeu et ce sont malheureusement ses enfants qui ont à pâtir des conséquences de sa conduite irresponsable.

— Ses enfants?

— David a une sœur, une jeune fille d'une beauté exceptionnelle. Si elle faisait son entrée dans le monde, elle tournerait la tête de tout un chacun.

Fulbourn s'interrompt un instant, puis reprit :

— Oui, elle est d'une beauté merveilleuse mais, à l'inverse de son frère, elle a de l'amour-propre. Elle préfère mener une vie modeste et retirée plutôt que d'emprunter de l'argent pour vivre selon son rang.

— Voilà une bien triste histoire, constata Winton. Le manoir du comte de Blakeney ne se situe-t-il pas dans le Hertfordshire?

— En effet, Blake Hall est à une vingtaine de kilomètres de

Londres. C'est d'ailleurs là-bas que les fournisseurs ont l'intention de se rendre pour sommer David de les payer.

Il eut un soupir avant d'ajouter :

— J'imagine que ceux d'entre nous qui peuvent se le permettre devraient y aller également demain afin de participer à la vente aux enchères et d'acheter, ne serait-ce que par amitié pour David, un objet ou deux...

Fulbourne semblait manquer de conviction en prononçant ces derniers mots et Winton l'observa d'un regard pénétrant.

— C'est dans les moments difficiles que l'on connaît ses vrais amis, dit-il avec une pointe de sarcasme dans la voix.

Là-dessus, il se leva et regagna son fauteuil près de la fenêtre.

En fin d'après-midi, le comte de Blakeney arriva à Blake Hall dans un phaéton tiré par de superbes chevaux que des amis avaient eu la générosité de lui prêter. Un profond désespoir crispant ses traits, il franchit le portail qui avait besoin d'être repeint et dépassa la loge désormais inhabitée. Des planches de bois en obturaient les fenêtres.

Au bout de l'allée, le manoir apparut. C'était une bâtisse de brique d'un rouge clair, patinée par le temps, à l'architecture élégante et ayant beaucoup de cachet. Cependant, en s'approchant, on remarquait les nombreuses vitres cassées et des tuiles arrachées, ce qui soulignait l'état de décrépitude du domaine. Mousse et mauvaises herbes poussaient dans les fissures des marches du perron de pierre.

Le comte arrêta le phaéton et le cri qu'il poussa pour immobiliser les chevaux se répercuta jusqu'aux écuries. Un vieil homme à la chevelure blanche surgit quelques minutes plus tard d'un pas traînant.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, Milord, dit-il d'une voix éraillée.

— En effet, je ne pensais pas rentrer aujourd'hui, répondit le comte en descendant de voiture. Mène les chevaux à l'écurie, Glover. On viendra les chercher demain.

— Bien, Milord!

Tout en marmonnant quelques paroles, il saisit la bride des chevaux et regagna les écuries.

Le comte gravit le perron et, la porte d'entrée étant ouverte, s'engouffra à l'intérieur. Dans le hall entièrement lambrissé de chêne foncé, une épaisse couche de poussière recouvrait le sol et les petits carreaux biseautés des vitres, où était dessiné le blason des comtes de Blakeney, étaient sales et fendus.

— Adèle! appela-t-il d'une voix forte, jetant son haut-de-forme sur un guéridon qui aurait eu besoin d'être ciré.

Seul le silence lui répondit et, comme il s'apprêtait à appeler de nouveau, il entendit dans l'escalier un bruit de pas qui se rapprochait.

Quelques instants plus tard, sa sœur surgit en courant et s'exclama :

— David! Je ne m'attendais pas à te voir aujourd'hui.

Son frère ne prit pas la peine de répondre.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle, alarmée. Tu es inquiet. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Rien ne va! Y a-t-il quelque chose à boire dans cette mesure?

— Il y a de l'eau et peut-être reste-t-il quelques grains de café.

Avec une exclamation de dégoût et d'exaspération, le comte se dirigea d'un pas impatient vers le salon.

C'était une pièce aux belles proportions dont les hautes fenêtres ouvraient sur une ancienne roseraie désormais laissée à l'abandon. Elle contenait fort peu de meubles et des marques plus claires sur les murs indiquaient que de nombreux tableaux la décoraient autrefois. Le grand miroir au-dessus de la cheminée avait également disparu, ainsi que les porcelaines de Dresde et la pendule de Sèvres que le comte connaissait depuis sa plus tendre enfance.

La mine sombre, il se tenait devant la cheminée, tournant le dos au foyer vide où trônaient des chenets de cuivre noirci. Sa sœur le suivit.

— David, dit-elle, en proie à une appréhension grandissante, je préfère savoir la vérité.

— Fort bien, maugréa-t-il. Mes fournisseurs viennent demain ici, à Blake Hall, pour se saisir de nos dernières possessions. Comme celles-ci ne suffiront pas à éponger mes dettes, il va nous falloir vendre la maison. En espérant que l'on trouve un type assez insensé pour se porter acquéreur!

Adèle laissa échapper un cri horrifié :

— Mais c'est impossible!

Devant le silence embarrassé de son frère, elle ajouta :

— J'ai toujours cru que la maison était un bien inaliénable et que, par conséquent, elle ne pouvait nous être prise.

— C'est en effet ce que papa croyait mais, en réalité, l'inaliénation n'a plus cours depuis que le septième comte est mort sans fils à qui léguer titre et domaine. Ceux-ci sont revenus à un cousin, mais le fait que l'héritier ne vienne pas en ligne directe a suffi à rompre cette clause.

— Je... J' étais loin d'imaginer une chose pareille, murmura la jeune fille, décontenancée.

— Si papa l'avait su, je suis persuadé qu'il aurait vendu le manoir et les terres. C'est d'ailleurs la seule solution qui me reste.

Il poursuivit d'un ton amer :

— Je ne pense pas pouvoir en retirer grand-chose, vu l'état de décrépitude du domaine. De plus, l'économie anéantie par l'effort de guerre ne s'est pas encore relevée et les gens n'ont guère d'argent.

— Mais... qu'allons-nous devenir? bredouilla Adèle.

— Si mes fournisseurs arrivent à leurs fins, c'est la prison qui m'attend.

La jeune fille étouffa un cri d'effroi.

— Non, c'est impossible!

— Ils sont fermement décidés à faire un exemple afin que les jeunes aristocrates de mon espèce, insouciantes et oisifs, cessent de leur porter tort.

— Qu'allons-nous faire, alors?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tu sais aussi bien que moi, Adèle, que les maigres possessions qui nous restent ne valent pas un sou et que j'ai déjà vendu dans cette maison tout ce qui avait un tant soit peu de valeur.

Le frère et la sœur se regardèrent sans un mot.

— Pendant que je serai en prison, reprit David, il te faudra t'installer dans un des cottages vides. Ce ne sera guère confortable...

— Je suis déjà habituée à un confort relatif ici, interrompit Adèle. Mais il y a la vieille Betsy qui n'a nulle part où aller et Glover qui a peur d'être envoyé dans un hospice.

Le comte se laissa tomber sur le canapé qui n'avait pas été vendu à cause d'un pied cassé et qui reposait par conséquent sur deux briques. Un silence pesant régnait entre eux. Les yeux du comte se posèrent sur sa sœur et, en voyant sa mine bouleversée, il ajouta sur un tout autre ton :

— Je suis désolé, Adèle. Je me suis conduit comme un insensé et il est trop tard désormais pour revenir en arrière.

Elle vint s'asseoir sur le canapé et lui prit la main.

— David, il est tout à fait normal et compréhensible qu'après la guerre tu aies éprouvé le besoin de te changer les idées, et de prendre du bon temps.

— Néanmoins, si j'avais eu davantage le sens des responsabilités et la tête sur les épaules, nous n'en serions probablement pas là. Désormais, il nous faut voir la réalité en face. Si on me jette en prison, je ne sais comment tu vas te débrouiller sans personne pour s'occuper de toi...

— Il existe malheureusement une seule personne qui envisagerait volontiers de prendre ma vie en main, dit Adèle.

— Sans doute fais-tu allusion à Shuttle.

— Il est encore venu me rendre visite hier après-midi et m'a proposé de m'acheter maison et voiture et de me couvrir de diamants!

— Quel goujat! Comment ose-t-il t'insulter de la sorte?

— Il ne s'agit pas vraiment d'une insulte, murmura-t-elle. Après tout, il s'est aperçu que je ne mangeais pas à ma faim et, comme je n'attendais pas sa visite, je portais une robe particulièrement usée.

Le comte adressa un regard aigu à la jeune fille.

— Envisagerais-tu d'accepter son offre?

— Plutôt mourir! s'écria-t-elle avec feu. Il est marié et a des enfants, et tout ce qu'il fait me dégoûte.

Elle se leva et alla à la fenêtre.

— Je le déteste, comme je hais tous les hommes. Et pourtant, j'ai si peur...

— Moi aussi, j'ai peur, avoua David à mi-voix.

Adèle regardait les rayons du soleil qui conféraient une soudaine beauté au jardin mal entretenu et envahi de plantes grimpantes et de mauvaises herbes.

— Ce matin, je pensais précisément que, dans notre malheur, il nous reste une chose tout de même à laquelle il nous faut nous raccrocher.

— Laquelle?

— Notre fierté. Quoi qu'il advienne de nous, nous sommes des Blake et cela, nous ne pouvons l'oublier. Nos ancêtres se sont battus à Azincourt, puis sont tombés aux mains de Cromwell pour défendre le roi, et notre grand-père était un des meilleurs généraux de l'armée de Marlborough.

— Pour le bien que cela nous apporte, maugréa David, lugubre.

— Ils ont dû se battre pour sauver leur vie, et nous devons faire de même. Pourquoi nous laisser vaincre par des créanciers impatients de retrouver leur dû?

Elle se tut mais son frère garda un silence obstiné.

— Il me semble, reprit-elle, que nos ancêtres qui ont vécu dans ce manoir se battent à nos côtés. Ils sont morts mais ne nous abandonnent pas et, si notre famille a survécu jusqu'à maintenant, il est de notre devoir de ne pas nous rendre malgré la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons.

Ému, le comte se leva, la serra dans ses bras et murmura :

— Dis-moi ce que je dois faire, Adèle.

Et c'était là le cri d'un enfant perdu dans l'obscurité.

— Quelles que soient les épreuves qui nous attendent, nous devons les affronter la tête haute. Même si nous perdons tous nos biens, il nous reste nos vies.

Elle s'exprimait avec une conviction qui ne cachait cependant pas son désarroi. Et, en effet, ne vivait-elle pas déjà depuis des mois dans une affolante précarité? Au cours des dernières semaines, c'était bien grâce à l'ingéniosité de Glover qu'elle avait pu subsister.

Plusieurs lapins pris au piège, des pigeons et, à l'occasion, un canard ou un autre gibier à plume avaient constitué, pendant quelque temps, leur modeste ordinaire. Malheureusement, ce régime varié s'était arrêté, faute de poudre à fusil. N'ayant pas les moyens d'en racheter, Glover s'était donc rabattu sur les lapins avec lesquels la

vieille Betsy faisait de son mieux pour concocter des ragoûts accompagnés des légumes du jardin.

— Tu es courageuse, Adèle. J'espère seulement ne pas te décevoir.

— N'oublie pas que tu es un Blake. C'est là notre force. Lorsque les créanciers viendront demain, ils verront que nous ne sommes pas prêts à nous rendre !

David ne releva pas ces dernières paroles et elle comprit qu'il ne pouvait s'empêcher de douter, en dépit de l'optimisme qu'elle s'efforçait de lui insuffler, que les fournisseurs à qui il devait de l'argent acceptent de rentrer à Londres les mains vides. A défaut d'argent ou de biens de valeur, ils le feraient sans doute mettre en prison où il resterait enfermé tant que Blake Hall ne trouverait pas d'acquéreur acceptant, en outre, de payer le prix exigé pour sa libération.

— Non, je suis fichu, marmonna-t-il, accablé. Il ne me reste plus qu'à me tirer une balle dans la tête.

Ces mots révoltèrent Adèle.

— Ce serait le comportement d'un lâche si tu faisais une chose pareille, s'écria-t-elle avant de poursuivre avec un sanglot dans la voix : David, tu es mon seul soutien. Notre famille a toujours désapprouvé l'insouciance de papa, qui a certes manqué de jugement, et la tienne qu'ils ont également condamnée. Mais nous devons être solidaires l'un de l'autre. David, comment puis-je vivre sans toi ? Je ne peux être livrée à moi-même, sans personne pour m'aider et me protéger !

— Il doit bien exister quelqu'un d'autre que ce porc de Shuttle qui pourrait t'épouser !

Adèle ne put réprimer un sourire.

— Crois-tu réellement que j'aie une chance de rencontrer un éventuel mari en restant à Blake Hall ? Je ne pouvais déjà guère inviter d'amis à l'époque où nous avions encore les moyens de recevoir de temps à autre, mais si la faillite nous guette, il vaut mieux, me semble-t-il, renoncer à toute prétention.

— Voilà que tu me fais des reproches maintenant, même s'ils sont fondés, je dois bien le reconnaître... Je ne sais que trop que je me suis conduit comme un égoïste et que j'aurais dû me soucier de toi au lieu de rester à Londres pour me divertir.

— A l'époque, j'ai parfaitement compris tes aspirations, répondit Adèle. Tu revenais de la guerre et il était normal que tu aies envie de te changer les idées. Et puis, je n'avais que dix-sept ans !

— Aujourd'hui, tu en as presque dix-neuf et tu es une jeune fille ravissante. Si je pouvais t'emmener à Londres, en l'espace de quelques jours à peine, tu recevrais une douzaine de demandes en mariage.

— Voilà bien la dernière chose que je souhaite ! Je te l'ai déjà dit... Je déteste les hommes. Si seulement c'était possible, je me

contenterais de mener une vie paisible et modeste à Blake Hall avec des chevaux et des chiens pour compagnie.

— Ce sont les propositions dégoûtantes de ce maudit Shuttle qui te font tenir de tels propos, se récria David. Je me demande d'ailleurs comment il a fait pour te rencontrer.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Adèle.

— Il chassait dans les environs. Son cheval a perdu un sabot et, impressionné par les dimensions imposantes de Blake Hall qu'il apercevait de loin, il a pensé que nous employions un maréchal-ferrant.

Le comte éclata de rire.

— Quelle a dû être sa surprise en voyant que les écuries tombent en ruine!

— Il m'a vue et depuis il ne cesse de me harceler, continua Adèle, non sans amertume. Je passe mon temps à me cacher dès que j'aperçois sa voiture remonter l'allée.

— Qu'il aille au diable! J'aurais dû le mettre à la porte depuis longtemps.

— Ta première réaction a pourtant été d'accueillir avec plaisir le vin qu'il nous a envoyé.

— J'étais loin de me douter qu'il profiterait de mon amitié pour te proposer de devenir sa maîtresse et de t'entretenir.

— En vérité, cela ne part pas d'un mauvais sentiment. Après tout, il est marié. Il ne peut donc guère m'offrir mieux. Mais, fût-il veuf, je ne pourrais me résigner à l'épouser ou à accepter son argent! Il me fait horreur et le dernier cadeau avec lequel il s'est présenté, je l'ai jeté dans sa voiture au moment où il s'en allait.

— Qu'est-ce que c'était?

— Un bracelet en diamants d'après ce qu'il m'a dit, mais je n'ai pas ouvert l'écrin pour vérifier.

Elle devina que son frère ne pouvait s'empêcher de songer, à part lui, qu'un bijou de cette valeur aurait pu rembourser une grande partie de ses dettes.

— N'oublie pas que tu es un Blake, lui rappela-t-elle alors. Si nous devons tout perdre, nous perdrons tout, mais la tête haute.

Plus tard dans la soirée, après avoir dîné d'un repas frugal qui se composait d'un ragoût de lapin et de quelques légumes, Adèle et David se rendirent dans la grande salle de réception — ou salle des banquets - et disposèrent les quelques sièges qui composaient le maigre mobilier de la pièce sous l'estrade des musiciens.

— Nous recevrons tes créanciers ici, déclara-t-elle, et tu leur expliqueras quelle est ta position.

Devinant son frère sur le point de protester, elle ajouta :

— Il ne s'agit pas de t'humilier, mais d'être franc et honnête avec

eux.

— A quoi bon? interrogea le comte d'un ton maussade.

— Parce qu'il ne sert à rien d'être arrogant sous prétexte de vouloir sauver la face à tout prix. En faisant preuve de bonne volonté et en t'excusant pour tes extravagances, peut-être seront-ils enclins à l'indulgence et renonceront-ils à vouloir te jeter en prison?

Devant le scepticisme évident de son frère, elle ajouta :

— Nous n'avons rien à perdre en témoignant d'une politesse tout à fait élémentaire, et ce n'est pas derrière les barreaux de la prison de Fleet que tu trouveras du travail!

— Trouver du travail? s'exclama David. Mais que veux-tu dire?

— Il y a bien un métier que tu pourrais exercer en échange d'une rétribution quelconque, expliqua-t-elle. N'as-tu jamais envisagé d'exploiter ton savoir?

— Je n'en ai aucun.

— C'est faux. Tout le monde en a un. Quant à moi, j'ai réfléchi à ce que je pourrais monnayer.

— Monnayer? releva David d'un air soupçonneux.

— Rassure-toi, il ne s'agit pas de me vendre à un homme qui ne voudrait de moi que pour ma beauté! répliqua-t-elle vertement. J'ai reçu une excellente éducation et j'ai pensé que je pourrais enseigner. Je sais jouer du piano, peindre à l'aquarelle, monter à cheval...

Elle s'interrompt et poussa un petit cri.

— Voilà ce que tu sais faire, David!

— Monter à cheval? Naturellement que je sais monter. Mais je ne te suis pas.

— Ne m'as-tu pas rapporté un jour que le duc de Wellington avait été fort impressionné par ton talent de cavalier? Tu avais remporté le steeple-chase qu'il avait organisé pour les officiers de l'armée d'occupation.

— En effet, mais je ne vois vraiment pas comment faire de cette activité un gagne-pain.

— Tu pourrais acheter des chevaux à un prix raisonnable, les dompter et les revendre un peu plus cher. Peut-être tes amis accepteraient-ils de t'aider au début?

L'espace de quelques secondes, le visage de David parut s'éclairer, mais il se rembrunit aussitôt.

— Ce n'est pas réaliste, marmonna-t-il. La vente d'une demi-douzaine de chevaux nous rapporterait tout juste de quoi acheter à manger. Ce serait une goutte d'eau dans la mer comparé à l'argent que je dois.

Adèle, que le défaitisme de son frère exaspérait, retint un mouvement d'impatience.

— Il me semble cependant essentiel de convaincre tes créanciers de

ton intention de les satisfaire, se contenta-t-elle de dire.

Il y eut un silence.

— Fort bien, lança enfin David. Nous ferons à ton idée. Tout ce que j'espère, c'est réussir à leur faire entendre raison. Bien sûr, ce serait un vrai coup de chance...

Il n'acheva pas sa phrase, visiblement peu convaincu d'un miracle dans une situation aussi noire et désespérée que la sienne.

Plus tard, dans la nuit, incapable de trouver le sommeil, Adèle réfléchit une fois de plus à la dure épreuve qui les attendait, et elle fut bien obligée d'admettre que le pessimisme de son frère était malheureusement des plus fondés.

Il était totalement irréaliste d'attendre de la part des créanciers qu'ils prêtent une oreille complaisante, voire indulgente, à leurs excuses et promesses de bonne conduite, de même qu'il était peu probable qu'une bonne âme accepte de les aider à monter un élevage de chevaux. En vérité, David avait fait appel si souvent à la générosité de ses amis et connaissances qu'il semblait tout à fait compréhensible que ces derniers refusent, par lassitude, de continuer à se porter à son secours. Ne l'avaient-ils pas hébergé pendant des mois, ne lui avaient-ils pas prêté voitures et chevaux? Sans doute David leur avait-il également emprunté de l'argent, qu'il avait dépensé jusqu'au dernier sou afin de s'adonner aux multiples divertissements qu'offrait la capitale.

Adèle ignorait en quoi consistaient précisément ses loisirs, mais elle devinait qu'il buvait plus que de raison et passait le plus clair de son temps avec des « filles faciles », des créatures dont sa mère n'aurait jamais toléré la fréquentation.

Néanmoins, ses parents n'étaient-ils pas responsables pour l'éducation de leur fils? Depuis son premier jour, ils n'avaient cessé de le gâter et de l'encenser.

Pour une raison inconnue, que les médecins avaient été dans l'impossibilité d'expliquer, le neuvième comte de Blakeney et son épouse avaient dû attendre quinze ans avant d'avoir, à leur plus grand bonheur, le fils qu'ils n'espéraient plus. Parce qu'ils ne pouvaient s'empêcher de s'émerveiller à tout instant d'avoir un enfant et, qui plus est, un enfant aussi beau, le petit David avait tyrannisé son entourage dès son plus jeune âge. N'était-il donc pas inévitable qu'en grandissant il estimât que le monde entier devait être à ses pieds et que tout lui était dû?

Adèle, qui était née quatre ans plus tard, avait vite compris que son frère David occupait une place toute spéciale auprès de ses parents, qu'ils tenaient à lui comme à la prune de leurs yeux. Ils aimaient leur fille, certes, mais leur préférence allait à leur fils si gâté

par la nature.

Adèle aussi adorait son frère. En vérité, il ne pouvait en être autrement. Impulsif, égoïste, mais aussi courageux, bon et intelligent, il était entré au sortir d'Eton directement dans l'armée où il avait été remarqué en deux occasions pour fait de bravoure par le duc de Wellington. A la fin de la guerre, il avait été médaillé et le grand-duc avait tenu à l'avoir dans son armée d'occupation.

Ce n'est qu'à son retour en Angleterre, lorsqu'il avait démissionné de l'armée, qu'il découvrit que Londres était une ville attrayante. En tant que comte de Blakeney, il jouissait d'une position privilégiée au sein de la haute société et rendait jaloux la plupart de ses amis officiers.

Il n'y eut donc rien d'anormal à ce que le succès lui tournât la tête. Il oublia bien vite qu'en dépit des efforts de son père son héritage se dissipait, que son domaine se délabrait et que sa sœur devenait la Cendrillon d'un manoir en ruine.

Désormais, il devait affronter la réalité brutale et sans fard, et Adèle comprenait que son rôle de sœur consistait à le reconforter, comme sa mère l'aurait fait, et à l'entourer du mieux possible.

« Cela ne sera pas une tâche aisée, songea-t-elle dans l'obscurité de sa chambre. Je vous en supplie, maman, aidez-moi, aidez-nous tous les deux. Sans doute avec papa, vous inquiétez-vous à notre sujet et je ne peux croire que vous ne nous protégiez pas en ce moment difficile. »

C'était de toutes ses forces qu'elle priait pour que David ne soit pas arrêté et jeté en prison pour dettes, et cette prière, que son cœur lui dictait, montait jusqu'au ciel.

Elle s'endormit enfin, quelque peu rassérénée par le sentiment que sa mère ne l'abandonnait pas.

Le lendemain matin, Adèle se leva tôt et sortit dans le jardin. Au poulailler, elle trouva au milieu des mauvaises herbes qui poussaient dans la cour laissée à l'abandon un œuf que l'une des poules qui leur restaient venait de pondre. Elle le rapporta comme un trésor précieux à la maison et le mit de côté pour le petit déjeuner de son frère.

Lorsque celui-ci descendit à la salle à manger, elle lui trouva, malgré ses soucis, le teint plus frais et la mine reposée. Elle songea que la simplicité du dîner qu'ils avaient pris la veille au soir y était sans doute pour quelque chose. Il allait de soi qu'à Londres David n'avait pas une bonne hygiène de vie et buvait trop d'alcool.

Elle prépara l'œuf et fit griller quelques tranches d'une miche de pain que la boulangère lui avait donnée en échange d'un lapin chassé par Glover. Il n'y avait pas de beurre mais un fermier qui, comme le reste du village, n'ignorait pas qu'elle vivait dans l'indigence lui avait donné un rayon de miel de sa ruche et elle l'avait utilisé avec une telle parcimonie qu'il en restait suffisamment pour deux petits déjeuners.

Comme elle se demandait, non sans désarroi, de quoi seraient faits leurs repas du lendemain, David ne put s'empêcher de remarquer :

— J'avoue que j'ai encore faim.

— Peut-être que tes amis de Londres, qui viennent aujourd'hui à Blake Hall pour assister à la vente, nous apporteront quelque chose de substantiel. Une épaule d'agneau ou une tête de sanglier serait davantage la bienvenue qu'une caisse de vin, ajouta-t-elle en riant.

— J'aimerais bien les deux!

— Dans ce cas, comme se plaisait à dire maman, nécessité fait loi.

— Si tu veux mon avis, c'est là un maître des plus exigeants.

Et ils éclatèrent de rire tellement leur situation leur semblait grotesque.

— Tu es bien élégante, remarqua soudain David.

— C'est la dernière des robes de maman. J'ai pris le plus grand soin de ses toilettes, mais il a bien fallu que je m'habille. Je les ai donc usées, sauf celle-ci que j'ai toujours réservée pour les grandes occasions.

— Ainsi, la journée qui nous attend est une grande occasion, observa David d'un ton amer.

— Pour moi, oui. Maintenant, peut-être serait-il temps que tu te prépares? Je te conseille de mettre ton habit le plus élégant et de nouer ta cravate selon le dernier chic de St. James Street.

— D'où tiens-tu donc une information pareille? grommela-t-il.

— De Glover. Son fils est venu lui rendre visite la semaine dernière. Il est valet chez le duc de Northumberland qui, j'en suis persuadée, s'y entend question mode. D'après la rumeur, c'est un vrai dandy.

— Tu ne devrais pas bavarder avec les domestiques!

— A qui parlerais-je alors? Glover et Betsy ont une conversation cent fois plus intéressante que le croassement des grenouilles ou le jacassement des pies.

De nouveau, David eut l'air contrit.

— Je te promets, dit-il d'une voix basse et tendue, que s'il nous reste le moindre sou après le départ des créanciers, il sera pour toi.

David venait de s'exprimer avec une telle gravité qu'Adèle, cherchant à détendre l'atmosphère, se leva et par jeu fit une révérence.

— Merci, monsieur, pour votre bonté, mais je ne compte mes pièces de monnaie qu'après les avoir entendues tinter.

Le sens de l'humour dont témoignait sa sœur étant contagieux, David éclata de rire.

Comme le temps passait et qu'ils ignoraient à quelle heure les fournisseurs se présenteraient à Blake Hall, ils montèrent dans leurs chambres pour se préparer.

La veille, Adèle avait ciré les bottes cavalières de David avant d'aller se coucher et, ne sachant laquelle il choisirait de porter, repassé plusieurs cravates blanches au cas où il souhaiterait se changer.

Elle alla dans sa chambre et se coiffa d'un chapeau à rubans assorti à sa robe. Il était heureux que la mode n'ait guère changé depuis le décès de la comtesse survenu cinq ans auparavant.

Adèle portait une robe de gaze bleue, de la couleur de ses yeux et de ceux de sa mère, avec des manches bouffantes, la taille haute et garnie de ruchers au bas. Mère et fille avaient la même silhouette. Le bleu de la robe faisait ressortir le teint laiteux de la jeune fille et le blond, semblable à l'or de l'aurore, de sa chevelure.

La beauté d'Adèle était frappante, et quiconque l'eût vue n'aurait pas manqué de la comparer à la madone peinte selon l'école Botticelli. Sur ses traits, se reflétait une douceur spirituelle que l'on ne trouvait pas chez les beautés qui fréquentaient les salons à la mode de la capitale.

Se regardant dans le miroir, elle jugea que le chapeau dont elle venait de se coiffer manquait de panache. Elle alla dans la penderie de sa mère et y trouva deux autres chapeaux : l'un était décoré de fleurs, l'autre de plumes d'autruche. Elle prit plumes et fleurs et fixa le tout sur le chapeau bleu. Le résultat, quoiqu'un peu insolite, ne manquait pas de produire un certain effet.

En sortant de sa chambre, elle croisa son frère dans le couloir qui s'appropriait à descendre à la salle de réception. Il la regarda, bouche bée, puis éclata de rire.

— Mes créanciers vont être réellement surpris!

— C'est exactement mon intention. Quant à toi, David, tu es du dernier chic.

— Adèle, si tu continues à te moquer de moi, je recevrai mes créanciers en bras de chemise et j'aurai soin d'en choisir une trouée.

Il s'agissait bien sûr d'une plaisanterie.

— Je t'en prie, se contenta de remarquer Adèle, ne tiens pas des propos inconsidérés et n'oublie pas que notre avenir à tous deux est en jeu.

— Je ne l'oublie pas.

Adèle avait pris le temps de balayer le hall, d'épousseter le guéridon et de poser sur une table, près de la cheminée, un vase rempli de fleurs du jardin. Néanmoins, tandis qu'ils descendaient l'escalier, elle ne put s'empêcher de penser à la grande horloge de leur grand-père à laquelle elle avait tant tenu et qui avait été vendue, ainsi qu'au vieux baromètre qui avait une centaine d'années. Il manquait également les gros fauteuils aux hauts dossiers sculptés, ainsi que le tapis persan jadis disposé devant la cheminée.

« Nous n'avons vraiment rien à vendre dans cette maison, songea-t-

elle, cédant à une panique soudaine. A moins de s'attaquer à l'escalier et aux lambris... »

Tout en donnant le bras à son frère, elle fit de son mieux pour masquer son appréhension et se ressaisir. C'est alors qu'elle aperçut, par la porte d'entrée qu'elle avait laissée grande ouverte, une voiture qui remontait l'allée.

Le véhicule s'immobilisa devant le perron et déchargea ses passagers qui descendirent avec des mines goguenardes, de toute évidence amusés par l'état de décrépitude du domaine du comte de Blakeney.

Néanmoins, lorsqu'ils franchirent le seuil, Adèle eut l'impression que l'architecture du grand hall qui, en dépit de son délabrement, demeurait imposante les frappa d'admiration. A la stupeur mêlée d'une certaine gaucherie dont ils témoignèrent soudain, il était clair que c'était la première fois qu'ils pénétraient dans une demeure aussi majestueuse.

Leur étonnement redoubla en apercevant le comte et sa sœur. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à être accueillis par leurs propres débiteurs.

Debout devant la cheminée, Adèle espérait bien produire un certain effet sur ses interlocuteurs.

— Bonjour, Carter, dit David en tendant la main au carrossier, le premier fournisseur à s'avancer vers lui.

Le carrossier parut surpris et, après un court instant d'hésitation, serra la main qu'on lui tendait. Le visage écarlate, il serra également celle d'Adèle.

— Tout est prêt pour votre visite dans la salle de réception, dit celle-ci. Vous n'avez qu'à suivre le couloir.

Et elle répéta la même formule à chacun alors qu'ils s'avançaient à tour de rôle. Enfin, il y eut un répit et elle espéra que cette désagréable épreuve était enfin terminée. C'est alors qu'elle perçut le bruit d'une voiture et, jetant un coup d'œil par la porte ouverte, elle vit un élégant phaéton s'arrêter devant le perron. Son frère pâlit aussitôt et elle devina à son expression déconfite qu'il s'agissait de ses amis de Londres. Sans doute lui déplaisait-il que ceux-ci assistent à son humiliation.

— C'est très généreux de leur part de venir, s'empressa-t-elle de dire. Je suis sûre qu'ils ont l'intention de faire un geste et qu'ils se porteront acquéreurs de ce qu'il est en leur pouvoir d'acheter. N'oubliez pas que nous avons besoin d'argent.

Pour toute réponse, David se contenta de lui adresser un sourire

crispé.

Au même moment, lord Fulbourne et deux autres membres du club White entrèrent dans le hall.

— Comment vas-tu, Blakeney? s'enquirent-ils d'un ton chaleureux. Nous sommes venus t'apporter notre soutien. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? Demain, l'un de nous pourrait fort bien faire faillite à son tour. La roue de la fortune ne cesse de tourner.

— Votre attention me touche, murmura David, ému malgré lui, et je vous en remercie du fond du cœur. Permettez-moi de vous présenter ma sœur.

Les trois hommes posèrent sur Adèle un regard flatteur qui n'échappa pas à la jeune fille. Quelque peu rougissante, elle les conduisit à la salle de réception et, lorsqu'elle y retourna un peu plus tard, elle les trouva installés dans les fauteuils du premier rang comme s'ils tenaient, par leur présence toute proche, à atténuer la difficulté de l'épreuve qui attendait son frère et, ainsi, à souligner une fois de plus l'importance du lien d'amitié qui les unissait à ce dernier.

Quant aux fournisseurs, ils s'étaient assis sur les sièges du fond. Adèle et David avaient rassemblé tous les fauteuils et chaises du manoir dans l'espoir que leurs visiteurs, n'ayant pas à se plaindre du confort, soient mieux disposés à leur égard. C'était là une stratégie précaire mais, dans les circonstances actuelles, il leur semblait qu'il ne fallait négliger aucun détail.

D'autres voitures arrivèrent et une cinquantaine de personnes ne tarda pas à se retrouver dans l'ancienne salle des banquets.

— Je crois que tout le monde est là, dit-elle à mi-voix à son frère.

— Je l'espère bien. En vérité, je ne connais pas la plupart de ces gens.

— Bah, sans doute avons-nous affaire à des curieux, dit Adèle d'un ton qui se voulait réconfortant. Il y a toujours des mauvaises langues qui aiment se repaître des malheurs des autres.

— Et qui tiennent à assister au coup de grâce, ajouta David, l'air sombre.

Adèle le prit par le bras.

— Garde la tête haute, je t'en prie! Je ne supporterai pas de te voir plier devant ces sinistres individus.

— En effet, ce serait leur faire trop d'honneur, répliqua-t-il avec colère.

Satisfaite de sa réaction, car il lui semblait essentiel de le tirer de son accablement afin que la confrontation qui les attendait ne tourne pas en leur défaveur, elle l'entraîna vers le grand salon. Au moment où ils en franchissaient le seuil, elle crut percevoir le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant le perron. Sans doute s'agissait-il d'un retardataire.

Néanmoins, désireuse de ne pas faire attendre davantage les créanciers de peur qu'ils ne s'impatientent, elle entra et, le cœur battant, alla se placer avec son frère sous l'estrade des musiciens. Elle s'assit à côté d'une petite table sur laquelle elle avait disposé des feuilles de papier qui ne servaient pas à grand-chose si ce n'est à donner une impression de sérieux et d'efficacité, et à les protéger en quelque sorte. Cette idée cependant lui déplaisait car cela soulignait sans doute la vulnérabilité de son frère.

Parcourant du regard le groupe de créanciers qui attendaient, la mine renfrognée, le visage fermé, elle songea que décidément elle était confrontée à une épreuve bien déplaisante.

Il était évident que, forts de leurs droits, les fournisseurs avaient la ferme intention d'attaquer le comte de Blakeney en justice et de ne pas rentrer à Londres les mains vides.

« Je vous en supplie, mon Dieu, pria-t-elle dans son for intérieur, ne nous abandonnez pas. »

Et il lui sembla que ce cri de désarroi se répercutait dans un désert glacé.

Avec une assurance des plus louables, le comte se leva et prit la parole.

— Messieurs, j'aurais souhaité vous recevoir à Blake Hall en d'autres circonstances que celle qui nous réunit aujourd'hui. Aussi, je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses les plus sincères car je n'ai que trop conscience d'avoir abusé de votre patience et de votre confiance. En regardant autour de vous, il est aisé de vous rendre compte que mon manoir est dans un réel état de délabrement et qu'il ne contient pratiquement aucun bien de valeur. Mon seul espoir est que quelqu'un dans cette assemblée se porte acquéreur de l'ensemble de la propriété. Ainsi, avec l'argent que je retirerai de cette vente, je serai en mesure de rembourser la plupart de mes dettes.

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance et Adèle ne put s'empêcher de songer que la franchise et la bonne foi dont son frère avait fait preuve dans ses propos venaient sans doute de produire un effet favorable sur leurs interlocuteurs.

— Je vais donc vous livrer la liste de mes biens, reprit le comte, qui comprend les terres, les fermes et autres bâtiments ainsi que le manoir.

Il sortit de sa poche une feuille où il avait dressé, non sans difficulté, un inventaire de ses possessions, avec l'espoir que ses descriptions seraient suffisamment flatteuses pour appâter les créanciers tout en restant le plus fidèle à la réalité.

En effet, comment qualifier de « bonnes terres » les milliers d'hectares qu'il possédait et qui étaient laissés à l'abandon depuis plusieurs années? Les fermes tombaient en ruine et, à l'exception de

deux d'entre elles, étaient désertées. Il n'y avait plus de bétail et les maisons du village se seraient effondrées si ses habitants n'avaient pas effectué, de leur propre initiative, les réparations nécessaires afin de conserver un toit au-dessus de leur tête.

Il qualifia Blake Hall de château Tudor d'un grand intérêt sur le plan architectural, omettant de préciser que l'étage supérieur était inutilisable et que les plafonds de plusieurs chambres de maître s'étaient affaissés.

En résumé, de la vingtaine de biens qui constituaient sa liste, aucun n'était en bon état. Le moindre centimètre carré du domaine avait besoin d'être restauré et cela représentait un travail de titan pour lequel il faudrait investir des millions de livres sterling.

— Voilà, mon inventaire est terminé, conclut le comte. Vous avez naturellement entière liberté d'examiner les lieux et de vérifier de vos propres yeux l'exactitude de mes propos.

Un silence pesant suivit cette déclaration. Enfin, un fournisseur se leva.

— Ne possédez-vous donc rien à Londres? lança-t-il, arrogant. Où diable logez-vous lorsque vous séjournez dans la capitale où vous dépensez sans compter?

Une vive suspicion sous-tendait ces paroles dépourvues de la courtoisie la plus élémentaire. Le comte, néanmoins, ne se départit pas de son calme.

— Si vous vous imaginez que je possède une maison ou un appartement à Londres, vous vous méprenez. Je n'ai jamais eu à louer ou à acheter de logement en ville. Mes amis m'ont toujours hébergé.

— Et c'est également vos amis qui vous donnent de l'argent pour manger, boire et prendre du bon temps auprès des filles! s'écria un autre créancier d'un ton furibond.

Un gros rire gras secoua l'assemblée et Adèle frémit. C'était comme une meute de hyènes qui s'amuse avec leur proie avant de la dévorer.

— Tout juste, répliqua le comte sans se démonter.

Et souhaitant éviter de nouvelles réflexions de ce genre, il ajouta :

— Bien, revenons-en à nos affaires. Y a-t-il quelqu'un dans cette salle qui veuille bien se porter acquéreur pour Blake Hall et ses milliers d'hectares?

Il y eut un silence. Adèle remarqua que lord Fulbourne et ses amis se concentraient du regard. Elle ne douta pas un instant qu'aucun d'entre eux ne souhaitait devenir le propriétaire d'un manoir délabré et de terres incultes. Eux-mêmes ne possédaient-ils pas leur propre domaine familial ou, si ce n'était pas encore le cas, n'en hériteraient-ils pas à la mort de leur père?

— N'y a-t-il personne qui désire faire une offre d'achat? reprit le

comme au bout de plusieurs minutes.

Dans le fond de la salle, un homme se leva.

— Je ne vois pas à quoi rime cette comédie, lança-t-il d'un ton vindicatif. Vous nous faites perdre notre temps. Votre manoir Tudor n'est qu'un tas de ruines et le vendre ne suffira jamais à couvrir vos dettes. La seule solution, c'est de vous amener devant les magistrats. Plus tôt ce sera fait, plus vite vous serez derrière les barreaux! Vous vous êtes mis dans de mauvais draps. Tant pis pour vous! Tous vos beaux discours sont inutiles. Nous n'en avons que faire de vos promesses! C'est votre argent qui nous intéresse et, si vous n'en avez pas, eh bien, vous croupirez en prison! Cela vous apprendra à vous moquer du monde!

Ce n'est qu'au prix d'un terrible effort sur elle-même qu'Adèle parvint à réprimer un cri d'effroi. La menace du créancier ravivait ses appréhensions et, de toute évidence, il ne parlait pas à la légère.

Toutefois, son frère fit face à cette attaque avec sang-froid et elle se sentit fière de lui.

— Quel bénéfice en retireriez-vous? Ma sœur et moi avons une proposition à vous soumettre. Nous avons l'intention de trouver du travail, ce qui nous permettrait de verser notre salaire à l'un d'entre vous qui se chargerait de le distribuer de façon équitable entre les fournisseurs à qui je dois le plus d'argent. Ainsi, peu à peu, tout le monde sera remboursé. Il s'agit d'une idée de ma sœur et j'y souscris entièrement.

Plusieurs créanciers bondirent sur leurs pieds.

— Trouver du travail? s'écria l'un d'eux. J'aimerais bien savoir quel genre de travail! Vous êtes tout juste capable de balayer la rue!

De nouveau de gros éclats de rire fusèrent, accompagnés de plaisanteries déplacées qui, par bonheur, parce qu'il régnait soudain un tumulte assourdissant échappèrent à la compréhension d'Adèle.

Quant à lord Fulbourne et ses amis, ils échangèrent des regards consternés, se demandant de toute évidence s'il leur fallait intervenir.

— Blakeney, dit-il enfin, il y a bien quelque chose dans cette maison que tu peux vendre.

Adèle comprit qu'il était prêt à se rendre acquéreur de tout objet de valeur.

Dominant le vacarme général, une voix pleine d'arrogance s'éleva :

— Montrez-nous quelque chose qui vaut quinze mille livres sterling. C'est ce que vous nous devez!

Épouvantée par la scène qui se déroulait, Adèle joignit les mains d'un geste convulsif. Les créanciers qui s'étaient dressés vociféraient à tue-tête en agitant le poing, et il était impossible de distinguer quoi que ce fût de cohérent dans leurs propos, si ce n'est qu'ils injuriaient le jeune comte.

Ce dernier se contentait de les regarder, un sourire sarcastique aux lèvres, comme s'il ne pouvait s'empêcher de les mépriser pour leur comportement indigne.

C'est alors qu'un homme, qui jusqu'à présent s'était tenu dans le fond de la salle, s'avança vers l'estrade et vint se placer à côté de David qui, dans l'agitation générale, ne parut pas s'apercevoir de sa présence. Lord Fulbourne cependant le reconnut et s'écria à mi-voix en se tournant vers son voisin :

— Mais c'est Winton! Que diable fait-il ici?

Adèle le regarda, également surprise. Elle ne se souvenait pas de lui avoir été présentée, ni même l'avoir vu d'ailleurs. Sans doute était-il arrivé en dernier et s'était-il glissé dans la salle de réception à l'insu de tous?

Elle le trouva plutôt bel homme. Grand — plus grand que David et ses amis —, la carrure large, la silhouette élégante, il avait un beau visage. Il resta plusieurs minutes immobile et silencieux, observant la cinquantaine d'individus qui s'agitaient devant lui, puis il leva une main et, peut-être parce qu'il émanait de lui un air d'autorité indéniable, tout le monde parut soudain remarquer sa présence. Peu à peu, les voix se turent et le silence ne tarda pas à régner.

— Messieurs, dit l'inconnu d'une voix forte et bien timbrée qui sembla avoir un effet quasi envoûtant sur l'assistance, j'ai une communication à vous faire et j'aimerais que vous me prêtiez votre attention.

Il s'interrompit un instant avant de reprendre :

— J'ai une proposition à soumettre au comte de Blakeney qui lui permettra de sortir de l'impasse dans laquelle il s'est fourvoyé et de vous régler l'argent qu'il vous doit. Comme lui-même ignore encore de quoi il s'agit, j'aimerais m'entretenir avec lui en particulier.

Il fit de nouveau une pause, puis ajouta :

— Je vous invite donc à prendre un rafraîchissement pendant que je bavarde un instant avec mon hôte. Rafraîchissements et vins sont dans ma voiture et mon valet attend votre bon vouloir.

Tout en parlant, il sortit sa montre en or de la poche de son gilet et regarda l'heure.

— Je vous demanderais de bien vouloir nous accorder, à mon hôte et à moi-même, un quart d'heure. Nous vous retrouverons ensuite dans la salle de réception, ici même, afin de vous apprendre si le comte de Blakeney a accepté ou non ma proposition.

L'inconnu se tourna alors vers Adèle.

— Mademoiselle, voulez-vous bien nous faire l'honneur de nous conduire dans une pièce où nous pourrions nous entretenir tous les trois en particulier?

Médusée par ce coup de théâtre, Adèle se leva et obéit, consciente

du net changement d'atmosphère qui s'était opéré depuis l'intervention de l'inconnu. Désormais, chacun semblait discuter en bonne intelligence. Sans un mot, elle se dirigea d'un pas rapide vers la porte et, suivie de son frère et de l'inconnu, quitta la pièce avant la foule des fournisseurs qui, quoique assagie, n'en demeurait pas moins tumultueuse.

Elle gagna le grand hall d'entrée et longea le couloir jusqu'à la bibliothèque, qui lui semblait une pièce plus appropriée pour le mystérieux entretien qui les attendait. En outre, elle se situait quelque peu à l'écart du reste de la maison et ils y seraient plus tranquilles qu'au salon au cas où les fournisseurs, une fois rassasiés, auraient la curiosité de les chercher.

La bibliothèque était une pièce aux belles proportions et jadis décorée avec beaucoup de goût. Désormais, comme dans tout le manoir, les vitres taillées en losange des hautes fenêtres étaient cassées ou fendues. Les tentures de velours à la doublure en lambeaux affichaient leur couleur fanée. Tous les meubles de valeur avaient été vendus, ainsi que quelques-uns des livres qui couvraient les étagères. Ceux-ci avaient malheureusement peu rapporté et Adèle n'avait pu s'empêcher d'éprouver un profond dépit en constatant qu'il n'y avait ni de premier folio de Shakespeare ni une première édition de Chaucer.

Il ne restait dans la pièce que deux fauteuils de cuir déchiré et un petit escabeau placé au coin du feu qui avait un pied cassé et que recouvrait un tissu élimé.

En entrant dans la pièce, elle se demanda avec une anxiété grandissante quelle était la mystérieuse proposition de l'inconnu. Il avait belle allure, certes, mais son habit était moins élégant que celui de David, ce qui permettait de déduire qu'il n'était probablement pas très riche et, si son nœud de cravate était irréprochable, il ne portait pas de bottes cavalières à la dernière mode et elles avaient un air fatigué. Sans doute n'avait-il pas les moyens de s'en offrir de nouvelles.

« Mieux vaut ne pas s'attendre à une proposition mirobolante », songea-t-elle, cherchant à se préparer au pire.

En revanche, elle ne put réprimer un mouvement d'exaspération en constatant un sursaut d'optimisme chez David qui, comme toujours, espérait échapper, in extremis, à la catastrophe.

Elle prit place dans l'un des fauteuils, l'inconnu, d'un signe de la main, invita David à s'asseoir dans l'autre et fit quelques pas vers la cheminée qui contenait encore les cendres du dernier feu de bois de l'hiver précédent. Il posa un regard pénétrant mais insondable d'abord sur le comte, puis sur Adèle qui crut discerner au fond de ses yeux une lueur amusée tandis qu'il considérait l'assemblage audacieux de

plumes et de fleurs qui agrémentait son chapeau. Une réaction qu'elle ne put s'empêcher de juger impertinente.

— Permettez-moi d'abord de me présenter, dit-il après un long silence. Je m'appelle Dorian Winton.

Adèle adressa un bref regard à son frère, curieuse de savoir si ce nom évoquait quelque chose de familier mais, apparemment, ce n'était pas le cas.

— Hier, je me trouvais chez White lorsque vous avez annoncé que vos créanciers vous mettaient le couteau sous la gorge, poursuivit Winton à l'adresse de David.

— Vous êtes membre du club White? interrogea ce dernier, médusé. Je ne vous y ai jamais vu!

— Je viens à peine de rentrer en Angleterre après un long séjour à l'étranger, expliqua-t-il. Je tiens à vous dire que je suis désolé pour le malheur qui vous frappe.

Le comte garda un silence maussade, et une moue dégoûtée se lut sur ses traits, comme s'il réprouvait l'élan de sympathie que l'inconnu venait d'avoir envers lui.

— J'ai réfléchi à une solution qui pourrait vous permettre d'éviter le pire, ajouta Winton.

— La seule solution envisageable, lança le comte, non sans une certaine impatience, est que manoir et domaine trouvent un acquéreur!

A l'évocation du terrible sort qui les guettait, Adèle sentit son cœur se serrer. Il allait de soi que Mr. Winton n'avait nullement l'intention d'acheter Blake Hall et que son intervention ne servait qu'à prolonger une épreuve déjà douloureuse.

— J'ignore à combien s'élèvent vos dettes, dit Winton, passant outre la réflexion amère du comte, mais l'un de vos créanciers a avancé la somme de quinze mille livres sterling.

— Cela me semble juste, admit David à mi-voix.

Adèle devinait quels sentiments animaient son frère : colère, ressentiment, humiliation, impuissance. Sans doute lui semblait-il que cette conversation ne rimait à rien et que Winton se livrait à une diversion inutile.

— Quinze mille livres! répéta Winton d'un ton , pensif. J'imagine qu'une fois le manoir restauré et les fermes remises en état, Blake Hall représenterait davantage.

— Naturellement, répliqua le comte, incapable de dissimuler son agacement. Le domaine est tombé peu à peu en ruine malgré les efforts de mon père pour le redresser. Au cours de ces années, j'étais sur le continent dans l'armée de Wellington.

Il acheva sa phrase sur un ton empreint d'amertume et, posant les mains sur les accoudoirs du fauteuil, se leva d'un bond.

— Il est inutile de perdre davantage de temps d'ailleurs. Si mes créanciers veulent me traîner en justice, qu'ils le fassent au plus vite!

A ces mots, Adèle ne put étouffer un cri effaré.

— Je vous en prie, dit Winton sans se départir de son impassibilité, rasseyez-vous.

Il s'exprimait avec une telle fermeté que le comte obéit sans émettre de protestation, comme s'il s'agissait en fait d'un ordre.

— Et maintenant, veuillez m'écouter. L'heure n'est ni aux enfantillages ni aux actes d'héroïsme.

Le comte se raidit mais garda le silence.

— Voilà ma proposition. Je m'engage à rembourser vos créanciers et, en échange, je deviens propriétaire de Blake Hall. D'autre part, j'ai un emploi à vous confier, qui vous intéressera et vous rapportera gros. Enfin, je demande la main de votre sœur.

A ces mots, Adèle et David restèrent bouche bée.

— Parlez-vous sérieusement? interrogea le comte, le premier moment de stupeur passé.

— Absolument, répliqua Winton. J'admets qu'il s'agit là d'une proposition quelque peu inhabituelle, mais c'est ainsi, et je n'ai pas la moindre intention de la modifier. C'est à prendre ou à laisser.

— Mais nous ne nous connaissons pas, bredouilla le comte. Je ne sais rien sur vous.

— Je vous assure que j'ai d'excellentes références et que la banque d'Angleterre honorera mes chèques.

David porta une main à son front et murmura :

— J'ai du mal à croire que cette conversation a réellement lieu...

— Il me semble pourtant être clair.

— Dois-je comprendre que vous envisagez vraiment...?

Le comte laissa sa phrase en suspens et Adèle discerna au fond de son regard une lueur d'intérêt qui n'y était pas quelques instants auparavant.

Elle se leva.

— Monsieur, je vous remercie pour la générosité dont vous témoignez à l'égard de mon frère, mais il va de soi que cette offre est inacceptable.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient retirés dans la bibliothèque, Winton se tourna vers la jeune fille. Elle eut alors la curieuse impression que son regard plongeait jusqu'au plus profond de son être avec une intensité qui l'effraya.

Tâchant de conserver son assurance, elle releva le menton d'un air de défi.

— Est-ce là votre dernier mot, mademoiselle?

— Naturellement. Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que j'accepte... un marché aussi grotesque!

Leurs regards se croisèrent.

Celui de Winton, d'un gris acier, rappelait à la jeune fille le givre de l'hiver et les giboulées glacées de mars qui balaient un ciel plombé.

Cependant elle ne sourcilla pas. Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Au moment où il posait la main sur la poignée, le comte l'appela.

— Monsieur Winton, où allez-vous?

— Je m'en vais. Vous rejetez ma proposition, je n'ai donc aucune raison de m'attarder plus longtemps ici.

— Mais... un instant! s'écria David, alarmé. Vous ne pouvez vous en aller ainsi.

— Je suis navré mais je ne peux accepter aucun compromis. Mon offre ne se marchande pas. Je vous ai prévenu, c'est à prendre ou à laisser...

Le comte le rejoignit sur le seuil de la porte.

— Je vous en prie, veuillez patienter un instant. J'aimerais m'entretenir en tête à tête avec ma sœur.

Mr. Winton tira sa montre de la poche de son gilet et regarda l'heure.

— Il vous reste quatre minutes exactement avant d'aller retrouver vos créanciers.

Il disparut derrière des étagères chargées de livres qui coupaient le fond de la pièce transversalement, le comte rejoignit sa sœur.

— Pour l'amour de Dieu, Adèle, murmura-t-il. Cet homme peut me sauver la vie.

— Mais... comment puis-je épouser quelqu'un dont je viens à peine de faire la connaissance? balbutia-t-elle.

— Du moins, a-t-il demandé ta main! répliqua David, faisant allusion à l'immonde Mortimer Shuttle qui cherchait à la séduire sans se soucier de son honneur.

Un frisson de répulsion parcourut Adèle.

— Mais épouser ce Mr. Winton, signifie... devenir sa femme!

— L'unique autre solution qui s'offre à toi consiste à te laisser mourir de faim pendant que je croupis en prison!

A ces mots, une exclamation horrifiée échappa à la jeune fille.

S'ils ne parvenaient pas à rentrer dans leurs frais, les créanciers n'hésiteraient sans doute pas à mettre leur menace à exécution et Adèle ne pouvait pas, en toute conscience, envoyer la seule personne au monde qu'elle aimait derrière les barreaux d'une prison.

Pourtant, comment pouvait-elle envisager d'épouser un inconnu? Comment prendre une décision de cette importance, une décision de toute une vie, en des circonstances aussi tragiques et insolites à la fois? Comment accepter un marché odieux qui la traitait comme un vulgaire objet et faisait fi de ses principes et de ses aspirations les plus

chères?

David posa une main sur son bras et exerça une légère pression.

— Je t'en supplie, dit-il d'une voix où se mêlaient anxiété et crainte. Je t'en supplie, Adèle, ne me laisse pas tomber. Je ne veux pas aller en prison. J'ignore combien de temps on m'y garderait.

Elle eut soudain l'impression que David n'était plus le jeune et fougueux comte de Blakeney, l'officier plein de panache remarqué par le duc de Wellington sur le champ de bataille. Il était redevenu le petit enfant qui croyait aux fantômes et s'effrayait des ombres dans la longue galerie des portraits.

Un flot de souvenirs émouvants la submergea. N'avaient-ils pas tremblé ensemble dans l'obscurité de la nursery un soir où la nourrice tardait à venir allumer les bougies et que le plus ténu des bruits ou la plus évanescence des formes prenait une dimension effrayante, celle de créatures de l'au-delà?

Elle se souvint également du jour où David s'était cassé la jambe. Lorsque le médecin lui avait replacé l'os, il s'était blotti contre l'épaule de leur mère afin de cacher ses larmes.

Pouvait-elle lui faire défaut au moment où il avait besoin d'aide? Comment ne pas accéder à sa prière? Ne devait-elle pas, pour son bien, accepter le marché insolite dont elle faisait l'objet?

Les pas de Mr. Winton qui se rapprochait résonnaient, sonores et implacables, sur le parquet de chêne dépouillé des tapis de Perse qui le revêtaient jadis. David l'observait d'un regard fiévreux, guettant sur ses lèvres son consentement qui la sauverait d'une effroyable épreuve.

Que pouvait-elle faire d'autre?

— J'accepte, murmura-t-elle dans un souffle.

Elle eut l'impression que ses lèvres, comme engourdis, ne laissaient passer qu'avec peine ces deux mots. David se redressa d'un bond et annonça à Mr. Winton qui venait de les rejoindre :

— Monsieur, ma sœur et moi acceptons votre proposition et vous en remercions.

— Fort bien, se contenta-t-il de dire, sans se départir de son impassibilité. Il est temps de retourner auprès de vos créanciers. Peut-être est-il préférable que votre sœur nous attende ici? Il me semble inutile de lui imposer de nouveau la présence de ces individus.

— Sans doute avez-vous raison.

Il se tourna vers Adèle.

— Attends-nous ici. Nous te retrouverons après le départ des créanciers.

Les deux hommes quittèrent la bibliothèque, prenant soin de refermer la porte derrière eux.

Restée seule, Adèle se laissa choir dans son fauteuil, comme si ses jambes refusaient désormais de la soutenir. Avait-elle réellement

consenti à la demande en mariage la plus vile et la plus abjecte que l'on pût faire à une femme? Peut-être ne s'agissait-il après tout que d'un mauvais rêve dont elle n'allait pas tarder à se réveiller.

Dénouant les rubans de son chapeau, qu'elle retira et laissa tomber à terre, elle appuya la tête contre le dossier du fauteuil et ferma les yeux.

Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi Mr. Winton souhaitait l'épouser. Pourquoi ne se contentait-il pas d'acheter Blake Hall? Cela lui aurait déjà paru une conduite des plus excentriques, car le domaine était en bien piteux état. Il devait bien y avoir une raison. Mais laquelle?

De retour en Angleterre depuis peu, après un long séjour à l'étranger, il avait sans doute perdu de vue la plupart de ses amis et souhaitait se faire ouvrir les portes de la haute société, un cercle que l'argent ne suffisait pas à pénétrer.

C'est la seule idée plausible qui lui vint à l'esprit. En effet, fût-il riche, les plus grandes maisons de Londres ne l'accueilleraient pas forcément dans leurs salons, de même qu'il n'aurait aucune chance d'être présenté au prince régent.

A la réflexion, Adèle pensa qu'elle venait de mettre le doigt sur le mobile exact de la mystérieuse conduite de Winton. Un parvenu avide d'ascension sociale ne calculait-il pas toujours ses moindres agissements en fonction des bénéfices qu'il pouvait en retirer? En résumé, il obéissait à une logique purement mathématique.

Conscient que posséder une demeure ancienne et épouser une jeune fille appartenant à l'aristocratie lui permettraient de s'élever dans la société, il avait décidé de sauter sur l'occasion qui lui était offerte d'acquérir Blake Hall. N'était-elle pas lady Adèle Blake et, si la ruine de sa famille ne l'avait pas empêchée d'aller à Londres, elle aurait fréquenté, selon le désir de sa mère, bals, réceptions et dîners, un privilège que convoitait toute débutante.

Voilà donc quelle était la raison de ce surprenant marché !

Dans son désarroi, elle se sentit quelque peu réconfortée d'avoir trouvé la réponse au problème qui la préoccupait. Néanmoins, la réalité demeurerait bien troublante et menaçante. Elle avait accepté d'épouser un homme qu'elle ne connaissait pas, un homme qui l'avait choisie par intérêt, pour la simple et bonne raison qu'elle lui était utile.

Elle serra les mains d'un geste convulsif. Cet individu lui répugnait, et sans doute le dégoûterait-il davantage lorsqu'elle porterait son nom. Ne vouait-elle pas une haine farouche à sir Mortimer Shuttle et à tous les hommes? Et à cause de cette haine, ne s'était-elle pas juré de ne jamais se marier? Désormais, l'effroyable manipulation dont elle était victime ne pouvait que redoubler le mépris qui l'animait à l'égard de

la gent masculine.

Elle entendit des bruits de voix qui s'éloignaient et comprit que les créanciers partaient enfin, visiblement d'excellente humeur. Il lui revint en mémoire la scène où, une demi-heure auparavant à peine, ils avaient insulté son frère avec une grossière animosité, lui faisant l'effet de bêtes sauvages qui se jettent voracement sur leur proie.

Du moins, par sa décision, avait-elle sauvé son frère de la prison et, sans doute, devrait-elle se contenter de cette satisfaction jusqu'à la fin de sa vie.

Quel était donc l'emploi que Mr. Winton avait l'intention de proposer à David? Voilà qui la laissait perplexe car elle ne voyait aucun travail que son frère ne trouverait pas trop ardu, voire impossible.

— Comment avons-nous pu nous mettre dans une situation aussi inextricable? se demanda-t-elle à voix haute. Autrefois, nous vivions heureux et sans inquiétude. Pourquoi désormais sommes-nous réduits à accepter la charité que veut bien nous faire un inconnu?

Il n'existait aux yeux de la jeune fille rien de plus humiliant que de savoir que Mr. Winton se servait d'elle pour occuper une position enviée dans la haute société et que leur mariage n'était qu'une couverture pour une infâme transaction. Sans doute, d'ailleurs, avait-il prévu de rentrer largement dans ses frais en investissant dans la restauration et la réorganisation du domaine de Blake Hall.

« Au fond, il est tout aussi vil que les fournisseurs qui souhaitaient jeter David en prison, songea-t-elle. Je le déteste. »

Cédant à l'exaspération qui la gagnait, elle se leva soudain et se tint, d'un air de défi, le dos tourné à la cheminée, le regard posé sur les rayons de livres, dans une attitude semblable à celle que Mr. Winton avait observée quelques instants auparavant.

Par les hautes fenêtres, le soleil déversait comme un éblouissant voile de nacre et d'or qui masquait la vétusté de la bibliothèque et conférait à cette pièce, en vérité, le grandiose d'un palais de conte de fées.

Des pas se rapprochèrent dans le couloir.

— Je le hais, je le hais, dit-elle, des larmes d'impuissance aux yeux.

Mr. Winton et le comte entrèrent dans la bibliothèque. Un valet leur emboîtait le pas chargé d'un plateau sur lequel étaient disposés une bouteille de champagne et trois verres. Machinalement, Adèle remarqua que les verres étaient dépareillés et l'un d'eux ébréché.

Le valet posa le plateau sur la table.

— Je servirai, Jed, dit Mr. Winton. Veuillez préparer le déjeuner.

— Bien, Monsieur.

Et le valet se retira.

— J'ai apporté de quoi déjeuner afin de ne pas m'imposer à votre table, car j'imagine que vos domestiques ont beaucoup à faire, reprit Winton à l'intention de David et de sa sœur, et j'espère que vous accepterez de partager ce repas avec moi.

Ces quelques mots furent dits avec courtoisie mais Adèle ne douta pas un instant que Mr. Winton savait parfaitement que le personnel de Blake Hall était inexistant et que c'était sur ses frêles épaules que reposaient la charge de la maison et la préparation de repas frugaux.

Mal à l'aise et exaspérée que cet inconnu leur fit la charité, elle garda un silence hostile.

— Merci beaucoup, s'empressa en revanche de dire David. Je crains, en effet, que nous n'eussions été dans l'impossibilité de vous recevoir.

Mr. Winton ne répondit pas et se contenta de remplir les trois verres de champagne. Il en tendit un à Adèle, un geste qu'il accompagna d'un regard pénétrant qui déplut profondément à la jeune fille.

— Mademoiselle, je me permets de porter un toast à notre futur bonheur.

Elle crut discerner un sarcasme derrière ces paroles et se mordit les lèvres pour ne pas rétorquer d'un ton acerbé qu'il lui semblait malséant de parler de bonheur dans son cas car c'était bien contrainte et forcée qu'elle avait accepté l'abject marché qu'il lui avait proposé. Elle se retint cependant, jugeant inutile et peu diplomatique de témoigner de tant d'animosité à l'égard d'un homme qui allait devenir son mari.

Avec un léger signe de tête, qui indiquait qu'elle prenait en compte

son souhait, elle prit le verre qu'il lui tendait.

— Blakeney, enchaîna Winton, peut-être aimeriez-vous connaître dès maintenant quel est l'emploi que je vous réserve?

— En effet, vous avez piqué ma curiosité, admit le comte, car, en toute sincérité, je ne vois guère quel est le travail dont je pourrais m'acquitter et qui soit lucratif par la même occasion.

Les nerfs à vif, Adèle se leva et fit quelques pas vers la fenêtre. Posant un regard aveugle sur le parc, elle ne cessait de se répéter que tout cela était un cauchemar dont il était temps de se réveiller.

— J'ai décidé de monter une écurie de chevaux de course, expliqua Winton. Je me suis renseigné et, à la suite de plusieurs conversations avec des experts en ce domaine, j'ai conclu que c'était en Irlande que l'on trouvait les meilleurs chevaux.

Le comte hocha la tête en signe d'approbation, mais n'interrompit pas son interlocuteur qui poursuivit :

— Je vous demande donc de vous rendre en Irlande afin de sélectionner des chevaux pour ma future écurie. J'ai déjà engagé un gérant. C'est un homme d'expérience et vous, de votre côté, êtes un cavalier émérite. A vous deux, me semble-t-il, vous devriez pouvoir choisir les meilleurs chevaux qui participeront à toutes les grandes courses.

— Votre offre est-elle sérieuse? interrogea David, stupéfait. Je ne peux y croire. J'adore les chevaux et ce serait en effet une véritable aubaine pour moi de gagner ma vie de cette façon.

— Je pensais bien que cette idée vous tenterait, commenta Winton avec sa sobriété habituelle. Vous percevrez un salaire et, à mon avis, vous n'aurez pas à vous plaindre de ma générosité. D'autre part, vous aurez carte blanche, vous et votre assistant, ce qui signifie que vous serez entièrement libres de dépenser l'argent que vous jugerez nécessaire d'investir.

A ces mots, David se répandit en remerciements. Comprenant combien l'offre de Winton comblait son frère de joie, Adèle se consola quelque peu en songeant que, du moins, cet emploi avait le bon goût de l'éloigner de Londres. En Irlande, sans ses amis, il cesserait de mener une vie dissolue et serait moins enclin à boire et à dilapider ses économies.

— Bien, puisque cette affaire est réglée, conclut Winton, vous partirez à la fin de la semaine.

— A la fin de la semaine? releva le comte, médusé.

Il y eut un bref instant de silence, puis il reprit, ayant réfléchi que rien ne le retenait en Angleterre :

— En ce qui me concerne, je ne vois aucun inconvénient à me rendre en Irlande dans trois jours, mais j'ai le souci de ma sœur. Je ne peux partir sans avoir la certitude que son avenir est assuré.

— Tranquillisez-vous sur ce point. Mes dispositions sont déjà prises et notre mariage aura lieu après-demain, jeudi, à Londres où j'ai loué une maison. Ainsi, vous pourrez conduire votre sœur à l'autel.

Adèle étouffa à grand-peine un cri. Elle aurait voulu protester, expliquer que c'était impossible, qu'elle reprenait sa parole, qu'elle ne pouvait se marier dans un délai aussi bref, qu'il lui fallait davantage de temps pour se préparer à... cette épreuve!

Et pourtant, à quoi bon repousser cette date? Tôt ou tard, ce mariage aurait lieu et le temps n'y ferait rien : elle ne pourrait jamais apprécier la compagnie d'un époux que la nécessité lui imposait. Blake Hall appartiendrait désormais à Mr. Winton et elle n'avait pas d'autre choix que de se soumettre à ses décisions.

A la réflexion, elle lui était reconnaissante de ne pas avoir choisi l'église du village, où elle avait été baptisée, pour la célébration de cet infâme mariage. Elle n'aurait pas supporté que les gens qui la connaissaient depuis sa plus tendre enfance comprennent qu'elle épousait l'homme qui venait de racheter le domaine de ses ancêtres. Cela ne revenait-il pas à se vendre au plus offrant?

Devinant que Mr. Winton et son frère attendaient un mot d'acquiescement, elle se demandait, en proie à une nervosité grandissante, ce qu'elle pouvait leur répondre lorsque la porte s'ouvrit sur le valet qui avait apporté le champagne.

— Le déjeuner est servi, annonça-t-il.

— Parfait, dit Winton en se levant. Plus tôt nous déjeunerons, mieux ce sera. Avant de rentrer à Londres, j'aimerais vous demander un service.

— De quoi s'agit-il? s'enquit le comte.

— Je voudrais visiter le manoir et une partie du domaine. Peut-être aurai-je ainsi l'occasion de faire la connaissance de vos fermiers et de quelques villageois.

— Bien sûr.

— Allons donc nous restaurer.

Winton se tourna vers Adèle et, comme s'il lui donnait un ordre silencieux, elle se dirigea vers la porte, ouvrant le chemin.

Bien qu'animée d'une violente hostilité à l'égard de son futur époux, Adèle fut bien obligée de reconnaître que le repas qu'il leur offrait était particulièrement délicieux.

N'ayant eu au petit déjeuner qu'une tartine de pain grillé et de miel et, la veille au soir au dîner, un minuscule morceau de lapin, elle sentit son appétit s'aiguiser dès qu'elle prit place à la table de la salle à manger où le couvert avait été dressé. David aussi mourait sûrement de faim car il leur fut difficile, à tous les deux, de ne pas faire une seule bouchée du pâté exquis qu'on leur servit en entrée. Un saumon frais, péché de la veille, et un aspic de volaille farci aux huîtres

suivirent.

Malheureusement la présence de Mr. Winton empêchait Adèle d'apprécier à sa juste valeur la saveur de ces mets. Elle ne cessait de penser que, si elle avait été seule avec David, elle aurait dégusté ce repas digne des dieux de l'Olympe avec une joie presque enfantine.

Au début du déjeuner, devinant sans doute que ses invités avaient tout simplement faim, Mr. Winton avait à peine parlé. Puis, lorsque Adèle et David parurent rassasiés, il se mit à poser des questions au sujet de Blake Hall, et non sans habileté. C'est ce que pensa la jeune fille car, peu à peu, elle aussi finit par sortir de son mutisme et par participer à la conversation. Ils reconstituèrent ainsi l'histoire du vieux manoir.

— Depuis de nombreuses générations, les Blake comptent parmi eux hommes d'Etat et généraux, expliqua David. Sans doute n'ignorez-vous pas qu'ils figurent dans une douzaine d'ouvrages historiques que vous trouverez à la bibliothèque.

— Je préfère apprendre l'histoire de vos ancêtres de votre propre bouche, dit Winton qui, bien qu'il s'adressât à David, ne quittait pas Adèle des yeux.

Celle-ci ne put s'empêcher de lui attribuer une intention vile et méprisante. Sans doute se félicitait-il par avance de son alliance avec une famille aussi ancienne et illustre qui lui ouvrirait les portes de la haute société. Mais puisqu'il y avait transaction, ne se devait-elle pas de lui témoigner de la gratitude pour sa bienveillante et généreuse intervention?

Elle entreprit donc d'évoquer, non sans un malin plaisir, l'importance de leurs ancêtres à la cour d'Elizabeth Ier et à celle de Charles II et relata en quelles glorieuses circonstances certains étaient devenus des conseillers de premier plan sous le règne de la reine Anne, avant d'enchaîner avec enthousiasme sur le général dont le duc de Marlborough avait loué la conduite une bonne douzaine de fois dans ses dépêches.

Lorsque après avoir fait le panégyrique de ses ancêtres, vantant leurs succès et leur intelligence, elle se tut enfin, elle crut distinguer dans les yeux de Mr. Winton comme une lueur amusée. Avait-il compris quels motifs l'avaient poussée à sortir de sa réserve?

«Je le déteste, songea-t-elle, ulcérée, déplorant de ne pouvoir le chasser de sa maison. Si seulement nous avions trouvé avec David un trésor dissimulé dans une cheminée ou dans une chambre secrète! »

C'étaient là des histoires qu'elle s'était souvent racontées depuis que leurs difficultés financières ne cessaient de s'aggraver, la nuit en particulier quand le sommeil la fuyait tant la faim la tenaillait et que l'avenir l'inquiétait.

Il semblait malheureusement que le seul trésor qui leur fût

accessible se cachait dans les poches de Mr. Winton. La cruche pleine d'or au pied de l'arc-en-ciel n'avait été pour eux qu'une richesse éphémère que David avait dépensée à Londres, et son comportement avait entraîné ces conséquences fâcheuses.

Tandis qu'elle ressassait ces pensées peu réjouissantes, elle sentit soudain que Mr. Winton l'observait et son regard suscita en elle une impression de malaise car il semblait lui voler la moindre de ses pensées.

A la fin du repas, un café à l'arôme délicieux leur fut servi. C'était là un luxe auquel Adèle n'avait pas goûté depuis bien longtemps.

— Si vous voulez bien, proposa Winton, peut-être pourriez-vous me faire visiter le manoir? Je vais donner l'ordre à mes domestiques de ranger les restes du déjeuner dans votre cuisine, ainsi que d'autres mets que vous dégusterez au dîner.

Une fois de plus, Adèle se mordit les lèvres pour ne pas répliquer qu'ils se passaient fort bien de sa charité. Pourtant, elle n'aurait rien dit de plus mensonger. Glover était submergé de travail et il était peu probable qu'il ait le temps d'attraper un lapin pour le repas du soir. Par conséquent, le dîner improvisé que Mr. Winton leur offrait ne pouvait mieux tomber.

— Vous avez déjà vu la salle des banquets et la bibliothèque, dit-elle en réponse à sa suggestion. La seule pièce importante de cet étage est le salon.

Après avoir traversé le couloir, elle ouvrit une porte et resta sur le seuil afin de permettre à Mr. Winton d'examiner à loisir le salon. Il fit quelques pas en silence dans la pièce, puis la rejoignit mais ne fit aucun commentaire. Elle se dirigea alors vers l'escalier qui menait à l'étage supérieur et, comme il lui emboîtait le pas, elle sentit sa présence avec une acuité dérangeante.

Elle lui fit visiter les chambres, les unes après les autres. Les deux premières étaient dans un état de délabrement effarant car le plafond s'était effondré et des débris de plâtre recouvraient le parquet et les lits. Dans la pièce suivante, elle tira les rideaux afin de lui faire admirer le ravissant plafond peint et les moulures au-dessus des portes. Il y avait pour tout mobilier un grand lit à baldaquin que David n'avait pu vendre à cause de ses dimensions trop imposantes. Quant aux autres pièces, elles étaient toutes vides, à l'exception d'une chaise cassée ou d'un miroir au cadre doré fendu.

Enfin ils entrèrent dans la chambre d'Adèle. La jeune fille y avait disposé avec beaucoup de goût les meubles épars qui, au fil des années, n'avaient pas trouvé acquéreur. Des voiles de mousseline drapaient son lit. Des fleurs disposées dans des vases, l'un sur sa coiffeuse, les autres sur chacune des tables de chevet, dégageaient un léger parfum suave qui embaumait l'air.

Elle remarqua que le regard de Mr. Winton s'attardait sur les bouquets. Devinait-il que la beauté et la pureté de ces fleurs lui permettaient d'oublier l'état de vétusté dans lequel se trouvait le manoir?

— C'est ma chambre, annonça-t-elle d'une voix froide et distante. A côté se trouve la suite du maître, c'est-à-dire la chambre des comtes de Blakeney que David occupe, puis la chambre de ma mère qui n'a pas été touchée depuis son décès et un boudoir qui lui est attenant.

Elle montra à Mr. Winton les pièces qu'elle venait de décrire et ne put s'empêcher d'espérer que, dans la chambre du comte, le massif et imposant lit à baldaquin surmonté d'un superbe blason aux armoiries des Blake produirait un effet intimidant sur son visiteur ce qui compenserait l'état de délabrement de la pièce. En effet, les tapis avaient disparu et le parquet nu n'avait plus été ciré depuis une bonne année. Le mobilier comprenait, en tout et pour tout, une commode empruntée à l'office et plusieurs chaises qui n'avaient pas été vendues car le bois était vermoulu. Un tableau au-dessus de la cheminée, qui représentait le grand-père d'Adèle et de David en robe de pair du royaume, avait besoin d'être nettoyé et son cadre changé.

La jeune fille leva les yeux sur le portrait et eut l'impression que son aïeul toisait d'une moue condescendante le parvenu qui s'appropriait une maison de famille dans l'espoir d'en retirer un bénéfice social.

« Vous n'avez pas tort, grand-papa, songea-t-elle. Mr. Winton est bel et bien un odieux arriviste. »

En quittant la pièce, elle expliqua :

— Au deuxième étage, sont d'autres chambres d'amis qui sont en grande partie vides. Les quelques meubles épars qui restent sont dépourvus de toute valeur marchande. Quant au troisième étage, il est totalement inhabitable.

Mr. Winton ne fit aucune remarque et, comme il n'insistait pas pour visiter le reste du manoir, elle se dirigea vers l'escalier pour regagner le hall d'entrée où les attendait David.

— J'ai donné l'ordre qu'on selle deux chevaux, annonça ce dernier à Mr. Winton. Un de l'équipage que j'ai emprunté à des amis et un du vôtre. J'ai pensé que vous préféreriez monter un cheval que vous connaissez.

— Vous avez bien fait, répondit Winton avant d'ajouter en se tournant vers Adèle : Je vous remercie pour cette visite, mademoiselle Blake. Enfin, vu les circonstances, peut-être serait-il préférable que je vous appelle par votre prénom?

Comme elle se taisait, les lèvres serrées, une expression hostile sur le visage, il reprit :

— Je m'appelle Dorian.

Devant le mutisme obstiné de la jeune fille, il tourna les talons et, d'un pas décidé, gagna la cour où attendaient les montures. Le comte lui emboîta le pas. Alors, obéissant à une impulsion secrète, Adèle sortit sur le perron afin d'assister au départ des deux cavaliers.

Elle s'avoua, non sans un certain embarras, que la curiosité de voir comment Mr. Winton montait à cheval avait motivé son élan et, tandis que les deux hommes s'éloignaient au trot en direction du pont qui enjambait la rivière et marquait l'entrée du parc, il lui fallut reconnaître que Mr. Winton avait aussi belle allure que son frère.

C'est en vain qu'elle chercha à lui trouver des défauts. Il avait une tenue irréprochable, et elle savait de quoi elle parlait pour être montée à cheval avant même de savoir marcher et pour avoir bénéficié des conseils de son père lui-même excellent cavalier.

En équitation, il est essentiel de faire corps avec sa monture et la haine qui l'animait à l'égard de Mr. Winton était si violente qu'elle aurait voulu qu'il fût maladroit, lourd et dépourvu d'élégance.

Or, comme par une ironie du sort, la vérité était tout autre. L'infâme Mr. Winton s'enfonça derrière les grands chênes du parc avec une aisance remarquable qui faisait de lui, à l'exception de son père et de son frère, le meilleur cavalier qu'elle eût jamais vu.

La rage au cœur, elle regagna le hall.

« Du moins, songea-t-elle non sans amertume, aurons-nous un intérêt commun! »

Un frisson de répulsion la parcourut aussitôt. Le simple fait de penser que cet individu allait être son mari lui serrait le cœur. Elle alla à la salle à manger où les domestiques de Mr. Winton s'affairaient, débarrassant le couvert du déjeuner. N'ayant nulle envie de faire un effort de sociabilité, elle quitta la pièce et se dirigea vers la salle des banquets qui était dans un désordre indescriptible. En partant, les créanciers avaient bousculé les chaises et le parquet était jonché de débris de papiers.

« Je n'aurai pas à ranger cette pièce non plus », se dit-elle avec soulagement.

Elle décida d'aller au salon qui avait toujours été la pièce préférée de sa mère et qui, par conséquent, était empreinte du souvenir heureux de l'époque où cette dernière était encore de ce monde.

Qu'aurait pensé sa mère de l'intervention de Mr. Winton et du marché qu'il avait proposé? Sans doute celui-ci nourrissait-il le projet de restaurer le manoir, mais elle ignorait quel était son goût en matière de décoration. Blake Hall retrouverait-il jamais la qualité magique qu'elle lui prêtait, étant enfant, lorsqu'elle s'imaginait vivre dans un palais de conte de fées?

Il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir les nombreux tableaux qui habillaient les murs, ainsi que les miroirs où se reflétaient les

grands lustres de cristal et le tapis d'Aubusson qui couvrait le parquet brillant. Par les hautes fenêtres, l'on découvrait la roseraie dont les fleurs constituaient un tableau fait de taches multicolores.

Peu à peu, par manque d'argent, son père s'était résigné à se séparer de quelques-uns des trésors que contenait le manoir depuis plusieurs siècles. Adèle n'avait pas tardé à comprendre que les difficultés pécuniaires qui les assaillaient ne faisaient qu'empirer tandis que la guerre sur le continent aggravait le marasme économique général. S'efforçant en vain de sauver ce qui restait de sa fortune, son père était devenu sombre et taciturne. Puis, il était mort. Lorsque David, qui se battait alors en France, revint en Angleterre, Adèle n'avait plus d'argent pour payer les gages des domestiques, ni même pour acheter de quoi se nourrir.

Et, depuis aujourd'hui, Blake Hall appartenait à un inconnu qui allait devenir son mari!

— C'est impossible, murmura-t-elle, les larmes aux yeux, dans un accès de désespoir. Quand donc ce cauchemar va-t-il se terminer?

La porte s'ouvrit soudain et quelqu'un entra. Elle était si bouleversée qu'il lui fallut plusieurs minutes pour réagir et se ressaisir. Sans doute était-ce Mr. Winton qui revenait de sa promenade sur le domaine. Il lui fallait l'accueillir et faire bonne contenance. Après tout, ne s'était-elle pas engagée auprès de lui?

Elle se retourna, s'échappant à la hâte ses yeux embués de larmes, et se figea, stupéfaite. Son visiteur n'était pas Mr. Winton, mais sir Mortimer Shuttle qui lui parut encore plus répugnant que d'habitude.

La quarantaine affirmée, les tempes grisonnantes, le visage cramoisi, il semblait légèrement éméché et, malgré son habit coupé à la dernière mode, il n'avait aucune élégance. Ses pantalons de couleur champagne ne faisaient qu'accentuer son estomac proéminent, son cou trapu était engoncé par une cravate trop large et les pointes de son col glacé s'appuyaient sur son menton replet.

— Bonjour, ma ravissante Adèle, susurra-t-il de sa voix grasseuse qu'elle détestait. Quelle chance de vous trouver seule!

— J'attends mon frère d'un instant à l'autre, répliqua-t-elle, sur la défensive.

— J'espère qu'il va être retardé car j'aimerais profiter de ce tête-à-tête pour vous parler.

— Nous n'avons absolument rien à nous dire, dit-elle avec fermeté. Il me semble avoir été claire sur ce point lors de votre dernière visite.

— Pourquoi me témoigner autant de froideur? se plaignit Shuttle. J'ai appris quelles difficultés frappaient votre frère et je suis venu lui apporter le soutien de mon amitié.

Adèle n'était pas dupe cependant. Au contraire de lord Fulbourne et de ses amis, sir Mortimer n'était pas venu assister à la vente aux

enchères et s'était en vérité présenté trop tard à Blake Hall de manière à ne pas avoir à faire d'offre d'achat. D'autre part, il espérait probablement que, désespérée par les difficultés qui l'assaillaient, la jeune fille finirait par lui céder et accepterait son offre.

Elle reconnaissait bien là le caractère sournois et manipulateur de sir Mortimer qui s'efforçait de saisir la moindre occasion pour la persuader de devenir sa maîtresse. Sans doute avait-il cru que les créanciers avaient emmené David devant les magistrats ou que, au mieux, il était convoqué au tribunal dans les deux jours à venir et que la prison le guettait.

De toute évidence, comptant sur le désarroi de la jeune fille pour arriver à ses fins, il avait minuté son arrivée à Blake Hall pour arriver au moment où elle serait seule et vulnérable.

Shuttle la dévisageait avec une insistance déplacée, une lueur concupiscente dans ses yeux injectés de sang. Un frisson de répulsion parcourut Adèle.

— Votre frère n'est donc pas rentré à Londres si vous l'attendez d'un instant à l'autre, interrogea-t-il, désireux d'en savoir plus.

— Non, il est ici.

Il y eut un silence.

— Il paraît que ses fournisseurs étaient là ce matin.

— En effet.

De nouveau, ce fut le silence.

— Je suis navré d'apprendre qu'il s'est fourvoyé dans une situation aussi délicate. Ce sera sans doute un grand soulagement pour lui de savoir que je suis là pour veiller sur vous.

A ces mots, Adèle ne put s'empêcher d'éclater d'un rire sarcastique.

— Me faut-il une fois de plus prêter une oreille complaisante à vos propos? releva-t-elle. Je vais être franche avec vous. Je ne sollicite en aucune façon votre aide et, quand bien même je serais sur le point de me noyer, je refuserais la main que vous me tendez.

Mortimer s'approcha.

— Voyons, ma chère, soyez raisonnable. Vous ne pouvez rester seule dans ce manoir dépourvu de tout confort et sans domestique. Vous méritez un avenir meilleur.

Il ne laissa pas à Adèle le temps de répondre et enchaîna :

— Je vous ai offert de vous placer sous ma protection et sachez que le moindre de vos désirs sera satisfait. Je viens précisément de trouver une ravissante maison à Chelsea où vous serez très heureuse.

Une exclamation de dégoût échappa à la jeune fille, mais son interlocuteur, ne s'apercevant de rien, continua :

— Vous aurez deux domestiques à votre service, une voiture et plusieurs chevaux pour vous promener à Hyde Park où vous ferez sensation.

— Vous répétez toujours la même chose. Vous m'ennuyez à la fin. Allez-vous-en et cessez de m'insulter de la sorte!

— Je ne vous insulte pas, très chère, répliqua Mortimer, une pointe de colère dans la voix. Si ma femme mourait, je vous épouserais. Je vous en fais le serment.

— Vous semblez oublier que lady Shuttle et vos enfants sont en excellente santé, lança Adèle d'un ton moqueur.

— Bon sang! s'exclama Mortimer en se rapprochant davantage de la jeune fille. Vous mettriez un saint à bout. Je vous veux, Adèle! Je ne comprends pas pourquoi vous préférez vivre dans l'indigence plutôt que de vous placer sous ma protection. Je vous offrirai tout le confort que vous désirez.

— Malheureusement, cela signifie que je dois vous supporter, répliqua-t-elle vertement.

Elle se mordit aussitôt les lèvres pour son audace, devinant qu'elle venait de commettre une erreur en se laissant aller à tant de vivacité. Mais Shuttle lui inspirait une telle aversion qu'elle n'avait pu conserver davantage son sang-froid et se réfugier derrière ses bonnes manières.

Elle n'eut pas le temps d'ébaucher le plus petit mouvement. Mortimer l'enlaça de ses bras robustes et la retint captive.

— Je vous aime, susurra-t-il, et je saurai me faire aimer de vous. J'en ai assez de cette comédie ridicule et de vos mines effarouchées. Vous êtes à moi, Adèle, vous êtes à moi. Dès le premier jour où je vous ai vue, je vous ai voulue et vous ne m'échapperez pas.

Il serrait contre lui la jeune fille qui se débattait et cherchait à se dégager de son étreinte. Hélas! Adèle se rendait bien compte que ses efforts pour se libérer demeuraient vains. Elle était si menue et fragile dans les bras de Mortimer qui la broyaient comme un étou.

Il la serrait toujours plus étroitement et cherchait sa bouche. Incapable de s'échapper, elle tournait la tête de part et d'autre. Humides et avides, les lèvres de Mortimer se posèrent sur sa joue.

Alors, elle se mit à crier. Sans doute Mortimer avait-il totalement perdu le contrôle de lui-même car il ne broncha pas. La passion l'enflammait au point de lui ôter tout sens commun. Ses lèvres se rapprochaient de celles de la jeune fille. Adèle poussa un nouveau cri. Au même moment, la porte s'ouvrit sur son frère et Mr. Winton qui se précipitèrent dans le salon. Aveuglé par la passion, sir Mortimer ne s'aperçut de rien.

L'espace de quelques secondes, les deux hommes restèrent pétrifiés sur place, comme choqués par la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

— Espèce de malotru! s'écria soudain David en bondissant sur Shuttle.

Mr. Winton fut cependant plus rapide que lui et s'interposa entre les deux hommes. Sir Mortimer en l'apercevant relâcha son étreinte et Adèle en profita pour se dégager. Éperdue, elle courut vers son frère mais se heurta à Mr. Winton qui s'était avancé en premier et se blottit d'un mouvement instinctif contre lui.

— Sauvez-moi! Sauvez-moi! cria-t-elle en sanglotant.

Mr Winton l'enlaça afin de la réconforter.

Le comte se jeta sur Mortimer.

— Sortez de chez moi! hurla-t-il au paroxysme de la fureur. Et laissez ma sœur tranquille!

— Dites donc, jeune homme..., commença Shuttle.

— Vos discours sont inutiles. Ou vous quittez cette maison ou c'est moi qui vous mets à la porte!

— Je vous croyais en prison à l'heure qu'il est, lança Mortimer, goguenard. Peut-être, en effet, ai-je manqué de prudence. J'aurais dû attendre ce soir pour venir la trouver...

Ulcéré par ces propos persifleurs, le comte leva le poing, prêt à le frapper. Mr. Winton, qui avait conduit Adèle sur le canapé, fut sur Mortimer en quelques enjambées.

— Blakeney vous demande de vous en aller, maugréa-t-il, les lèvres serrées. Sachez pour votre gouverne qu'à partir d'aujourd'hui, c'est moi le propriétaire de Blake Hall et que lady Adèle Blake est ma fiancée. Si jamais je vous surprends en sa compagnie, je serai moins indulgent à votre égard, et méfiez-vous car je ne parle pas à la légère.

Stupéfait, Shuttle regardait son interlocuteur bouche bée. Enfin, après quelques instants, il retrouva sa voix :

— Lady Adèle Blake est votre fiancée? bredouilla-t-il, incrédule.

— Vous m'avez parfaitement entendu, répondit Winton, toujours menaçant. Et je vous interdis de l'importuner. Maintenant, quittez cette maison si vous ne voulez pas que je vous jette dehors, ce que je ferais volontiers si je laissais agir mon instinct.

Il n'élevait pas la voix, mais chacune de ses paroles était cinglante comme un coup de fouet. De toute évidence, Mortimer ne réagissait pas, mais sous le regard menaçant de son interlocuteur, il finit par comprendre que la sagesse était d'obéir au plus vite.

Il gagna donc la porte avec toute la dignité dont il était capable et ce n'est que sur le seuil qu'il se retourna pour regarder Adèle, assise sur le canapé. Comme Winton et David le foudroyaient du regard, il sortit de la pièce et claqua la porte derrière lui.

David se précipita vers sa sœur.

— Ce sale individu méritait une bonne correction, s'écria-t-il. Sans l'intervention de Winton d'ailleurs, je n'aurais pas hésité.

Adèle se tamponna les yeux avec un mouchoir.

— Il est venu, murmura-t-elle, en s'imaginant que les créanciers

avaient réussi à te jeter en prison et que j'étais seule et sans défense.

— Quel odieux personnage!

— Grâce à Dieu, tu es arrivé à temps. Je le hais. Je hais les hommes, tous! Ils sont vils et répugnants.

Elle s'exprima avec une violence qu'elle était incapable de maîtriser et songea tout à coup qu'il n'y avait pas que son frère dans le salon. Il y avait également Mr. Winton. Trop tard, elle se rendit compte qu'elle aurait dû garder ses réflexions pour elle et, du moins en présence de ce dernier, cacher ses sentiments.

Ne sachant comment rattraper sa maladresse et estimant que des excuses ne serviraient qu'à rendre la situation plus embarrassante encore, elle se leva d'un bond et quitta le salon en courant.

Elle grimpa l'escalier et alla se réfugier dans sa chambre où elle se jeta sur son lit, le visage enfoui dans son oreiller.

Alors elle éclata en sanglots.

Elle pleurait comme un enfant en songeant à la disparition de sa mère, de sa maison, du bonheur enfin qu'elle avait connu autrefois et qui semblait l'avoir à jamais abandonnée.

Restés au salon, Mr. Winton et le comte gardèrent le silence tout en entendant Adèle s'éloigner d'un pas pressé dans le couloir.

Enfin, Winton interrogea avec une colère contenue :

— Qui est cet individu et de quel droit importune-t-il votre sœur?

— Il s'appelle sir Mortimer Shuttle. Il s'est arrêté un jour à Blake Hall parce que son cheval avait perdu un sabot et qu'il a pensé que nous employions un maréchal-ferrant.

— Quand cela s'est-il produit?

— Il y a un mois environ. Depuis Adèle a dû souffrir de ses visites répétées au cours desquelles il cherche en vain à la convaincre de devenir sa maîtresse.

— Quel ignoble individu! Et quelle arrogance d'insulter Adèle de la sorte!

— En effet, tel est mon sentiment, murmura David, visiblement embarrassé. Enfin, c'est un homme marié. Il ne peut donc rien offrir de mieux à Adèle. C'est là sa seule excuse.

— J'aurais dû lui envoyer mon poing dans la figure! s'écria Winton, ulcéré. Mais je veillerai à ce qu'il n'approche plus jamais votre sœur.

La mine soucieuse, le comte fit quelques pas dans le salon.

— En vérité, Adèle n'a guère rencontré que des hommes de l'espèce de Shuttle, vils et concupiscent, ce qui explique... la violence de ses propos.

David ne pouvait s'empêcher de penser que ce serait une véritable catastrophe si Winton, refroidi par la réaction d'Adèle, reprenait sa

parole et renonçait à l'épouser. S'il revenait sur sa décision, cela signifierait que le marché qu'ils avaient conclu n'était plus valable et que David ne pouvait compter sur lui pour éponger ses dettes...

A son vif soulagement, Mr. Winton ne parut pas remettre en question son engagement et enchaîna sur un tout autre sujet :

— Je suppose que vous avez une carte de votre domaine, dit-il avec son impassibilité coutumière. Voulez-vous bien me la montrer? J'aimerais y localiser vos fermes et en connaître également les limites. C'est toujours utile.

— Naturellement, répondit David, ravi que son mystérieux « sauveur » ne se soit pas vexé de la véhémence de sa sœur.

Il se dirigea vers la porte tout en expliquant :

— Les cartes du domaine sont conservées dans ce qui s'appelait, à l'époque de mon grand-père, le bureau de l'intendance. Suivez-moi, je vais vous les montrer. Et que diriez-vous d'une coupe de cet excellent champagne, que vous avez apporté, pour nous remettre de nos émotions?

— Bonne idée, Blakeney! Il me semble en effet que nous méritons un moment de détente.

Assise dans le phaéton qui l'emmenait à Londres, Adèle se sentait au comble du désespoir. La peur lui nouait le ventre et son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

Le matin même, en rejoignant David pour le petit déjeuner dans la salle à manger, elle lui avait demandé ce qu'il allait advenir de Betsy et de Glover maintenant que Blake Hall changeait de propriétaire. Le souci de leur avenir l'avait tourmentée toute la nuit. Son frère l'avait aussitôt rassurée.

— En effet, j'ai oublié de te dire que Mr. Winton avait pris des dispositions à leur égard.

Adèle songea que David, connaissant son tempérament inquiet et l'affection qui la liait aux vieux domestiques, aurait pu lui faire part plus tôt de cette bonne nouvelle.

— Lesquelles? se contenta-t-elle d'interroger, décidant que toute remontrance était inutile.

— Il leur a payé les trois mois de gages que nous leur devons et leur a promis de les loger dans les nouvelles maisons qu'il a l'intention de faire construire dans le village.

Adèle eut une exclamation de surprise joyeuse et le pli d'anxiété qui lui barrait le front s'estompa.

— Il leur a également ouvert un crédit chez les commerçants afin qu'ils puissent vivre dans un confort décent en attendant de s'installer dans leur nouveau logis.

Malgré la haine que Mr. Winton lui inspirait, la jeune fille ne pouvait qu'admettre qu'il s'agissait là d'un geste d'une rare générosité. Néanmoins, il s'acquittait de responsabilités qui incombaient en vérité à son frère. C'était David qui aurait dû se soucier du bien-être de Betsy et de Glover, et non un inconnu qui prenait la direction de Blake Hall et décidait du sort de ses habitants avec une assurance pleine d'insolence.

Cette pensée suffit à chasser la légère euphorie qui avait envahi la jeune fille en apprenant cette décision et à la plonger dans un profond accablement. Il lui semblait n'être plus que l'ombre d'elle-même. Obéir aux ordres d'un inconnu et, qui plus est, lui être reconnaissante de ses initiatives, voilà qui la mettait au comble de l'exaspération!

A la réflexion, la dépendance qu'elle avait acceptée en souscrivant ce marché avec son soi-disant « bienfaiteur » l'effrayait davantage encore. Pourtant, elle était bien déterminée à ne pas se laisser impressionner par la fortune de Mr. Winton. Elle ferait même en sorte de lui expliquer que peu importaient à ses yeux les biens matériels, car appartenir à une famille illustre valait mieux que toutes les richesses du monde.

Lorsqu'elle monta à sa chambre pour faire ses bagages, la légende du roi Cophetua et de -la servante pauvre lui revint en mémoire. Les vêtements qu'elle sortait de son armoire étaient usés jusqu'à la trame. Seule la robe de sa mère, qu'elle avait portée la veille, était en bon état, ainsi que le chapeau assorti, enjolivé de plumes d'autruche et de fleurs. Peut-être serait-il de meilleur goût d'en enlever cette parure pour le moins extravagante et mise dans l'espoir de donner le change aux créanciers. Cependant, son courage avait besoin d'être ranimé et il lui sembla que cette décoration quelque peu fantastique l'aiderait, par son excès et sa beauté, à surmonter la nouvelle épreuve qui l'attendait.

Une petite valise suffit à contenir son linge, ainsi que quelques menus objets auxquels elle tenait et des affaires qui avaient appartenu à sa mère. Enfin prête, elle rejoignit dans le hall David qui devait l'accompagner à Londres.

En toute autre circonstance, se rendre à la capitale dans le superbe équipage que conduisait son frère l'aurait remplie de joie. Mais, en vérité, ce voyage qu'elle entreprenait signifiait qu'elle tournait le dos à un passé, dont elle avait déjà la nostalgie, pour se diriger vers un avenir sombre et incertain.

En vérité, les questions qui l'assaillaient se résumaient à peu de choses. Que lui réservait sa vie en compagnie de Mr. Winton? Serait-elle heureuse ou malheureuse?

De nouveau, le vif ressentiment que son futur époux lui inspirait l'anima. Et, en effet, même si elle s'efforçait de lui témoigner toute la gratitude dont elle était capable - n'avait-il pas sauvé son frère de la prison? —, elle lui vouait au fond une haine féroce pour l'avoir contrainte à un marché aussi abject.

Tandis qu'ils roulaient vers Londres, David ne cachait pas son enthousiasme à la perspective de se rendre en Irlande.

— On y trouve les meilleurs haras, et, si on tient compte du nombre de grandes courses qui ont été gagnées par des chevaux irlandais, on s'aperçoit que cette réputation n'a rien de légendaire.

Pendant tout le voyage, il fut intarissable sur ce sujet et ce n'est qu'une fois dans Londres, en approchant de Berkeley Square où Mr. Winton avait loué une maison, qu'il parut prendre en considération le mutisme effaré de sa sœur.

— Ne fais donc pas cette mine d'enterrement, ma vieille! dit-il,

tâchant de détendre l'atmosphère. Winton est plutôt bel homme et c'est un excellent cavalier.

— Je sais bien que ça pourrait être pire, murmura-t-elle.

— Ce soir, lorsque tu boiras du champagne et que tu dormiras dans un lit confortable, n'oublie pas que j'aurais pu me retrouver dans une cellule de prison humide et sale avec, pour toute compagnie, des rats me courant dessus!

— Tais-toi, je t'en prie, s'écria Adèle. Cette idée m'est insupportable.

— Pour moi aussi, ça aurait été insupportable et, en toute franchise, nous devons tous les deux une fière chandelle à Winton qui nous a sortis de ce mauvais pas. Nous avons une dette de reconnaissance envers lui.

Adèle n'ignorait pas que, d'une façon détournée, David lui demandait de bien se comporter envers son futur époux. Elle le connaissait suffisamment pour comprendre qu'il redoutait que, par sa conduite, elle ne mette en péril le marché qu'ils avaient contracté et que, changeant soudain d'avis, Mr. Winton ne reprenne sa parole.

— Je lui suis reconnaissante de nous aider, chuchota-t-elle. C'est simplement que je ne souhaite pas me marier.

— Ne sois pas sottte, protesta David. Il est tout à fait normal pour une jeune fille d'être demandée en mariage. Si nos parents étaient encore en vie et n'avaient pas été ruinés, tu aurais déjà fait ton entrée dans le monde et, à l'heure qu'il est, tu serais mariée.

Cherchant à lui faire voir le bon côté des choses, il ajouta :

— En devenant Mrs. Winton, tu seras invitée à des bals et à des réceptions grandioses. Tu es ravissante. Tu vas donc remporter un énorme succès et tu auras des douzaines de soupirants à tes pieds !

Adèle songea que s'ils étaient aussi abjects que sir Mortimer Shuttle, ce n'était guère là une perspective réjouissante.

— Ne pense plus à cet individu, dit son frère comme s'il avait lu dans ses pensées. C'est un goujat de la pire espèce et il n'est pas des nôtres. Mais je t'assure, il existe des hommes tout à fait convenables qui ne pourront résister au plaisir de te courtoiser et tu seras flattée de leurs attentions.

La jeune fille ne pouvait s'empêcher de juger malséant de la part d'un homme de chercher à séduire une femme mariée. Elle garda cependant sa réflexion pour elle, sachant que David se récrierait en déclarant que c'était là une conception démodée.

Il ne lui avait jamais caché que ses amis du club White s'entichaient aussi bien d'actrices et de femmes aux mœurs légères que de « ladies » mariées à la beauté sophistiquée. Le prince régent avait commencé par donner le ton et la rumeur courait jusque dans le village voisin de Blake Hall qu'il avait épousé Mrs. Fitzherbert en

secret tout en étant également épris de lady Hertford.

Adèle n'avait jusqu'alors guère prêté attention à ces commérages qui ne l'intéressaient pas, mais à la lumière des propos de son frère elle comprit qu'elle ne souhaitait nullement être l'objet de désir de l'un de ces jeunes gens, peut-être passionnés, mais dont l'inconstance semblait être le mot d'ordre. Sans doute son frère se moquerait-il de sa prudence mais, à son sens, l'infidélité dans le mariage était la pire des mortifications.

L'allure fière, David s'engagea sur Berkeley Square, puis arrêta la voiture devant une maison à la façade imposante. Le regard d'Adèle fut attiré par les arbres et les fleurs qui constituaient un superbe jardin et cette enclave de verdure en plein centre de Londres lui réchauffa le cœur.

Des laquais coiffés de perruques blanches déroulèrent prestement un tapis rouge sur les marches du perron et sur le trottoir. David tendit les rênes à un groom, puis sauta à terre avant de donner la main à Adèle pour l'aider à descendre.

— Courage, murmura-t-il gentiment.

Elle lui sourit, tâchant, comme la veille au moment de recevoir à Blake Hall les créanciers en colère, de rassembler toutes ses forces et elle parvint à gravir les marches du perron avec la dignité voulue. Un maître d'hôtel aux cheveux grisonnants qui se tenait dans le hall les conduisit vers une pièce dont les portes étaient ouvertes et qu'Adèle imagina être un salon.

Il s'agissait en réalité d'une bibliothèque tapissée, du sol au plafond, de rayons chargés de livres et dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin entouré d'un mur.

Dorian Winton se leva du bureau où il était assis et s'avança à leur rencontre, un sourire chaleureux aux lèvres.

— Quel plaisir de vous voir tous les deux. J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Bonjour, Winton, dit David. Tout s'est bien passé. Voyez-vous un inconvénient à ce qu'un de vos laquais rapporte le phaéton et les chevaux aux écuries de lord Perceval dans Hill Street?

— Bien sûr que non.

Mr. Winton donna l'ordre au maître d'hôtel et, comme Adèle s'asseyait dans un fauteuil, il se dirigea vers une desserte où se trouvait un choix d'alcools.

— Adèle, puis-je vous servir une coupe de champagne? s'enquit-il. Ensuite, si vous le désirez, vous pourrez monter à votre chambre pour prendre un peu de repos.

Il remplit trois verres et Adèle but plusieurs gorgées du sien car une immense lassitude l'envahissait, l'empêchant de suivre la conversation qui se déroulait entre son frère et Mr. Winton. Ceux-ci

s'entretenaient du voyage en Irlande dont ils mettaient au point les derniers détails.

Renonçant à tout effort de sociabilité, elle parcourut la pièce des yeux.

Si seulement la bibliothèque de Blake Hall avait pu ressembler à celle-ci! Nombre des ouvrages qui remplissaient les étagères étaient neufs et elle se surprit à espérer y avoir accès. Sans doute Mr. Winton ne verrait aucun inconvénient à ce qu'elle lui en emprunte. Depuis des années, elle n'avait lu de livre récent et sa curiosité intellectuelle en souffrait.

En outre, il lui semblait que si elle faisait son entrée dans la haute société, comme David le supposait, son ignorance serait choquante. Il serait donc dans son intérêt de ne pas paraître trop sotte!

Depuis le décès de son père, elle n'avait plus les moyens d'acheter de journaux, et seule l'épouse du vicaire lui en prêtait de temps à autre, avec quelques magazines qui relataient en détail les grandes soirées londoniennes et décrivaient les célèbres beautés qui y prenaient part. N'ayant personne à qui parler, et cherchant surtout à tromper sa solitude, Adèle s'était contentée de ces maigres informations.

Désormais, la nécessité d'apprendre, de lire aussi bien l'actualité que de se tenir au courant de l'évolution du monde artistique, lui apparaissait essentielle pour tenir son rang. Il était déjà déplaisant de se savoir peu cultivée, mais il serait encore plus mortifiant de deviner la réprobation, voire le mépris de ses interlocuteurs qui taxeraient sa conversation d'ennuyeuse.

Machinalement elle releva le menton, sachant qu'il s'agissait là d'un nouvel obstacle à surmonter, d'une barrière à franchir.

Mr. Winton la rejoignit.

— Adèle, ne désirez-vous pas vous retirer dans votre chambre afin de prendre un peu de repos? Nous dînerons tôt car, demain matin, nous nous marions et une longue journée nous attend.

Tandis que David se servait une autre coupe de champagne, la jeune fille se leva sans un mot et, suivie de Mr. Winton, quitta la bibliothèque. Ils montèrent l'escalier.

— Afin de gagner du temps, j'ai pris la liberté de choisir votre toilette pour le dîner, ainsi que votre robe de mariage. J'espère qu'elles vous iront, mais si ce n'est pas le cas, ma gouvernante a engagé une excellente couturière qui fera les retouches nécessaires.

La main sur la rampe, Adèle se figea sur place. Mr. Winton fit de même.

— Il me semble, dit-elle d'une voix contenue, qu'il n'est pas convenable que vous m'achetiez des vêtements alors que nous ne sommes pas encore mari et femme. Je mettrai la robe que je porte

aujourd'hui pour le repas de ce soir et pour mon mariage.

Elle s'exprima avec fermeté tout en veillant à garder son calme. A la lueur qui traversa le regard de son interlocuteur, elle comprit cependant qu'il n'avait nullement l'intention de s'effacer devant son désir.

— Un mariage est un jour dont on se rappelle toute sa vie et j'aimerais que votre robe soit digne de celle d'une mariée.

— Une mariée qui se marie dans des circonstances peu habituelles, répliqua-t-elle vertement.

— Vous serez néanmoins ma femme et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi votre toilette.

Ce ton d'autorité déplut à la jeune fille qui le foudroya du regard.

— Et si je vous désobéis?

Une légère crispation contracta les lèvres de ce dernier.

— Si j'en suis réduit à cette extrémité, vous constaterez que je peux être une femme de chambre fort expérimentée !

L'espace de quelques secondes, Adèle eut du mal à croire à l'insolence de son interlocuteur. Elle le toisa d'un air de défi mais, bien malgré elle, ses joues s'empourprèrent d'une vive rougeur. Sans un mot, elle gravit les dernières marches et, arrivée à l'étage, fut accueillie sur le palier par une gouvernante vêtue de soie noire.

— Je vous présente Mme Robbins, dit Mr. Winton, qui est à votre service. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à elle.

La gouvernante fit une révérence.

— Je ferais de mon mieux pour vous satisfaire, Milady.

— Merci, répondit Adèle.

Elle entra dans sa chambre sans jeter un seul coup d'œil à Mr. Winton et, en refermant la porte, songea avec colère qu'il avait eu raison d'elle une fois de plus en la contraignant à se plier à son désir.

Lorsqu'il fut l'heure de se préparer pour le dîner, elle revêtit la robe qu'il avait choisie mais, cédant à un accès de puérilité, refusa de se regarder dans le miroir. Elle ignorait donc que cette toilette, qui venait de l'une des plus luxueuses boutiques de Bond Street, soulignait sa beauté, et même la révélait. Quand il la vit, David posa un regard stupéfait et admiratif à la fois.

Le repas fut excellent et, bien qu'elle se méprisât pour cela, elle en apprécia chaque mets. Excité par la bonne chère et le bon vin qui redoublaient l'enthousiasme dû à son voyage en Irlande, David fit toute la conversation. Le dîner terminé, Adèle laissa son frère et Mr. Winton déguster leur verre de porto et alla s'asseoir au salon qui se trouvait au premier étage.

Elle avait besoin d'être seule car faire bonne contenance devant Mr. Winton ne servait qu'à augmenter son trouble et son ressentiment. N'avait-il pas annoncé avec la suffisance qui le caractérisait que leur

mariage aurait lieu à dix heures du matin, en l'église St. George sur Hanover Square?

— J'ai pensé que cela nous conviendrait à tous les deux, avait-il expliqué avant qu'ils ne passent à table, de son ton impassible. Il n'y aura que mon témoin qui est un ami de longue date. Nous n'annoncerons notre mariage qu'après notre lune de miel, d'ici une semaine environ.

— Cela me paraît sage, en effet, dit David. La dernière chose que je désire, c'est que la presse n'établisse un lien entre votre union et la vente de Blake Hall.

— C'est ce que j'ai pensé. Il me semble, d'ailleurs, qu'afin de préserver ce secret il serait préférable que vous n'alliez pas à votre club ce soir.

— Je me réjouis de passer la soirée en votre compagnie.

— Demain, après notre départ, reprit Winton, j'ai prévu que vous dîneriez ici avec le manager de mon écurie de courses. Comme il vous faudra quitter Londres dès la première heure le lendemain matin, je vous conseille de ne pas trop veiller.

Adèle, qui écoutait ces recommandations, sentit son irritation grandir à l'égard de cet homme qui organisait la vie d'autrui avec une logique et un bon sens infaillibles. Sans doute ne se trompait-il pas et valait-il mieux que David taise à ses amis, venus assister à la vente de Blake Hall, le mariage inopiné de sa sœur et son voyage en Irlande.

Toutefois, elle vit quelque chose d'insultant dans la façon dont son frère et elle étaient empêchés de toute décision comme si désormais, en acceptant le marché de Winton, ils avaient perdu toute indépendance et liberté d'initiative.

« On ne me demande pas mon avis et je n'ai même pas le droit d'émettre mon opinion », songea-t-elle, furieuse.

Jusqu'à présent, elle avait accepté sans broncher cette tyrannie qu'on exerçait à son égard mais, désormais, elle ne se laisserait plus faire, ne serait-ce que par souci de s'affirmer.

Elle se retira donc dans sa chambre et sonna pour qu'on vienne l'aider à se déshabiller.

La femme de chambre était une jeune femme sympathique, originaire de la campagne. Au service de l'épouse d'un diplomate, elle avait dû trouver une autre place lorsque ses maîtres étaient partis à l'étranger.

— Vos vêtements sont arrivés, annonça-t-elle, mais je n'ai rien déballé puisque nous partons demain.

— Mes vêtements? releva Adèle, surprise.

— Il y a du linge et plusieurs robes. La couturière qui les a apportées revient demain avec d'autres afin que vous puissiez choisir celles que vous préférez.

Elle ajouta avec un sourire malicieux :

— Vous tenez sans doute à être la plus jolie des mariées pendant votre lune de miel!

Adèle se mordit les lèvres pour ne pas rétorquer, offusquée, qu'elle était loin de nourrir ce genre de rêve. Naturellement, il lui fallait bien admettre qu'il n'était pas réaliste d'envisager un voyage de noces avec une seule robe. Néanmoins, il lui était intolérable de devoir se plier une fois de plus à la volonté de Mr. Winton dont l'esprit pratique ne cessait apparemment jamais de s'exercer. Sans doute avait-il planifié leur lune de miel avec la même méthode que son projet de restauration de Blake Hall!

Lorsqu'elle se coucha enfin, bien que lasse, elle continua de penser aux événements de la veille et, ainsi, eut du mal à trouver le sommeil. Il avait suffi d'une seule journée pour qu'un inconnu prît son destin en main. Il lui donnait des ordres, lui choisissait ses robes, et c'était tout simplement intolérable. Jamais son père n'aurait supporté pareille ingérence dans sa vie privée.

Dans l'obscurité de sa chambre, elle égrena alors toutes les raisons pour lesquelles il lui fallait se féliciter de l'intervention de Mr. Winton grâce à qui David avait échappé à la prison, leur nom à la ruine et au déshonneur. Il lui avait également sauvé la vie en la sortant de l'indigence car n'aurait-elle pas fini par mourir de faim? Et si elle avait refusé la sollicitude de cet énigmatique bienfaiteur, n'aurait-elle pas condamné Betsy, Grover et tout le village à un avenir encore plus noir et incertain qu'il ne l'était déjà?

« C'est à genoux que je devrais le remercier pour sa bonté », songea-t-elle, tout en sachant qu'elle en était bien incapable.

Le lendemain matin, on lui apporta le petit déjeuner au lit, puis la femme de chambre lui prépara un bain parfumé aux fleurs de jasmin.

Adèle s'efforça de chasser Mr. Winton de ses pensées en revêtant la superbe robe de mariée qu'il lui avait choisie. Même dans les magazines, elle n'avait jamais rien vu d'aussi élégant et raffiné.

En tissu de gaze blanc, la robe était garnie de dentelle véritable et rebrodée de perles. Mr. Winton l'ayant achetée la veille, elle devina que ce modèle avait été confectionné pour une autre mariée qu'elle.

— Vous êtes ravissante! s'exclama la femme de chambre.

Mme Robbins, qui venait juste de les rejoindre, acquiesça.

Adèle se regarda timidement dans le miroir.

En effet, la robe lui seyait à merveille et le voile en dentelle tenu par la traditionnelle couronne de fleurs d'oranger rehaussait la fraîcheur de son visage et lui conférait un air encore plus juvénile. Avec ses grands yeux cernés et son teint pâle, elle n'avait cependant pas l'expression de félicité d'une jeune fiancée pour qui le jour de son mariage est le plus beau jour de sa vie.

— Nous vous souhaitons bonheur et chance, dit Mme Robbins avec une solennité appropriée. Vous formez un couple superbe. Vous êtes très jolie et votre promis vous fait honneur.

Au ton révérencieux de la gouvernante, il était aisé de deviner qu'elle vouait à Mr. Winton une admiration sans bornes. Adèle regrettait simplement de ne pas partager le même enthousiasme, et la seule évocation de son nom suffisait à lui serrer le cœur.

Lorsqu'elle descendit rejoindre David, qui l'attendait dans le hall, elle ne put s'empêcher d'espérer qu'un tapis magique l'enlève et l'emporte dans un lointain pays où Mr. Winton ne pourrait pas la retrouver.

— Tu es très jolie, dit David. Décidément, la chance est avec nous. Winton m'a avancé de l'argent pour que je me choisisse cet après-midi une tenue de cheval, bottes y compris, en prévision de mon voyage en Irlande.

Le jeune homme exultait et Adèle lui sourit du mieux qu'elle put, désireuse avant tout de ne pas le démoraliser.

Un bouquet de fleurs à la main, elle monta avec David dans la voiture fermée qui devait les amener à l'église St. George. Bien qu'il fût de règle que le marié ne retrouve la mariée qu'à l'église, il s'agissait d'un mariage si inhabituel qu'elle avait redouté devoir supporter la présence de Mr. Winton dans la voiture.

— David, peux-tu me promettre de penser à moi et de m'écrire lorsque tu seras en Irlande? dit-elle en lui prenant la main.

— Bien sûr que je penserai à toi, mais je vais être très occupé.

— Il faut que j'aie de tes nouvelles, dit-elle d'un ton pressant. Je vais me sentir bien seule en compagnie d'un homme que je viens à peine de rencontrer.

— Tout ira bien avec Dorian. C'est un homme bon et généreux. Te rends-tu compte de ce qu'il a fait pour nous?

Devant le silence de sa sœur, il reprit :

— Puisque je suis contraint de vendre Blake Hall, qui est aussi bien ma maison que mon héritage, cela me réconforte de savoir que tu continueras à vivre dans ce manoir, qu'il ne sort pas vraiment de la famille.

Cette confidence émut Adèle car elle comprit soudain combien il en coûtait à son frère de se dessaisir de son domaine.

— Je tâcherai de convaincre Mr. Winton de le restaurer dans son style d'origine. J'aimerais tant que Blake Hall redevienne aussi beau et parfait que lorsque nous étions enfants. Nous y étions si heureux.

— A mon avis, telle est l'intention de Dorian. D'ailleurs, je te conseille de l'appeler par son prénom. Ne crois-tu pas qu'il est temps d'être un peu moins distante? Il me semble qu'avec tout ce qu'il a fait pour nous, tu ne lui témoignes guère de reconnaissance.

David la regarda un instant, puis ajouta :

— Tu es ravissante. Crois bien que Dorian fait une affaire en t'épousant!

— Je doute fort qu'il se range à ton avis! lança-t-elle, sarcastique.

David n'eut pas le temps de répondre car ils arrivaient à l'église. Elle gravit les marches du perron et franchit les portes, le cœur battant à grands coups précipités. Elle n'avait qu'un seul souhait : prendre ses jambes à son cou et fuir aussi loin que possible.

Elle ne voulait pas épouser un homme qui était un parfait inconnu et qui l'avait achetée, comme un vulgaire lot, avec Blake Hall pour épouser les dettes d'un frère irresponsable.

Le grand orgue se mit à jouer et elle tâcha de se ressaisir. Il n'était nullement dans son intention de faire preuve de lâcheté. Tandis qu'au bras de David elle remontait l'allée à pas lents, elle regarda Dorian Winton qui l'attendait près de l'autel, à côté de son témoin. Elle n'ignorait pas qu'une mariée est censée garder les yeux au sol le jour de son mariage, mais, son amour-propre aidant, elle était résolue à affronter l'épreuve qu'on lui imposait avec fierté.

Une profusion de lys blancs décorait l'autel et le vieux prêtre dit la messe avec une émotion touchante. Lorsque Adèle dut prononcer les traditionnels vœux de mariage, les mots s'étranglèrent dans sa gorge. En revanche, Dorian Winton parla à voix claire et haute, et sur un ton d'autorité qui la fit frémir.

— Avec cet anneau, je te prends pour femme, avec mon corps je t'adore, de mes biens je te dote.

L'espace d'un instant, elle eut la vague impression qu'il cherchait à la persuader de la vérité de ces paroles, puis elle chassa aussitôt cette pensée dérangeante. Ne l'épousait-il pas pour son titre de noblesse?

Ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction et le prêtre traça le signe de la croix au-dessus de leurs têtes. Dorian Winton la prit par le bras et ils quittèrent l'église, suivis par David et le témoin.

Dehors les attendaient deux voitures. Dorian et Adèle montèrent dans la première et, tandis qu'ils s'éloignaient, une immense tristesse envahit la jeune fille. Désormais, elle était seule face à un inconnu auquel le hasard de la vie venait de l'unir alors qu'aucune affinité ne les rapprochait.

Pendant tout le trajet, ils gardèrent le silence et ce n'est que lorsque les arbres de Berkeley Square apparurent que Dorian lui adressa la parole.

— Vous êtes une mariée ravissante, Adèle, et vous avez témoigné de beaucoup de courage.

— N'est-ce pas ce que vous désiriez? murmura-t-elle d'un ton las.

— Naturellement. Je finis toujours par obtenir ce que je veux. Ce n'est en général qu'une question de temps.

Cette dernière phrase laissa la jeune femme quelque peu perplexe, puis elle songea qu'elle avait décidément affaire à un despote impitoyable. Un frisson d'effroi la parcourut.

David et le témoin, qui s'appelait Jimmy Harrington, rejoignirent les nouveaux mariés et tous ensemble burent une coupe de champagne pour célébrer l'événement.

Jimmy Harrington était un jeune homme de compagnie agréable et de toute évidence entièrement dévoué à Winton. Remarquant que David aussi semblait éprouver une véritable admiration à l'égard de son bienfaiteur, qu'il couvait du regard, Adèle se sentit encore plus seule, abandonnée à son triste sort sans aucun recours, et ne put s'empêcher de conclure en son for intérieur que, en achetant Blake Hall, l'argent de Winton s'était approprié le respect et l'affection de son frère.

— Vous devriez monter vous reposer, ne tarda pas à suggérer Dorian au grand soulagement d'Adèle. Un long voyage nous attend et il est préférable que vous soyez fraîche et dispose.

— Où allez-vous? s'enquit le comte.

— C'est un secret, mais je vous écrirai en Irlande pour vous donner mes coordonnées. Ainsi, vous pourrez me tenir au courant de vos démarches.

— Tu en as de la chance, lança Jimmy Harrington à l'adresse de David. Si je pouvais quitter Londres, je t'accompagnerais volontiers.

— Attention! intervint Dorian avec un sourire. J'ai confié une mission à David et je ne tolérerai pas qu'on le détourne de son devoir!

Les trois hommes éclatèrent de rire à cette plaisanterie et Adèle en profita pour se retirer. Elle monta l'escalier à pas lents, déplorant de ne pouvoir partir avec son frère. Elle était aussi bonne cavalière que lui et son imagination la transporta dans les landes sauvages d'Irlande. Avec quel bonheur ils auraient galopé ensemble, libres, pour la première fois de leur vie, de tout souci matériel!

Il lui vint alors à l'esprit que ce serait désormais en compagnie de son mari qu'elle devrait passer ses journées et dépenser son argent.

Adèle agita la main jusqu'à ce que son frère fût hors de vue. Un superbe équipage, plus élégant que ce dont elle aurait pu rêver, l'emmenait loin de Londres et, tandis que les quatre chevaux s'élançaient sur la route, elle comprit que le dernier lien avec son passé venait d'être coupé.

L'homme assis à côté d'elle était son mari et elle se demanda comment il était possible de se sentir aussi seule alors qu'un luxe et un confort inouïs l'entouraient. Elle avait revêtu pour la circonstance une élégante tenue de voyage composée d'une robe et d'un manteau assorti et, au cas où elle aurait froid, malgré le soleil qui brillait, elle pouvait s'envelopper dans une étole de zibeline.

— Je n'en aurai pas besoin, avait-elle dit à Mme Robbins en quittant sa chambre.

— Vous roulerez vite, répondit la gouvernante, et puis, c'est un cadeau de mariage de Monsieur.

Adèle s'était rendue à cette évidence et, prenant l'étole d'un geste réticent, s'était aperçue avec dépit qu'il s'agissait d'une fourrure de prix.

Comme elle s'engageait dans l'escalier, la femme de chambre l'avait appelée.

— Dois-je prendre votre mallette à bijoux, Madame, ou préférez-vous la garder avec vous?

— Ma... mallette à bijoux? avait balbutié Adèle, stupéfaite.

— Ce sont les bijoux que Monsieur vous offre en cadeau de mariage, avait expliqué la femme de chambre. Son valet me les a apportés ce matin, pendant que vous étiez à l'église.

— Je préfère que vous les gardiez, avait répondu la jeune femme qui ne voulait en aucun cas accepter pareil cadeau.

En dépit de son désir de lui trouver des défauts, il lui fallait bien admettre que Dorian conduisait la voiture avec une habileté sans pareille. Quant aux chevaux, jamais Blake Hall n'en avait possédé d'aussi beaux. Un laquais vêtu d'une élégante livrée était assis à l'arrière de la voiture, prêt à relever la capote s'il se mettait à pleuvoir.

Soucieuse de ne pas être entendue par le laquais, Adèle garda le silence et se mit à observer du coin de l'œil son mari dont l'attention était entièrement accaparée par la route. De toute évidence, il aimait conduire l'équipage et, quoique réticente à l'admettre, elle trouva qu'il avait belle allure.

« Ce n'est pourtant qu'un opportuniste qui cherche à se faire une place dans la société », songea-t-elle.

Toutefois, sa personnalité énigmatique piquait la curiosité de la jeune femme. Qui était-il? Comment avait-il fait pour devenir aussi riche? Et si elle le taxait d'arriviste, comment expliquer son comportement de gentleman?

Ils roulèrent pendant deux bonnes heures avant de faire halte à une auberge de poste où Adèle apprit avec surprise qu'ils allaient changer de montures.

— Dois-je comprendre que vous avez fait venir des chevaux de votre écurie ici? s'enquit-elle.

— Bien sûr. J'ai également apporté de quoi nous restaurer et j'espère que vous ferez honneur à l'excellent vin que j'ai choisi pour accompagner ce déjeuner.

Ils montèrent se rafraîchir et s'installèrent dans un salon privé où l'on avait déjà dressé un couvert. Adèle sirota la coupe de champagne

que son mari lui tendait en songeant que David apprécierait mieux qu'elle ce genre de raffinement.

Tard dans l'après-midi, comme ils roulaient depuis un moment dans le Leicestershire, ils s'arrêtèrent devant une belle demeure, de dimensions modestes, qui datait probablement du siècle passé. C'était un bel exemple d'architecture selon le style d'Inigo Jones.

— Avez-vous loué cette maison?

— Non, je l'ai achetée.

— Achetée? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Mais pourquoi?

Et, en effet, il semblait à la jeune femme bien incohérent lorsque l'on possédait une propriété aussi luxueuse de s'intéresser au manoir délabré de Blake Hall.

Dorian la regarda avec un vague sourire amusé.

— Disons qu'il s'agit de mon pavillon de chasse. J'ai l'intention de venir chasser ici en hiver et j'espère que vous m'y accompagnerez volontiers.

Adèle garda le silence tout en songeant que chasser dans le Leicestershire, un comté réputé pour ses meutes de lévriers, devait être une expérience mémorable. Elle ne s'était pas livrée à ce passe-temps depuis le décès de son père et la perspective de s'y adonner de nouveau la séduisit.

Dès qu'elle franchit le seuil de la demeure, Adèle ne put s'empêcher de s'extasier sur le raffinement de la décoration. Dorian expliqua qu'il avait acheté la maison meublée, mais avait effectué depuis de nombreuses modifications et améliorations. La chambre de la jeune femme, en particulier, était ravissante avec une vue superbe sur la campagne environnante. Elle aperçut des barrières pour s'entraîner au saut d'obstacles et des kilomètres de terre inculte où l'on pouvait galoper en toute liberté.

« Voilà qui plairait à David », songea-t-elle en s'étendant sur son lit afin de se reposer.

Une demi-heure plus tard, on installa un tub dans sa chambre et on lui prépara un bain. Adèle laissa le soin à sa bonne de lui choisir une robe. Celle-ci défit les malles et suspendit les vêtements dans l'armoire après avoir mis de côté une robe blanche. Le blanc lui rappelant son statut de mariée, Adèle regretta de ne pas porter une autre couleur, mais il était trop tard pour changer.

— Je crois que ce sont les diamants qui iront le mieux avec cette toilette, dit la femme de chambre en ouvrant la mallette à bijoux.

Adèle considéra avec stupeur le collier, le bracelet et les boucles d'oreilles qui reposaient sur l'écrin de velours et scintillaient de mille feux. La mallette contenait également des perles fines et un collier de diamants et de turquoises dont la limpidité rappelait le bleu de ses yeux.

— Je ne porterai pas de bijoux, déclara-t-elle en se levant de sa coiffeuse.

Il lui était insupportable de recevoir des cadeaux d'un homme qu'elle avait épousé par devoir et qu'elle méprisait du plus profond de son être.

Sans prêter attention aux protestations de la femme de chambre, elle quitta la pièce et descendit au salon qui lui rappelait confusément celui de Blake Hall à l'époque où sa mère vivait encore.

Dorian Winton l'y attendait. Vêtu d'un pantalon droit selon la mode instaurée par le prince régent et d'une chemise à jabot, une large cravate d'un blanc immaculé savamment nouée, il semblait encore plus grand et puissant que d'ordinaire. Tout en s'avançant vers lui, sous son regard aigu, elle eut soudain conscience de sa féminité dans la robe au tissu de gaze blanche qui faisait un effet de voile et dont la fine chemise de dessous épousait les formes de son corps. Les yeux gris de Winton semblaient pénétrer jusqu'au plus profond de son être.

— Vous ne portez pas de bijoux? dit-il quand elle fut tout près. J'espérais qu'ils vous plairaient.

— Vous êtes trop généreux, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Il ne releva pas cette remarque et se contenta de regarder la jeune femme avec une attention particulière, comme s'il cherchait à s'assurer de l'effet qu'elle produirait dans la haute société qu'ils ne tarderaient pas à fréquenter. Du moins, est-ce l'impression qu'il lui donna.

— Peut-être avez-vous raison, dit-il enfin. Vous êtes très jeune, Adèle, innocente et pure. Des bijoux risqueraient d'abîmer votre beauté au lieu de la rehausser.

Étonnée de cette réflexion, elle leva sur lui des yeux interrogateurs avant de les détourner rapidement, saisie d'effroi en comprenant ce que ces mots sous-entendaient. En effet, elle ne serait bientôt plus ni pure ni innocente!

Comme elle aurait voulu s'enfuir loin de cet homme qui la possédait comme un vulgaire objet que l'on achète dans une boutique!

Un maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi et elle dut taire la réflexion caustique qu'elle s'appropriait à lancer. Ils allèrent à la salle à manger qui contenait une colonnade et une belle cheminée de marbre sculpté. Comme elle remarquait le petit nombre de tableaux, Dorian expliqua :

— J'ai acheté la plupart des meubles de cette demeure qui constituent le mobilier d'origine, mais j'ai bien voulu que le propriétaire garde ses portraits de famille. Je me suis dit que j'en aurais à accrocher.

Il se tut, puis reprit :

— Je me demande quel est l'artiste qui saura rendre justice à votre beauté. Il nous faudra y réfléchir. Si Reynolds était encore en vie, ce serait à lui que je commanderais votre portrait.

Adèle qui, sous l'impulsion de ses parents, s'était toujours beaucoup intéressée à la peinture ne put résister au plaisir de parler d'un sujet qui la fascinait. Ils discutèrent donc des célèbres portraitistes des siècles passés et elle se félicita de pouvoir se lancer dans une conversation qui lui permettait d'oublier, le temps du repas, l'effroyable situation dans laquelle elle se trouvait.

Ce n'est que lorsqu'ils quittèrent ensemble la salle à manger, Dorian décidant qu'il ne voulait pas de porto, qu'une peur indicible l'envahit de nouveau. Se ferait-elle jamais à l'idée d'être mariée à un inconnu qui lui inspirait un profond mépris? En outre, la fatigue du voyage, alliée à la tension nerveuse sur laquelle elle vivait depuis deux jours, c'est-à-dire depuis sa rencontre avec Wilton, et aux soucis constants qui la tiraillaient depuis de nombreux mois, l'avaient mise dans un état proche de l'épuisement.

— Sans doute êtes-vous lasse, dit Winton sur le seuil du salon. Ne devriez-vous pas aller vous coucher?

— En effet, je préférerais me retirer, bredouilla-t-elle, surprise et soulagée à la fois.

— Montez donc vous reposer, se contenta-t-il de répondre.

Il tourna les talons et se dirigea vers la salle à manger comme s'il avait oublié de donner des instructions aux domestiques qui débarrassaient.

Dans sa chambre, elle sonna sa bonne qui l'aida à se déshabiller et à revêtir une chemise de nuit de satin d'un blanc ivoire bordée de dentelle. C'est alors qu'il lui vint à l'esprit que c'était sa nuit de noces. Se remémorant les propos échangés avec Winton, elle remarqua qu'il ne lui avait pas souhaité bonne nuit.

La bonne se retira sur un « Dieu vous bénisse » qui lui parut bien suspect et acheva de la troubler. Lorsque la porte se referma, Adèle se sentit comme prise à un piège et son cœur se mit à battre la chamade.

En proie à une terreur irrépressible, elle bondit hors de son lit.

Jamais elle ne laisserait Dorian Winton la toucher, bien qu'il eût la prétention d'être son mari. Le souvenir des baisers répugnants de sir Mortimer Shuttle l'assaillit et la nausée lui monta aux lèvres. Elle ignorait ce que vivaient un homme et une femme dans l'intimité, mais elle savait que, tôt ou tard, un enfant naissait du fruit de cette union. Le sentiment de répulsion qui l'animait redoubla, lui communiquant un véritable vertige.

Comment pouvait-elle envisager de mettre un enfant au monde alors qu'elle haïssait et méprisait son mari?

En outre, elle avait toujours pensé que l'amour de ses parents avait

joué un rôle primordial dans son éducation et dans celle de David, et, à ses yeux, il était essentiel pour un enfant de naître au sein d'une famille tendrement unie.

— Je ne veux pas d'un enfant dans de telles conditions, murmura-t-elle, saisie d'un accès de fièvre. Il pourrait être difforme ou fou à cause de la haine que j'éprouve pour Winton!

Elle enfila le léger déshabillé que la femme de chambre avait posé sur le dossier d'une chaise et le boutonna jusqu'au cou, regrettant de ne pas avoir gardé ses vêtements qui auraient davantage masqué sa vulnérabilité.

Il lui faudrait parler à Winton, lui expliquer qu'elle acceptait de se conduire en épouse modèle en public et de lui procurer tout l'avancement social qu'il souhaitait, mais qu'il ne pouvait exiger qu'elle se donne à lui.

— Il ne me dupera pas, dit-elle à voix haute. Il n'a jamais prétendu que ce mariage était autre chose qu'une simple transaction. Il a payé les dettes de David et, en échange, je lui ai donné mon titre.

Voilà ce qu'elle lui expliquerait lorsqu'il viendrait la retrouver. Elle honorerait ses engagements mais, en aucun cas, n'irait au-delà.

D'ailleurs, pourquoi ne s'enfermerait-elle pas à clé? Cela lui permettrait de remettre sa confrontation avec Winton au lendemain, lorsqu'elle se sentirait plus fraîche. Se dirigeant vers la porte, elle constata que la serrure ne comprenait ni clé ni verrou. Il n'y avait qu'une poignée magnifiquement ciselée.

Il lui fallait donc attendre. Elle prit place dans un fauteuil recouvert du même satin que les draperies du lit à baldaquin et s'assit, le dos bien droit, attendant avec dignité, espérait-elle, Dorian Winton. C'est alors qu'elle songea que sa longue chevelure blonde qui retombait sur ses épaules lui donnait un air d'abandon et de faiblesse qui ne convenait pas à la situation.

Elle courut à sa coiffeuse et se natta prestement les cheveux, qu'elle releva en un chignon strict sur la nuque, prenant soin de bien les lisser en arrière et derrière les oreilles. Cette coiffure la vieillirait sans doute un peu et lui donnerait une allure plus austère. En tout cas, il fallait espérer que Dorian Winton, intimidé, serait enclin à l'écouter.

Le cœur battant, le souffle court, tant elle redoutait son arrivée, elle retourna s'asseoir dans le fauteuil, raide et figée, les mains jointes, priant en silence pour le succès de sa démarche.

Les yeux fixés sur la porte, l'attente commença.

Adèle se réveilla en sursaut, transie. La flamme des bougies au chevet de son lit ayant considérablement baissée, elle en conclut qu'il était tard. Il lui vint alors à l'idée que Dorian Winton n'était pas venu la rejoindre. En s'endormant dans le fauteuil, elle avait glissé sur le côté, la tête posée sur l'accoudoir. Tout engourdie par le sommeil, elle se leva et regarda l'heure à la pendule sur la cheminée. Il était quatre heures du matin.

Dorian Winton n'avait sans doute pas l'intention de venir maintenant. Rassurée, elle ne chercha pas à comprendre la conduite énigmatique de son mari et, ôtant son déshabillé, se glissa dans son lit.

A peine avait-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle sombra dans un sommeil profond.

Plus tard, le soleil qui entrait à flots dans la pièce la réveilla une seconde fois. Elle aurait aimé se rendormir car elle se sentait épuisée, mais la femme de chambre, qui venait d'ouvrir les rideaux, posa le plateau du petit déjeuner sur son lit.

Adèle se redressa et s'appuya contre les oreillers.

— Quelle heure est-il? interrogea-t-elle tandis que la bonne se mettait à ranger la chambre.

— Il est presque dix heures et demie, Milady. J'ai pensé que vous préféreriez être réveillée car le déjeuner sera servi tôt.

— Dix heures et demie? répéta Adèle, étonnée.

Faire la grasse matinée n'était pas dans ses habitudes. A Blake Hall, elle commençait toujours ses journées tôt car de nombreuses tâches l'appelaient. D'autre part, la faim qui ne cessait jamais de la tenailler l'empêchait de dormir d'un sommeil profond.

Elle fit honneur au délicieux petit déjeuner qu'on lui présentait dans un ravissant service en porcelaine Crown Derby et, tandis que la femme de chambre lui préparait un bain, demanda :

— Pourquoi le déjeuner est-il servi tôt?

— Monsieur a pensé que vous aimeriez faire une promenade à cheval avec lui ce matin. Il vous conseille de descendre le rejoindre en tenue d'équitation.

Adèle songea qu'une fois de plus Dorian Winton avait organisé l'emploi du temps de sa journée sans se soucier de son avis.

Néanmoins, il lui fallait reconnaître qu'une promenade à cheval la tentait beaucoup. Ayant peu monté depuis six mois, car les derniers chevaux des écuries de Blake Hall avaient été vendus, elle aurait sans doute de nombreuses courbatures, mais c'était là un plaisir qu'elle ne pouvait se refuser.

Sans doute pourrait-elle monter tous les jours.

« A condition que mon mari m'y autorise, songea-t-elle, non sans amertume. Après tout, il pourrait fort bien avoir d'autres projets pour moi. »

— On se croirait à l'école! s'exclama-t-elle.

La femme de chambre se retourna.

— Que désirez-vous, Milady?

— Non, ce n'est rien. Je réfléchissais à voix haute.

C'était d'ailleurs une habitude qu'elle avait prise à force de vivre seule dans le manoir de Blake Hall où régnait un silence impressionnant qui ne manquait jamais de l'effrayer.

Désormais, dans sa nouvelle vie, elle aurait, en la personne de Dorian Winton, un interlocuteur en chair et en os. L'homme lui déplaisait, mais s'il était possible de s'entretenir avec lui de sujets intéressants et aussi impersonnels que celui de la veille, elle ne voyait aucun inconvénient à bavarder avec lui.

Une fois habillée, il lui revint à l'esprit qu'il n'était pas venu la rejoindre dans sa chambre pour leur nuit de noces.

Fallait-il voir dans ce comportement la preuve d'une pudeur sous prétexte qu'ils se connaissaient à peine? Fallait-il comprendre - et cette suggestion lui semblait davantage probable - qu'elle ne lui plaisait pas? Après tout, leur mariage était un mariage de raison et il avait souhaité l'épouser pour son rang et son titre de noblesse qui lui permettraient de s'élever au sein de la haute société. A ses yeux, elle n'avait qu'une valeur utilitaire.

« A moins qu'il n'ait l'intention de me restaurer comme Blake Hall », songea-t-elle, non sans humour.

Elle se regarda dans le miroir et constata que la tenue d'équitation que Dorian Winton lui avait choisie lui seyait à merveille. En drap d'un bleu soutenu, c'était un modèle bien coupé et d'une rare élégance. La veste soulignait la minceur de sa taille et le corsage de mousseline blanche accentuait la fraîcheur de son teint diaphane. Le voile de gaze fixé au chapeau, d'un bleu légèrement plus clair, lui faisait une traîne gracieuse.

Le contraste entre cette nouvelle tenue et l'habit usé qu'elle avait porté des centaines de fois au cours de ses promenades à Blake Hall était saisissant et elle songea que, du moins, son élégance ferait honneur à la beauté des chevaux que possédait sans aucun doute Dorian Winton.

Enfin prête, elle descendit dans le hall à la recherche de ce dernier, le cœur battant et en proie à une soudaine timidité. C'était le premier jour de sa vie de femme mariée, et l'homme qui était son époux la connaissait à peine.

Le maître d'hôtel la conduisit à la bibliothèque et à peine en franchit-elle le seuil qu'elle se figea sur place, éblouie par le nombre d'ouvrages que contenait la pièce. Son regard erra sur les rayons. A l'inverse de la bibliothèque de Blake Hall, tout était rangé avec un soin minutieux et y semblait parfait. Comme elle ne quittait pas des yeux les livres, cherchant déjà celui qu'elle lirait en premier, Dorian Winton l'appela.

— Bonjour, Adèle. Avez-vous passé une bonne nuit?

Il tournait le dos à la cheminée, qui se situait sur la gauche de la jeune femme, ce qui expliquait que cette dernière ne l'avait pas vu. En tenue d'équitation, il semblait encore plus grand et impressionnant.

— Quelle merveilleuse bibliothèque! s'écria-t-elle avec un enthousiasme qu'elle était incapable de refréner.

— Je pensais bien que cette pièce vous plairait. Lorsque j'ai acheté la propriété, il y avait sur les rayons un certain nombre d'ouvrages que j'ai complété par d'autres acquisitions concernant une grande variété de sujets.

— Il va falloir que je me mette au plus vite à la lecture afin de combler mes lacunes, dit Adèle d'un ton léger, sinon je ne pourrai jamais vous donner la réplique et mon ignorance risquerait de vous ennuyer.

— S'agit-il d'une compétition?

Ayant l'impression qu'il venait de mettre le doigt sur un point pertinent, elle détourna la tête, une vive rougeur au front.

— Pour l'instant, j'espère que vous vous contenterez de visiter mes écuries. Je vous propose ensuite une promenade à cheval.

— Volontiers. J'adore l'équitation. C'est mon passe-temps favori.

— Sans doute êtes-vous aussi bonne cavalière que votre frère?

Pour toute réponse, Adèle lui adressa un sourire malicieux.

A l'heure du déjeuner, on leur servit une légère collation, puis leurs montures furent avancées devant l'entrée. Lorsqu'ils s'éloignèrent au trot, Adèle se sentit heureuse pour la première fois depuis que David était rentré à Blake Hall en annonçant que ses fournisseurs avaient l'intention de le poursuivre en justice.

Le cheval d'Adèle, croisé avec un pur-sang arabe, était aussi impétueux que l'étalon noir de Dorian Winton. Ils dépassèrent les haies bien entretenues qui fermaient la propriété et galopèrent à travers la campagne plate et ouverte pendant trois kilomètres environ avant de s'arrêter.

— C'est merveilleux! s'exclama Adèle, le souffle court après cette

folle course.

— J'avais raison, dit Winton. Vous êtes une excellente cavalière et peut-être même supplantiez-vous votre frère dans ce domaine.

La jeune femme accueillit cette remarque d'un rire léger.

— Voilà qui ne plairait guère à David s'il vous entendait. Mais, pour ma part, j'accepte ce compliment.

Ils poursuivirent leur promenade pendant quelque temps encore, puis reprirent le chemin de la maison.

— Je vais avoir de méchantes courbatures ce soir, dit Adèle, mais je ne regrette rien.

— Je vous donnerai un baume à verser dans votre bain pour vous détendre. Néanmoins, je vous conseille de ne pas vous surmener. Il vous faut d'abord reprendre des forces.

— Je ne suis pas faible au point de ne pouvoir supporter un peu d'exercice, répliqua-t-elle avec une certaine vivacité, redoutant que Dorian Winton ne lui interdise un loisir qui la comblait de joie.

En outre, c'était un dérivatif qui lui permettrait sûrement d'oublier quelque peu l'anxiété qui ne cessait de l'habiter depuis son mariage inopiné.

Comme il gardait le silence, elle ajouta :

— Je suis en vérité très forte et je ne supporte pas que l'on me traite en malade.

— Nous réagissons tous ainsi, dit-il enfin, mais il faut savoir être raisonnable dans la vie lorsqu'il s'agit de son bien-être.

— Voilà que vous parlez comme ma nourrice qui répétait toujours que « pour mon bien » je devais manger un horrible légume ou avaler un médicament qui avait un mauvais goût.

Dorian se mit à rire, visiblement amusé.

— Je tâcherai de ne pas vous imposer ces deux épreuves, mais, voyez-vous, mon rôle est de veiller sur vous.

A ces mots, Adèle faillit rétorquer qu'elle ne comprenait pas pourquoi. Puis, il lui vint à l'esprit que cette affirmation de la part de Mr. Winton signifiait qu'à sa façon il tenait à elle. Grâce à son titre de noblesse, ne lui ouvrirait-elle pas les salons des cercles les plus fermés que fréquentaient les privilégiés? Avec sa fortune, il lui serait ensuite aisé d'obtenir tout ce qu'il souhaitait. Il pourrait recevoir dans sa maison de Londres, dans son pavillon de chasse du Leicestershire et, les travaux de restauration achevés, dans le manoir de Blake Hall. Ils seraient peu nombreux ceux qui refuseraient ses invitations.

— Je suppose qu'à notre retour à Londres, lorsque la saison battra son plein, vous organiserez un grand bal, dit-elle.

— En effet. J'ai pensé que cela vous plairait, étant donné que vous n'avez jamais connu ce genre de divertissement.

— Ce qui me plaît vous importe donc? interrogea-t-elle, stupéfaite

par cet aveu involontaire.

— De qui d'autre me soucieraient-je? Pour ma part, je n'aime pas les bals et les réunions mondaines m'assomment.

Adèle ne savait que répondre. Dorian Winton était-il sincère ou mentait-il dans l'espoir d'avoir raison de ses défenses?

Perplexe et troublée, elle ne cessa de se poser ces questions, cherchant en vain une réponse satisfaisante.

De retour à la maison, ils prirent le thé au salon, puis Dorian Winton insista, avec ce ton d'autorité qui exaspérait la jeune femme, pour qu'elle se retire dans sa chambre et prenne un peu de repos. Elle obéit cependant, ravie de se glisser dans son lit.

Elle était plus faible qu'elle ne voulait bien l'avouer, ces deux années de soucis et de difficultés financières qu'elle venait de vivre l'ayant fragilisée à son insu.

Aussi, à peine s'allongea-t-elle entre les draps frais, qu'elle s'endormit.

A son réveil, elle s'aperçut, non sans stupéfaction, qu'il faisait nuit. Une bougie brûlait au chevet de son lit et les rideaux étaient tirés.

Malgré sa fatigue, elle se leva pour voir l'heure à la pendule. Il était minuit passé, ce qui signifiait qu'elle avait dormi plusieurs heures d'affilée et qu'on ne l'avait pas réveillée pour le dîner. Sans doute s'agissait-il là d'une attention de son mari, si soucieux de sa santé!

Elle retourna se coucher et ferma les yeux, soulagée. Du moins, cette nuit, n'avait-elle pas à s'inquiéter de le voir surgir dans sa chambre.

Elle se demanda confusément s'il avait eu plaisir à dîner seul ou s'il s'était réjoui d'avoir la preuve irréfutable qu'elle n'était pas aussi solide qu'elle le prétendait.

Le lendemain matin, Adèle fut matinale et descendit prendre son petit déjeuner au moment où Dorian revenait de l'écurie. Elle devina qu'il avait l'habitude d'aller voir les chevaux en début de journée et songea qu'elle aurait plaisir à faire de même.

— Avant de me réprimander pour ne pas vous avoir réveillée hier soir, dit-il, permettez-moi de suggérer que, à mon avis, vous méritiez ce long repos réparateur.

— Comment saviez-vous que j'avais l'intention de vous le reprocher? interrogea-t-elle, amusée.

— Votre regard vous trahit! Il est donc aisé d'imaginer la suite...

— Dans ce cas, je vous remercie pour votre prévenance. J'étais, en vérité, plus fatiguée que je ne le croyais.

— J'espère cependant que vous vous sentez suffisamment en forme pour m'accompagner en voiture ce matin.

— En voiture? releva-t-elle, incapable de masquer sa déception à l'idée de ne pouvoir monter à cheval.

— Nous sortirons à cheval cet après-midi, si vous le voulez bien. Ce matin, j'aimerais vous faire visiter mon nouveau domaine et vous montrer quelles sont les améliorations que je compte y apporter.

Tandis qu'ils allaient de ferme en ferme, traversant de vastes étendues de terres cultivées selon les moyens les plus modernes, elle ne put s'empêcher de penser que, décidément, lorsqu'on est riche, tout dans la vie devient plus aisé. Néanmoins, il lui fallait reconnaître que pour arriver à un résultat aussi satisfaisant, l'argent ne suffisait pas. En effet, il fallait y ajouter l'esprit d'initiative de Winton. Bouillonnant d'idées nouvelles, il n'hésitait pas à prendre le risque de les mettre en pratique. Ainsi, alors que la plupart des fermiers renvoyaient leurs ouvriers parce que la fin de la guerre avait entraîné la chute des prix du blé et autres récoltes, Dorian, en revanche, embauchait de la main-d'œuvre et réussissait à trouver un marché pour ses produits, de même qu'au lieu d'abattre des forêts entières il plantait des arbres.

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur l'agriculture anglaise alors que vous avez passé de nombreuses années à l'étranger? s'enquit Adèle, sa curiosité piquée par les compétences de son mari.

— D'une part, j'ai grandi en Angleterre, d'autre part, j'ai travaillé dans le commerce et, même si je vendais des produits radicalement différents, j'ai toujours su comment produire ce que le marché réclame et, par conséquent, comment vendre un produit au bon moment et au prix qui convient.

La jeune femme se dit, non sans un certain mépris, que Dorian Winton s'exprimait bien comme un commerçant. Pourtant, il lui fallait admettre que la gestion parfaite de son domaine - un phénomène exceptionnel, en particulier à une époque de difficultés économiques - ne pouvait que donner l'exemple aux autres propriétaires terriens. Ses fermiers avaient paru contents de le voir et les ouvriers, avec qui il avait échangé quelques mots, l'avaient regardé avec une lueur d'admiration dans les yeux, une expression qui se retrouvait sur le visage des domestiques qui étaient à son service.

« L'argent, l'argent, toujours l'argent! » pensa-t-elle rageusement.

Pourtant, elle n'ignorait pas que sa réaction était injuste car, avant tout, il fallait être intelligent et audacieux.

L'après-midi, après une courte promenade à cheval, la jeune femme alla choisir de la lecture à la bibliothèque, puis, ayant trouvé deux livres qui ne manqueraient pas de lui ouvrir de nouveaux horizons, elle se retira dans sa chambre pour se reposer. Les discussions qu'elle avait eues avec Dorian se révélèrent cependant plus intéressantes et plus stimulantes que les théories exposées dans les ouvrages qu'elle avait choisis.

Lorsqu'il l'envoya se coucher, le soir, après le dîner, elle protesta avec véhémence :

— Vous me traitez comme une enfant.

— Vous vous méprenez. Je vous traite comme une femme dont la beauté s'épanouira lorsqu'elle aura repris des forces et qu'une lueur de vie éclairera de nouveau son regard qui, encore trop souvent, manque de gaieté.

Stupéfaite, elle garda un silence gêné et, ne sachant que répondre à ce compliment, décida de se retirer sans un mot de plus.

« Suis-je réellement trop maigre? » se demanda-t-elle, une fois dans sa chambre, en étudiant sa silhouette dans la glace.

Il lui fallut se rendre à l'évidence. Dorian Winton avait raison; même les ravissantes toilettes qu'elle avait portées ne l'avaient pas abusé et il avait deviné son extrême minceur. Une autre remarque l'avait mise mal à l'aise. Il avait parlé de ses yeux tristes et elle espérait qu'il n'avait pas remarqué qu'en vérité elle le détestait et lui en voulait terriblement d'être riche alors que David et elle étaient pauvres.

« Une chose est certaine, songea-t-elle, sarcastique, je ne l'attire pas et, vu la situation, je ne pouvais rien souhaiter de mieux. »

Toutefois, l'indifférence de Winton à son égard piquait sa féminité et son amour-propre souffrait de savoir qu'il ne la trouvait ni à son goût ni ravissante dans les toilettes qu'il lui achetait.

Au cours des deux jours suivants passés comme les précédents en promenade à cheval, en lectures et en conversations, Adèle s'aperçut qu'ils se livraient tous les deux à d'incessantes joutes verbales. Quoi qu'ils disent, qu'il s'agisse de politique, de religion ou de civilisations lointaines, ils se contredisaient pour le simple plaisir de chercher à se mettre en échec, comme deux avocats qui s'efforcent de prouver que c'est l'autre qui a tort. Une lueur de défi malicieux éclairait alors le regard de Dorian qui, dans ces moments-là, la séduisait particulièrement.

Le cinquième jour de cette lune de miel, elle s'avoua enfin, en toute franchise, qu'elle était loin de vivre un cauchemar. Ses craintes vis-à-vis de Dorian s'étaient dissipées car il n'exerçait aucune pression sur elle quant à d'éventuels devoirs conjugaux et se contentait de la traiter en toute amitié. Ils passaient le plus clair de leurs journées à se promener et à échanger des idées, et cette expérience nouvelle la stimulait.

Le lendemain matin, comme à son habitude, la femme de chambre vint la réveiller à huit heures.

— Milady, il faut vous dépêcher. Vous partez pour Londres à neuf heures. Monsieur nous a donné ses instructions.

Adèle se redressa vivement.

— Nous rentrons à Londres? Mais pourquoi?

— Je l'ignore. Je ne fais que répéter les ordres de Monsieur.

Adèle, qui s'était attendue à un séjour de trois semaines environ dans le Leicestershire, ne parvenait pas à s'expliquer ce coup de théâtre. Pourquoi Dorian avait-il changé d'idée? S'ennuyait-il donc tant en sa compagnie?

Elle se prépara pour le voyage et descendit dans le hall un peu avant neuf heures, au moment où la voiture arrivait. Dorian prenait son petit déjeuner.

— Merci d'être ponctuelle, dit-il en se levant de table comme elle entra dans la salle à manger. Je suis navré de vous imposer un retour à Londres aussi précipité.

— Mais pourquoi devons-nous partir? J'ignorais que vous comptiez rester si peu à la campagne.

— Ce n'était pas mon intention, mais j'ai reçu un courrier et je dois me trouver impérativement demain à Londres.

Dorian n'ajouta aucune autre précision et Adèle, dépitée, songea que, s'il ne souhaitait pas confier son secret, elle ne lui donnerait pas la satisfaction de se montrer curieuse. Elle prit donc son petit déjeuner sans poser de question supplémentaire. Sa bonne et le valet de Dorian partirent dans une première voiture afin d'arriver avant leurs maîtres.

Lorsqu'ils montèrent dans la diligence, le soleil brillait. Adèle partait avec un regret poignant car ce séjour à la campagne qu'elle avait tant redouté s'était révélé prodigieusement intéressant. Désormais, la peur, à son retour à Londres, de perdre le semblant de bonheur et de sérénité qu'elle était parvenue à atteindre l'habitait.

— Pourquoi êtes-vous inquiète? interrogea Dorian tandis qu'il conduisait avec son habileté coutumière à travers les chemins étroits qui menaient à la grand-route.

— Rien ne vous échappe, balbutia la jeune femme que cette question étonnait puisque, depuis le début du voyage, il semblait entièrement absorbé par la route et les chevaux.

— Même vos pensées me sont accessibles.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Comment est-ce possible?

— Depuis le premier jour où je vous ai vue, c'est ainsi.

Elle détourna la tête et dit après un silence :

— Je vous en prie, ne lisez plus dans mes pensées.

— Pourquoi?

— Parce que cela me met mal à l'aise. En outre, j'estime que tout individu a le droit de garder ses réflexions pour lui.

— Seulement si elles sont malveillantes et désagréables.

Adèle se mordit les lèvres, honteuse, car la plupart des pensées qui l'animaient vis-à-vis de Winton étaient précisément désagréables, du moins jusqu'à ces trois derniers jours, où, à son insu, elle avait appris à apprécier la compagnie de son énigmatique mari.

Le souvenir de leurs promenades à cheval et de leurs longues conversations lui revint.

— Quel que soit le lieu où nous habiterons, ce sera possible, dit-il.

—Voilà que vous lisez dans mes pensées, protesta-t-elle. Ce n'est pas juste. Je ne me sentirai plus jamais à l'aise auprès de vous.

— Si vous le prenez ainsi, je vous promets de ne plus le faire, s'empressa-t-il d'assurer. J'aimerais que vous me fassiez partager vos soucis et vos désirs.

Surprise du tour inattendu que prenait leur conversation, Adèle ne sut que répondre. Ils venaient de s'engager sur la grand-route et ils roulaient désormais trop vite pour pouvoir se parler. Comme à l'aller, ils firent halte au relais de poste, changèrent de montures et arrivèrent à Londres, en un temps record, vers les trois heures.

— Dès que nous serons à la maison, vous monterez vous reposer, dit Dorian. Nous dînerons tard car j'ai un rendez-vous.

Adèle mourait d'envie de savoir avec qui, mais il lui sembla que, pour une raison qui lui était inconnue, il souhaitait la laisser dans l'ignorance.

« Pourquoi d'ailleurs m'intéresser à ses affaires? » se demanda-t-elle en gagnant sa chambre.

Lorsqu'elle se glissa enfin dans son lit, ses pensées se tournèrent de nouveau vers Dorian. Elle lui en voulait au fond d'être si secret et, comme le sommeil la gagnait peu à peu, elle se surprit à penser que son attitude envers son mari avait bien changé depuis qu'elle avait dormi dans cette chambre...

Lorsqu'elle descendit pour le dîner, il l'attendait au salon en savourant du champagne.

— Avez-vous pu vous reposer?

— C'est bien à contrecœur que je reconnais mon manque de jugement. Vous aviez raison. J'étais fatiguée.

— Sans doute avez-vous remarqué que je ne me trompe jamais à votre sujet, dit-il en riant.

—Voilà une réflexion pleine de suffisance et je suis ravie de pouvoir répondre que vous vous méprenez.

— Je relève le défi!

— Comment?

— Regardez-vous dans le miroir.

Elle obéit machinalement et, dans le miroir au cadre doré accroché au-dessus de la cheminée, elle constata en effet les signes d'un changement qui étayaient la théorie de son mari. Désormais, l'anxiété qui n'avait cessé de la miner depuis que les difficultés s'abattaient sur sa famille, sans oublier la peur que lui avait inspirée la compagnie de Dorian Winton, n'assombrissaient plus son visage. Elle avait les joues roses et ses cheveux avaient retrouvé souplesse et brillant.

— D'ici deux mois, vous serez la plus merveilleuse des jeunes femmes!

— Deux mois! s'exclama-t-elle, quelque peu dépitée.

Le maître d'hôtel venant annoncer que le dîner était servi, Dorian Winton ne releva pas la réflexion d'Adèle et, lui donnant le bras, l'invita à passer à la salle à manger.

Au cours du repas, ils bavardèrent à bâtons rompus. Dorian n'expliqua cependant pas la raison de leur retour précipité à Londres, et elle lui en voulut de ce silence.

« Il ne me fait pas confiance, songea-t-elle, plus tard, en se couchant. Pourtant, il lit dans mes pensées et me devine avec une facilité déconcertante! »

Troublée par ce paradoxe, elle se dit que, décidément, sa vie de femme mariée avait un caractère bien insolite.

Le lendemain matin, à son réveil, Adèle apprit que Dorian était déjà sorti et ne rentrerait pas pour le déjeuner. Afin de tromper son ennui, elle décida de sortir faire les boutiques. N'était-ce pas ainsi qu'une femme mariée employait son temps? En outre, malgré les nombreuses toilettes que Dorian lui avait achetées, elle avait besoin d'une multitude d'affaires qu'elle préférait choisir elle-même.

Toutefois, installée dans un confortable fauteuil de la bibliothèque, elle était si absorbée par sa lecture qu'elle renvoya la voiture au dernier moment. Une timidité soudaine l'assaillit également à l'idée d'aller dans les magasins. Saurait-elle choisir ce qui lui convenait? Si ce n'était pas le cas, Dorian ne manquerait pas de le lui signifier et elle s'en voudrait terriblement d'être ainsi rappelée à l'ordre.

Pour se délasser, elle alla ensuite dans le jardin qui occupait le centre de la place et dont seuls les riverains avaient la clé. Mis à part une nourrice et deux petits enfants, il n'y avait personne. Elle marcha sur l'herbe, savourant la caresse du soleil tout en déplorant de ne pas être en pleine campagne. Après en avoir fait deux fois le tour, elle décida de rentrer. Sur le seuil de la maison, le laquais qui lui avait ouvert le portail attendait, clé en main derrière elle, pour le refermer.

Des passants se promenaient dans la rue et, tandis qu'elle attendait pour traverser qu'une calèche passe, elle croisa le regard de deux Asiatiques qui semblaient l'observer avec insistance. Machinalement, elle les suivit des yeux avant de disparaître dans la maison. Elle avait hâte de retrouver le confort de sa bibliothèque.

Un peu avant cinq heures, Dorian entra et, dès qu'elle entendit ses pas dans le couloir, elle se précipita à sa rencontre.

— Enfin, vous voilà de retour! s'écria-t-elle, la voix vibrante.

— Je suis désolé de vous avoir abandonnée aussi longtemps.

— Oh, je ne me suis pas ennuyée! J'ai lu et je suis sortie me promener dans le jardin.

— Une promenade captivante, je n'en doute pas, observa-t-il d'un ton moqueur.

— Au moment où je rentrais, j'ai vu deux Chinois. L'un d'eux portait la natte traditionnelle. Je n'en avais encore jamais vu.

Au grand étonnement de la jeune femme, Dorian fronça les sourcils.

— Des Chinois? En êtes-vous sûre?

— Il me semble que la natte ne se porte qu'en Chine.

— Que faisaient-ils?

— Ils passaient dans la rue.

Le maître d'hôtel entra au même moment, suivi d'un laquais chargé d'un plateau en argent sur lequel fumait une théière. Il y avait également plusieurs plats remplis de gâteaux et de sandwiches. Adèle adressa un sourire amusé à Dorian.

— Je vous soupçonne de vouloir me gaver. Je vous préviens, si vous ne cessez de me tenter, je risque d'être trop lourde pour vos chevaux!

— C'est un risque que j'accepte de prendre, dit-il en riant.

— Pour me faire pardonner de vous avoir négligée, reprit-il après un silence, j'ai invité un ami ce soir à dîner. J'espère que vous serez heureuse de le revoir.

Il n'était pas difficile de comprendre qu'il s'agissait de Jimmy Harrington, le témoin de mariage de Dorian, qui était un homme spirituel et plein de charme. Ils bavardèrent tous les trois jusqu'à onze heures passées.

— Excuse-moi de te mettre à la porte, dit enfin Dorian, mais nous avons eu, Adèle et moi, une journée harassante.

— Est-ce une façon détournée de me signifier que je suis un invité collant? répliqua Jimmy de son ton jovial.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu le désires, mais il est vrai que nous avons, Adèle et moi, l'habitude de nous coucher tôt. Que veux-tu, l'influence de la campagne!

En riant, Jimmy se leva et prit congé de ses hôtes. Comme Dorian le raccompagnait à la porte, Adèle surprit quelques bribes de leur conversation.

— Je vais faire un tour chez White. Est-il encore trop tôt pour annoncer ton mariage?

— Sans doute vais-je devoir faire passer une annonce dans *La Gazette*, répondit Dorian avec un regret évident.

— Tu ne peux tout de même pas continuer à cacher Adèle aux yeux de tous. Dès qu'ils feront sa connaissance, nos amis vont être subjugués par sa beauté.

Comme les deux hommes sortaient sur le pas de la porte, Adèle n'entendit pas la réponse de son mari.

« Sans doute, pensa-t-elle, non sans cynisme, explique-t-il qu'en dépit de mes progrès je ne suis pas encore à la hauteur pour mériter l'honneur d'être exhibée comme un animal curieux dans les salons mondains! »

A bout de fatigue, elle décida de se retirer mais, au moment où elle atteignait le palier du premier étage, Dorian entra dans le hall. Il la regarda avec une intensité particulière. Sans doute s'apprêtait-il à lui souhaiter une bonne nuit. Néanmoins, il garda le silence. Adèle sourit et crut discerner alors sur les lèvres de Dorian comme un léger étirement.

Aidée de sa bonne, Adèle se déshabilla mais, malgré sa lassitude, ne se coucha pas tout de suite, en proie à une curieuse excitation. Ouvrant les rideaux de la fenêtre, elle se perdit dans la contemplation du jardin.

Les étoiles emplissaient le ciel. Une demi-lune projetait sa lueur crue sur le feuillage sombre des arbres et sur la pelouse, dessinant d'étranges motifs entrelacés. Les lumières des maisons situées autour de la place ajoutaient à la beauté sereine de ce paysage et Adèle songea que, même au cœur d'une grande ville, la présence de la nature apportait un réconfort.

Soudain, elle aperçut deux silhouettes masculines et reconnut, à son grand étonnement, les deux Asiatiques qu'elle avait remarqués dans l'après-midi.

« Malgré leurs habits occidentaux, ce sont bel et bien des Chinois, se dit-elle. L'un d'eux a une natte et ils ont les yeux bridés. »

Fallait-il appeler Dorian pour lui prouver qu'elle ne s'était pas trompée? Elle n'en eut pas le temps car les deux hommes firent demi-tour et disparurent dans l'obscurité.

Regardant une dernière fois les étoiles, elle ferma les rideaux et alla se coucher.

Sur son plateau de petit déjeuner, Adèle trouva un mot de Dorian.

« Je suis obligé de me rendre à un enterrement aujourd'hui qui a lieu à la campagne. Je ne peux donc vous emmener, comme je l'avais prévu, faire du cheval à Hyde Park, et je ne serai de retour qu'en fin d'après-midi. Je vous prie d'accepter mes excuses pour ce fâcheux contretemps. Dorian. »

Adèle relut ce billet, déçue à l'idée de se retrouver seule toute une journée. Si elle avait été à la campagne, elle aurait fait une longue promenade à cheval et, à Blake Hall, elle n'aurait pas manqué non plus d'occupations. La perspective de passer la journée à lire et à faire éventuellement un tour dans le jardin ne l'enchantait guère. Enfin, il lui fallait se ressaisir! N'avait-elle pas à sa disposition tous les équipages et les chevaux dont on pouvait rêver?

Décidant d'aller faire des emplettes, elle commanda la voiture pour dix heures et demie et revêtit l'une des plus jolies robes que Dorian lui avait achetées dans l'espoir d'inspirer un certain respect.

« L'argent achète tout, se dit-elle avec cynisme, sauf l'amour! »

Avant d'être victime des avances de sir Mortimer Shuttle, elle se plaisait à imaginer qu'un jour un prince charmant l'aimerait avec tendresse. A l'inverse de Shuttle, il ne lui ferait pas de propositions indécentes et immorales, à l'inverse de Dorian, il aurait la délicatesse de ne pas se placer au centre du monde et d'agir de façon désintéressée.

En effet, aux yeux de Dorian, elle ne représentait qu'une partie du marché qu'il avait contracté avec son frère. Et pourtant, son absence lui pesait. Elle adorait leurs conversations enrichissantes et passionnantes et avait envie de le connaître davantage. Voilà qui risquait de ne pas être aisé cependant car il restait muet sur la plupart de ses activités présentes ou passées. Ce silence exaspérait la jeune femme car elle ne se l'expliquait pas. Qu'avait-il à lui cacher?

Désireuse de se changer les idées, elle alla choisir plusieurs livres à la bibliothèque, tout en songeant qu'elle aurait préféré s'entretenir de ces sujets avec Dorian, et se prépara ensuite à sortir.

Ce n'est qu'en ordonnant au cocher de se rendre à Bond Street qu'elle se demanda s'il aurait fallu qu'elle se fasse accompagner par sa

bonne. Puis elle réfléchit qu'étant mariée les convenances ne l'exigeaient pas. Une petite voix ironique lui rappela alors qu'elle n'était cependant pas une épouse comme les autres. Après tout, son mariage avec Dorian n'était toujours pas consommé!

Chassant ces pensées de son esprit, elle se rendit au magasin où Dorian avait acheté la plupart de ses toilettes. Il s'agissait de la boutique de Mme Bertin, une couturière française qui habillait les femmes les plus élégantes d'Angleterre. Il lui suffit de se présenter pour qu'on l'accueillît avec chaleur.

— Bien sûr, Madame, je me souviens parfaitement de Monsieur, s'écria la couturière avec un fort accent français. Il avait insisté pour que votre robe de mariage soit la perfection même. Vous êtes très belle, aussi il vous faut tout ce qu'il y a de mieux.

Adèle sourit du compliment et répondit :

— J'aimerais choisir de nouvelles toilettes.

Mme Bertin était ravie et, tandis qu'elle sortait robes, tissus et accessoires de toutes sortes, elle ne cessait de s'écrier :

— Voilà ce que Monsieur aimerait! Monsieur vous trouvera ravissante!

Adèle essaya une robe d'un vert vif et Mme Bertin leva les mains au ciel.

— Ah non, pas celle-ci! Cela ne vous va pas du tout. Monsieur ne l'aimerait pas et il serait fâché contre moi pour ne pas avoir su vous conseiller.

Adèle trouva par conséquent difficile de choisir des vêtements différents de ceux qu'il lui avait déjà achetés. Finalement, désespérant de ne jamais pouvoir agir à sa guise, elle se décida pour une robe qui n'était pas encore terminée et que Mme Bertin lui promit pour le soir même. Il s'agissait d'un modèle plus sophistiqué que les autres et elle se surprit à penser qu'il ne serait pas au goût de Dorian. Elle se tança avec sévérité car, s'il lui fallait systématiquement céder devant le désir de Dorian, sa vie ne tarderait pas à être un enfer.

Elle s'arrêta encore dans deux ou trois boutiques, puis entra dans une librairie où elle trouva un livre, magnifiquement relié, sur les demeures historiques d'Angleterre parmi lesquelles se trouvait, bien sûr, Blake Hall. Elle l'acheta et le fit envelopper, avec le sentiment que c'était une façon à ses yeux de revendiquer son indépendance. Jusqu'à présent, Dorian l'avait couverte de cadeaux. C'était à son tour d'en offrir.

« Dorian comprendra que je me sentirai plus à l'aise ainsi, pensa-t-elle de retour à Berkeley Square pour le déjeuner. Peut-être un jour pourrais-je même le lui rembourser. »

Elle le dédicacha et écrivit sur la première page : « *Pour Dorian, son premier cadeau de la part d'Adèle.* »

Tandis qu'elle laissait l'encre sécher, elle se demanda ce qu'il penserait si elle avait écrit :

Avec tout l'amour d'Adèle.

Mais c'était là une formule qui ne rimait à rien car le mot amour n'était jamais passé entre eux.

Avait-il jamais aimé? A la réflexion, il y avait peut-être d'autres femmes dans sa vie car Mme Bertin, la couturière, semblait bien le connaître et sans doute avait-il déjà acheté nombre de robes et accessoires pour ses maîtresses. Cette éventualité effraya Adèle. Pourtant, il allait de soi qu'un homme jeune, beau et richissime ne pouvait que remporter du succès auprès de la gent féminine. Son frère David ne s'était-il pas toujours vanté de ses conquêtes? Pourquoi Dorian ferait-il exception à la règle?

C'était une idée qui lui semblait si étrangère et pourtant si vraisemblable qu'elle en conçut un profond trouble.

D'autre part, fallait-il comprendre l'indifférence de Dorian à son égard comme la preuve qu'il y avait une autre femme dans sa vie? Peut-être avait-il passé la journée d'hier en sa compagnie? Peut-être se trouvait-il avec elle en ce moment même?

En proie à une confusion croissante, Adèle se mit à faire les cent pas dans la bibliothèque, essayant d'imaginer comment pouvait être la femme qu'aimait Dorian. Dotée d'une imagination fertile, elle inventa plusieurs histoires où des femmes d'une grande beauté intriguaient, captivaient et séduisaient Dorian, des femmes qui représentaient tout ce qu'elle n'était pas. Brunes ou rousses, elles avaient de l'esprit, de l'humour, une intelligence vive, une sensualité et une grâce redoutables.

Elle finit par s'asseoir sur un fauteuil placé près de la porte-fenêtre et s'efforça de s'intéresser au livre qu'elle venait d'acheter.

Les demeures étaient superbes et un artiste les avait dessinées en apportant un soin minutieux à chaque détail. Blake Hall s'en trouvait plus imposant et plus élégant que dans la réalité. La nostalgie de la maison où elle était née et où elle avait grandi l'envahit soudain. Si seulement il était possible de revenir en arrière! Si seulement ses parents vivaient encore et étaient là pour la protéger, pour la reconforter!

— Pourquoi m'avez-vous abandonnée? murmura-t-elle, les larmes aux yeux, des sanglots dans la voix.

Soudain, le soleil qui inondait la pièce fut caché et elle eut l'impression que quelqu'un était entré dans la bibliothèque. Elle sécha ses larmes et une exclamation de surprise lui échappa. Les deux Chinois qu'elle avait remarqués la veille, à deux reprises, se tenaient de chaque côté du fauteuil. Comme elle les regardait, effarée, l'homme qui avait la natte mit un doigt devant sa bouche.

— Pas de bruit! chuchota-t-il.

Terrorisée, Adèle n'osait appeler au secours. En outre, elle ignorait si les domestiques à l'office l'entendraient. L'inconnu à la natte pointa alors un couteau sur sa gorge.

— Suivez-moi, dit-il. Vite!

De violents tremblements s'emparèrent d'Adèle tant elle avait peur. Ses ravisseurs ne risquaient-ils pas de la tuer si elle émettait le plus petit son?

— Venez! ordonna-t-il de nouveau.

Ne se résignant pas à le défier, elle se leva sans cesser de trembler et le suivit dans le jardin qui, par malchance, était entouré d'un haut mur d'enceinte afin de préserver toute intimité. Ainsi, de la rue, personne ne pouvait voir qu'elle était victime d'une agression. L'homme à la natte se dirigea vers la porte qui donnait sur l'écurie tandis que son acolyte fermait la marche. Adèle aurait juré que ce dernier était également armé d'un couteau et que, au moindre mouvement suspect, il était prêt à s'en servir.

Ils quittèrent le jardin et longèrent l'étroit passage qui menait aux écuries. Si seulement un palefrenier surgissait! Une odeur de foin et de cuir lui chatouilla les narines et elle entendait les chevaux piétiner dans leurs stalles. Malheureusement, ce n'est qu'en atteignant l'extrémité de l'écurie qu'elle distingua des bruits de voix et des rires. Elle jeta un rapide coup d'œil dans cette direction. Trois garçons d'écurie regardaient un Chinois qui leur montrait des tours avec un paquet de cartes. Au moment où elle ouvrit la bouche pour crier au secours, la pointe du couteau s'enfonça légèrement dans sa gorge. Blême de peur, elle garda le silence.

L'homme ouvrit la porte et ils sortirent dans la rue où les attendait une voiture fermée. N'ayant d'autre choix, Adèle s'y engouffra et s'assit sur un siège qui n'était pas rembourré. Le Chinois à la natte prit place à côté d'elle, l'autre leur fit face. L'équipage démarra aussitôt. Elle se demanda avec désespoir si Dorian comprendrait qu'on l'avait enlevée. Puis, elle réfléchit et se dit que ses ravisseurs exigeraient sûrement une rançon pour sa libération. Ainsi, Dorian saurait qu'elle n'était pas partie de son plein gré. Son seul espoir était qu'il agisse dans les meilleurs délais.

— Où m'emmenez-vous? balbutia-t-elle.

Le Chinois qui lui faisait face ne parut pas comprendre et celui qui avait la natte mit une fois de plus un doigt sur ses lèvres pour lui intimer de se taire.

Malgré la peur qui lui nouait le ventre, Adèle réfléchit et pensa que, si ses agresseurs avaient eu l'intention de la tuer, ils l'auraient déjà fait. Elle avait donc une chance de s'en sortir à condition, bien sûr, que Dorian puisse retrouver sa trace.

Les vitres de la voiture ayant été à dessein obscurcies, il était impossible de voir la rue et les passants ne pouvaient pas plus voir ce qui se passait dans le véhicule. Ils roulèrent si longtemps qu'elle commença à craindre qu'on ne l'emmène hors de Londres. Pourtant, elle devinait qu'il y avait encore des maisons de part et d'autre de la route et c'était là un élément réconfortant. Peu à peu, les rues devinrent étroites, sombres et encombrées. Manifestement, ils traversaient un quartier déshérité de Londres. Enfin, ils s'arrêtèrent.

Un des ravisseurs prit un vêtement enroulé qui se trouvait derrière son siège et le tendit à Adèle.

— Mettez-le, ordonna celui qui parlait anglais.

N'osant désobéir de peur qu'ils ne la touchent, elle s'enveloppa dans la cape, en noua le cordon et mit le capuchon pour cacher ses cheveux. Le Chinois ouvrit alors la portière et ils descendirent dans une rue sale où traînaient des marins à l'allure peu recommandable qui parlaient, vociféraient et se battaient. De toute évidence, ils avaient bu.

Adèle en conclut qu'elle se trouvait dans le quartier des docks. Ses ravisseurs l'entraînèrent rapidement vers l'entrée d'une maison dont la porte était ouverte. A l'intérieur, un Chinois assis à une table faisant office de caissier. L'homme à la natte s'adressa à lui dans leur langue natale et le caissier, d'un geste du pouce, parut indiquer l'endroit où ils devaient se rendre.

Dans le fond de la pièce, derrière une tenture, se trouvait une salle où flottait une odeur âcre et lourde et qu'éclairaient à peine deux bougies. De part et d'autre, des hommes couchés ou assis sur des sièges bas, qui ressemblaient à des étagères, fumaient dans des pipes. Avec horreur, Adèle comprit qu'elle était dans une fumerie d'opium. Ses ravisseurs avaient-ils l'intention de la droguer? Elle se figea sur place. Il lui fallait fuir. Peut-être n'était-il pas trop tard pour appeler à l'aide? Il y avait bien quelqu'un dans cette salle qui accepterait de lui porter secours.

Le Chinois à la natte devina sans doute son intention car il répéta d'un ton peu amène :

— Avancez, vite!

Et elle sentit dans son dos la pointe du couteau que tenait son complice. Son courage faiblissant, elle obéit.

Ils suivirent un corridor étroit et arrivèrent devant une porte que le ravisseur à la natte ouvrit. Ils entrèrent alors dans une petite pièce qui évoquait une cellule de prison. Par un soupirail placé haut dans le mur, filtrait un peu de jour et d'air, et Adèle en éprouva un certain soulagement. Dans un angle, il y avait un lit et une couverture pliée dessus. Son agresseur parcourut des yeux la petite pièce et lui indiqua, d'un geste de la main, d'ôter sa cape. Elle s'exécuta puis, ne

supportant pas davantage d'être laissée dans l'ignorance, demanda :

— Je vous en supplie, pourquoi m'avez-vous amenée ici?

L'homme à la natte eut un geste de la main qu'elle ne sut comment interpréter et, se dirigeant vers la porte, lui intima de nouveau le silence.

— Pas de bruit!

Ils s'en allèrent et tournèrent la clé dans la serrure. Elle s'assit sur le lit, songeant avec désespoir qu'elle risquait de croupir longtemps dans cet affreux bouge. Qu'allait-il advenir d'elle si Dorian refusait de payer une rançon? La torturerait-on?

Une peur panique la gagnait peu à peu. Elle savait pertinemment qu'il ne servirait à rien d'appeler au secours car, quand bien même les fumeurs d'opium l'entendraient, ils ne pourraient guère lui venir en aide.

Le visage enfoui dans les mains, des larmes silencieuses roulant sur ses joues, elle se mit à prier pour que Dieu lui donne du courage et que Dorian vienne à son secours. Elle avait besoin de lui.

Il était presque six heures lorsque Dorian Winton arriva dans Londres. Il était plus tard que prévu et la pensée qu'Adèle avait passé la journée seule lui déplaisait. Il s'excuserait naturellement auprès de la jeune femme pour l'avoir abandonnée une fois de plus, mais il n'aimait pas lui imposer une vie de recluse. Plus tôt elle aurait des amies, mieux ce serait.

Tandis que la voiture se frayait un chemin dans la circulation londonienne, les rues lui parurent bien sales et bruyantes. Peut-être serait-ce une bonne idée de retourner à la campagne dès que possible.

Grâce à la rapidité de ses chevaux, il fut à Berkeley Square en un temps record et, sautant de son phaéton, il gravit en courant les marches du perron.

— Où est Madame? s'enquit-il en tendant gants et chapeau au maître d'hôtel.

— Madame était dans la bibliothèque, Monsieur, mais lorsque je suis allé lui demander si elle avait besoin de quelque chose, elle n'y était plus. Je ne comprends pas car elle n'est pas non plus à l'étage.

— Que voulez-vous dire? interrogea Dorian, intrigué. Elle doit bien être dans la maison.

— Sans doute, Monsieur. Désirez-vous un rafraîchissement?

— Oui, un verre de vin, dit Winton en se dirigeant vers la bibliothèque.

Les propos du maître d'hôtel déclenchèrent une soudaine inquiétude et il en avait la bouche sèche. Dans la bibliothèque, il aperçut le livre qu'Adèle lisait posé sur le fauteuil près de la porte-fenêtre ouverte.

« Sans doute se promène-t-elle dans le jardin, songea-t-il, un sourire rassuré aux lèvres. Les domestiques ont oublié de l'y chercher. »

Passant devant le fauteuil pour sortir la rejoindre, il remarqua toutefois un papier posé sur le livre ouvert. S'agissait-il d'une lettre? Il revint sur ses pas et prit le papier. Une sueur glacée perla à son front. Le mystère de la disparition d'Adèle s'éclairait!

« Nous avons votre femme. Si vous ne voulez pas la perdre, rendez-nous le trésor que vous nous avez volé. »

Les lèvres serrées en une mince ligne dure, une expression de rage et d'impuissance mêlées, il quitta la bibliothèque en courant.

— Envoyez-moi Chang immédiatement! ordonna-t-il à un laquais.

Comprenant à son ton de voix qu'il n'y avait pas une minute à perdre, le domestique se précipita à l'office. Lorsque Chang qui était mi-chinois, mi-malais frappa à la porte de son maître, Dorian Winton l'attendait en robe de chambre.

Au service de Winton depuis de nombreuses années, Chang avait un sens pratique et une intelligence vive qui l'avaient rendu indispensable en maintes occasions.

— Leung Shan a enlevé Adèle, dit Dorian. Fais atteler une voiture et va chercher le bouddha d'émeraude.

— Vous le lui rendez?

— C'est la rançon qu'il me faut payer pour retrouver Adèle. J'aurais dû y penser.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Bien sûr.

Ses instructions reçues, Chang quitta la pièce. Il n'en restait plus à Dorian qu'à s'habiller, ce qu'il fit avec la rapidité d'un homme habitué à agir en situation d'urgence et aussi à dissimuler son identité.

Dix minutes plus tard, les domestiques assistèrent, médusés, au départ de leur maître et de Chang. Dorian Winton avait revêtu l'habit d'un officier de la marine marchande dont le manteau et les bottes usés faisaient illusion. Quant à Chang, son déguisement était également réussi et on aurait pu le prendre pour un marin en provenance d'un pays lointain.

Ils atteignirent le port en peu de temps. Winton savait où aller. Adèle était retenue captive dans l'un des quartiers les plus malfamés des docks qui s'étendaient de part et d'autre d'une longue rue populaire, surnommée l'avenue Radcliffe, et où tavernes, salles de jeu, fumeries d'opium, maisons closes et autres lieux de perdition pullulaient.

Juste avant d'atteindre l'avenue, ils descendirent de voiture et, après avoir donné l'ordre au cocher de les attendre, poursuivirent leur chemin à pied à travers un véritable labyrinthe de ruelles et

d'impasses sombres. Enfin, ils débouchèrent sur l'avenue où se pressait une foule dense et cosmopolite. L'anglais, l'espagnol, l'italien, l'allemand, le chinois, le jamaïquain mêlaient leurs sonorités, constituant un savant brouhaha. Un groupe de marins venus de tous les pays du monde, et dont la plupart étaient dans un état d'ébriété fort avancée, vociféraient, l'âme querelleuse. Plus loin, des prostituées cherchaient à entraîner d'éventuels clients dans les bouges où elles travaillaient ou à soutirer quelque argent à un malheureux égaré.

Évitant soigneusement ivrognes et fauteurs de troubles, Dorian et Chang arrivèrent enfin devant la fumerie d'opium où était enfermée Adèle.

— Trois shillings et six pence pour une pipe, annonça le caissier à l'entrée.

— Je voudrais voir Leung Shan, dit Dorian.

Surpris, l'homme s'apprêtait à répondre que c'était impossible lorsque Chang s'avança et lui expliqua en chinois quelle était la raison de leur visite. Le caissier pressa alors une sonnette, puis se leva et, faisant quelques pas de côté, souleva une tenture en piteux état. Suivi de Dorian qui dut baisser la tête et de Chang, il s'engagea dans un étroit corridor fermé au bout par une porte qui, contre toute attente, donnait sur une cour minuscule dans laquelle se trouvait une maison. Ils franchirent une autre entrée et Dorian se retrouva dans une pièce où trois hommes, assis sur des coussins à même le sol, bavardaient. Deux d'entre eux, en reconnaissant Winton, se levèrent, le troisième, un vieillard au visage énigmatique, ne bougea pas.

Il posa un regard impassible sur Dorian qui ne le quittait pas des yeux.

— Très bien, Leung, vous avez gagné, lança ce dernier. Je n'aurais jamais cru vous retrouver en Angleterre.

— Je suis venu pour récupérer ce qui m'appartient, mister Winton.

— C'est là un point tout à fait contestable, mais j'avoue que vous savez arriver à vos fins. J'espère que vous n'avez pas fait de mal à ma femme.

Dorian prononça cette dernière phrase d'un ton menaçant.

— Elle est en sécurité, dit Leung. J'espère de mon côté que le trésor, qui m'est plus précieux qu'une douzaine d'épouses, est également en sécurité.

— Je l'ai apporté, mais avant de vous le remettre je veux voir ma femme et m'assurer qu'elle n'a souffert de rien.

— Je ressens la méfiance que vous témoignez à mon égard comme une humiliation, observa Leung avec une politesse toute moqueuse.

Une lueur dangereuse brilla dans le regard de son interlocuteur.

— Par le passé, vous ne m'avez jamais incité à la confiance, répondit Dorian. Je ne vois donc pas pourquoi aujourd'hui je

changerais d'opinion à votre sujet.

Il fit un signe de connivence à Chang qui pointa un pistolet sur Leung tout en tenant, de sa main gauche, un paquet enveloppé dans du papier. Un silence pesant régna dans la pièce et les deux acolytes de Leung se tournèrent vers leur maître, ne sachant que faire.

Contre toute attente, celui-ci éclata d'un rire tranquille.

— Vous avez toujours plus d'un tour dans votre sac, mister Winton!

— Je vous retourne le compliment, répliqua Dorian. Où est ma femme?

Leung fit un signe de tête et l'un de ses hommes souleva un rideau de perles qui masquait l'entrée d'un couloir.

— S'il arrive quoi que ce soit à Chang en mon absence, sachez que, moi aussi, je suis armé, dit Dorian avant de disparaître derrière le rideau.

Il n'attendit pas de réponse et suivit d'un pas rapide l'Asiatique qui l'entraînait au bout d'un long corridor.

Il espérait bien ne pas faire courir des risques inutiles à Adèle en agissant ainsi, car son seul souhait était de la retrouver saine et sauve.

Le soir tombait. Par le soupirail, la lumière du jour déclinait de plus en plus vite et l'air, comme immobile, semblait se raréfier.

Adèle avait peur.

Une sensation d'étouffement pesait sur sa poitrine et la gorge la brûlait tant elle avait soif. Depuis qu'on l'avait enfermée dans cette pièce minuscule, personne n'était venu.

Elle s'assit sur le lit, prêtant l'oreille au moindre bruit, priant pour que, par miracle, Dorian vienne la délivrer.

Un murmure confus de voix lui parvenait de la fumerie d'opium et l'odeur lourde et suave de la drogue qui s'infiltrait dans la pièce lui donnait l'impression de suffoquer.

Si seulement Dorian venait à son secours avant la nuit! Elle ne cessait de l'appeler dans le secret de son cœur et priait avec ferveur pour qu'il l'entende.

Une idée effrayante lui traversa alors l'esprit. Et si Dorian ne se souciait pas d'elle et ne cherchait pas à retrouver sa trace? Il pouvait également refuser de payer la rançon qu'on exigerait pour sa libération.

Son père ne répétait-il pas qu'il ne fallait jamais céder à un chantage sous prétexte que cela encourageait d'autres criminels à en faire autant? Ce serait terrible si Dorian réagissait au nom des mêmes principes. Peut-être alors tenterait-il une action en justice contre les Chinois qui l'avaient enlevée, mais ce serait là un procédé long et hasardeux.

De toute façon, ne disposant d'aucun indice pour savoir où elle était retenue captive, il ne pouvait prendre aucune initiative et devait attendre que les ravisseurs entrent en contact avec lui. Ces derniers lui demanderaient probablement de déposer de l'argent dans un lieu isolé ou lui donneraient un rendez-vous secret. Mais, même en admettant que tout se passe bien, un risque demeurerait. Et si les Asiatiques prenaient la rançon et ne la relâchaient pas?

—Mon Dieu, que puis-je faire? Mon Dieu, aidez-moi! murmura-t-elle, cédant à l'affolement.

Il allait de soi que crier à tue-tête ou taper contre la porte, dans l'espoir d'attirer l'attention des fumeurs d'opium, ne servirait pas à

grand-chose. D'autre part, le Chinois à la natte et son complice qui l'avaient enfermée dans cette pièce lui avaient laissé comprendre que, si elle tentait quoi que ce fût, ils n'hésiteraient pas à recourir à la violence pour lui imposer le silence.

— Je n'ai d'autre solution que d'attendre, chuchota-t-elle. Attendre... et prier.

Le visage dans les mains, elle s'efforça de se ressaisir. Ses pensées se tournèrent alors vers Dorian. Les merveilleuses journées qu'ils avaient passées ensemble à la campagne, leurs conversations animées le soir, au dîner, lui revinrent à l'esprit. Jamais auparavant elle n'avait discuté de sujets aussi divers et stimulants avec un interlocuteur aussi érudit et plein d'expérience.

Elle se rendit compte qu'elle ne lui avait jamais posé de questions personnelles et s'en étonna.

Sans doute était-il rentré à Berkeley Square. Avait-il pensé à elle toute la journée? Une idée insidieuse lui vint alors à l'esprit. Ses pensées étaient peut-être entièrement tournées vers une autre femme, celle qu'il aimait en secret!

Adèle sentit son cœur se serrer douloureusement, comme sous l'effet d'une souffrance physique presque intolérable. Elle ne chercha pas à comprendre la raison de ce malaise qui semblait remonter du plus profond de son être. Elle ne savait qu'une chose : cette pensée lui communiquait une peine immense.

Peut-être viendrait-il quand même la délivrer.

Elle se souvint d'un livre appartenant à son père sur les tortures que les Chinois infligeaient par le passé à leurs prisonniers. Il y avait la redoutable mort lente où l'on pratiquait de minuscules entailles sur le supplicié, enfermé dans un filet de pêche. Des entailles que faisaient des couteaux pointus et que les hommes qui l'avaient enlevée possédaient! Et, pour exiger une rançon, ne racontait-on pas que les Chinois envoyaient tous les jours, au mari ou au père de leur victime, une oreille ou un doigt coupé?

Saisie d'épouvante, Adèle bondit sur ses pieds et se précipita sur la porte dans un accès de désespoir pour tenter de l'ouvrir. La serrure solide résista à ses secousses. Elle se tourna alors vers le soupirail, se demandant s'il lui serait possible de l'atteindre. Elle tendit les bras mais en vain. Plusieurs centimètres l'en séparaient. D'autre part, l'ouverture était trop petite pour lui permettre de s'y faufiler.

— Que faire? Comment m'échapper? murmura-t-elle, au comble du désespoir.

La clé tourna dans la serrure de la porte. Son sang se glaça et elle se figea sur place, craignant que ses ravisseurs ne reviennent pour la torturer.

La porte s'ouvrit et Dorian apparut sur le seuil.

L'espace d'une seconde, elle crut qu'elle rêvait. Pourtant, il était bel et bien là, en chair et en os, et sa haute stature semblait remplir toute la pièce. Oui, il était venu. Ses prières avaient donc été entendues.

Avec un cri éperdu, elle se jeta dans ses bras.

— Dieu merci, vous êtes venu, vous êtes là.

Il l'enlaça et, l'attirant contre lui, posa ses lèvres sur les siennes. Sans réfléchir à ce qui se passait entre eux, elle s'abandonna tout entière, en proie au vertige du bonheur. N'était-il pas venu à son secours?

Quelques secondes à peine ou un siècle s'écoulèrent. Enfin, Dorian releva la tête.

— Comment vous sentez-vous, ma chérie? Ils ne vous ont pas fait de mal, au moins?

— Vous êtes ici et c'est l'essentiel, répondit-elle d'une voix hachée. J'avais tellement peur!

— Vous n'avez plus rien à craindre désormais. Venez, il est temps de rentrer à la maison.

Elle avait du mal à comprendre la portée de ces mots, mais ses yeux brillaient comme des étoiles et ses lèvres frémissaient encore du baiser qu'il lui avait donné.

Dorian prit la couverture qui était pliée sur le lit afin d'en envelopper la jeune femme puis, lui donnant la main, il l'entraîna dans le corridor qui menait à la salle où attendaient Leung et ses hommes sous la surveillance de Chang. En entrant dans la pièce, Adèle se raidit, effrayée. La tenant par les épaules, il la poussa devant lui.

— Leung, ma femme n'a pas été maltraitée. Je vous rends donc ce que vous m'avez réclamé.

Chang fit disparaître son pistolet dans sa poche et défit le paquet qu'il tenait à la main. Il en sortit une boîte en bois précieux incrusté d'ivoire qu'il tendit à Dorian. Celui-ci la prit et ouvrit les deux portes qui la fermaient, révélant un bouddha en or.

Adèle devina qu'il s'agissait d'un objet fort ancien. Il reposait sur une pierre verte qu'elle prit d'abord pour du jade. Néanmoins, aux éclats qu'elle jetait, elle comprit que c'était une énorme émeraude.

Dorian présenta d'un air solennel le bouddha à Leung qui s'en saisit avec avidité, en dépit de l'expression impénétrable de son visage. Ses acolytes se prosternèrent aussitôt devant la statue.

— Comme vous le voyez, dit Dorian, votre trésor est intact. A l'avenir, je vous suggère de suivre les enseignements de Bouddha. Peut-être qu'ainsi il ne vous abandonnera plus.

Leung, qui ne quittait pas la statue des yeux comme pour s'assurer qu'elle était bien de nouveau en sa possession, ne parut pas entendre son interlocuteur.

— Allez en paix, mister Winton, dit-il enfin, les paupières fermées. La guerre est terminée entre nous.

— Vous pouvez me faire confiance, répondit Dorian. Nous ne sommes plus ennemis.

Il se tourna vers Adèle et la prit dans ses bras.

— Je vous demanderai de bien vouloir nous faire accompagner par vos domestiques afin que nous regagnions ma voiture en sûreté, dit-il.

— Mes hommes sont à votre service.

Dorian fit un signe de tête en guise de remerciement et le vieillard s'inclina avec respect.

Le Chinois à la natte se dirigea vers la sortie et Dorian, qui portait Adèle, lui emboîta le pas. Les deux acolytes de Leung fermaient la marche.

Effrayée par la foule de la rue, Adèle se cacha le visage contre l'épaule de Dorian. Deux marins soûls se battaient, chacun encouragé et applaudi par ses camarades. Le Chinois à la natte entraîna rapidement Dorian et Adèle vers le réseau de ruelles, écartant d'un geste les prostituées qui cherchaient à l'accoster, fascinées par son uniforme, repoussant pickpockets et ivrognes qui s'imaginent que tout homme d'un rang supérieur a de l'argent sur lui.

C'est avec soulagement que Dorian aperçut enfin son équipage qui l'attendait. Il installa Adèle sur la banquette, donna une couronne d'or, que Chang sortit d'une bourse, à chacun des Chinois, et monta à son tour en voiture. Il s'assit à côté de la jeune femme qu'il enlaça.

— Cela ne se reproduira plus jamais, je vous le promets.

Se blottissant contre lui, Adèle éclata alors en sanglots.

— Tout va bien, ma chérie, dit-il d'un ton réconfortant. Vous n'avez plus rien à craindre désormais. Vous saviez bien que je ne vous aurais pas abandonnée.

— J'avais si peur, chuchota-t-elle en ravalant ses pleurs. J'avais si peur que vous ne me retrouviez pas.

— Lorsque nous serons à la maison, je vous expliquerai ce qui s'est passé mais, pour l'instant, je veux vous regarder, tout simplement.

Il lui releva le menton du doigt et s'émut de la beauté de la jeune femme qui, en dépit des larmes qui roulaient sur ses joues, était plus ravissante que jamais. Alors, il se pencha et l'embrassa, possessif, avec ardeur et désespoir, car il n'oubliait pas qu'il avait failli la perdre.

Adèle avait l'impression que les portes du paradis s'ouvraient. Le baiser de Dorian la transportait haut dans le ciel et c'était une sensation plus merveilleuse qu'un rêve. Il l'embrassa jusqu'à ce que ses pleurs cessent. Elle était sienne, de même qu'il lui appartenait corps et âme. Il lui sécha les yeux et, comme si toute parole était devenue inutile, l'embrassa de nouveau. Elle se serra davantage contre lui. Le cœur de Dorian battait à grands coups contre sa poitrine. Elle comprit

alors qu'elle avait enfin rencontré l'amour qui habitait ses rêves.

La voiture qui roulait vite ne tarda pas à s'arrêter devant la maison de Berkeley Square.

— Nous sommes arrivés, dit Dorian. Vous allez pouvoir vous reposer.

A ces mots, un cri d'effroi échappa à Adèle.

— Non, ne me laissez pas!

— Il n'en est pas question, mais je vais prendre un bain et, ensuite, nous dînerons dans votre chambre.

— Vous me tiendrez donc compagnie?

— Je vous interdis d'en douter!

Un valet vint ouvrir la portière. Dorian descendit le premier et donna la main à la jeune femme. D'un pas incertain, elle gravit le perron et franchit le seuil de la maison.

— Désirez-vous que je vous porte jusqu'à votre chambre? s'enquit-il comme elle s'arrêtait devant l'escalier.

— Non, non, je vous remercie, je me sens bien, je crois que je vais marcher.

Percevant toutefois un léger doute dans ses paroles, Dorian la souleva dans ses bras et gravit rapidement l'escalier. Adèle se blottit contre lui, heureuse de se sentir ainsi protégée. Il la porta jusque dans sa chambre où l'attendait sa bonne.

— Je vous promets de revenir dans peu de temps.

Malgré cette assurance, c'est à contrecœur qu'Adèle se laissa poser à terre. Elle prit le bain qu'on lui avait préparé et, une fois sèche, se demanda s'il lui fallait revêtir une robe du soir.

— Ce soir, vous dînez dans votre chambre avec Monsieur, dit la femme de chambre comme répondant à sa question.

Sur les conseils de cette dernière, elle opta donc pour un ravissant déshabillé de soie et de dentelle qui se portait avec une longue écharpe de dentelle assortie, puis s'assit à sa coiffeuse pour que sa bonne lui brosse les cheveux.

Deux domestiques apportèrent une table qu'ils posèrent près du lit. Au milieu d'une décoration d'orchidées blanches, un couvert pour deux y était dressé et un chandelier d'or diffusait une lumière douce et intime.

Dorian ne tarda pas à la rejoindre. Il avait revêtu une longue tunique de couleur foncée, resserrée sur le devant par des soutaches d'un ton plus clair, qui lui conférait un air d'autorité comme s'il portait un uniforme.

Le maître d'hôtel leur servit une coupe de champagne, puis se retira. C'est alors qu'Adèle se rendit compte que la soif et la faim la tenaillaient. Elle mangea son assiette de potage avec appétit, puis, rassasiée, se cala contre le dossier de son siège.

— Maintenant que je me sens mieux, dit-elle, j'aimerais que vous me racontiez votre journée.

— Plus tard. Vous me raconterez ensuite la vôtre.

Dans le regard qu'elle posa sur lui se lisait tout l'amour qui l'habitait.

— Je vous aime, moi aussi, dit-il doucement. Finissons notre repas et nous serons enfin seuls.

Cet étrange dîner terminé, les domestiques vinrent prendre la table, laissant à leur maître un verre de cognac. Avec un soupir d'aise, Adèle se renversa sur les oreillers du lit.

— Et maintenant, nous pouvons parler.

Dorian posa son verre sur la table de chevet et s'assit à côté d'elle, la regardant avec tendresse.

— Est-ce ce que vous souhaitez? s'enquit-il d'une voix douce.

Comme elle gardait le silence, les yeux baissés, il ajouta, d'un ton malicieux :

— Vos désirs sont des ordres, Adèle, ne l'oubliez pas!

— J'aimerais que vous m'embrassiez...

— C'est également ce que je désire, ma chérie.

Toutefois, au lieu de l'embrasser, il se leva pour aller fermer la porte à clé. Puis, il ôta sa robe de chambre et s'allongea à côté d'Adèle qui ne put réprimer une légère exclamation de surprise. Il l'enlaça et murmura :

— Il est plus aisé de vous embrasser ainsi.

Il posa les lèvres sur les siennes et, éperdu d'amour, elle se serra contre lui jusqu'à ce qu'elle ait l'impression d'être une partie de lui-même. Il déposa des baisers sur ses yeux, son nez, dans son cou, et cela lui procurait des sensations étranges et merveilleuses qu'elle n'avait encore jamais connues.

De caresse en caresse, Dorian la transportait toujours plus haut dans un ciel illuminé d'un soleil radieux et où n'existait ni la peur ni le mal. C'était l'amour qui l'habitait, l'amour qu'elle croyait ne jamais trouver.

Plus tard, alors que la nuit était tombée depuis longtemps, Adèle aperçut par les fenêtres dénudées, car les rideaux n'avaient pas été tirés, les premières étoiles qui scintillaient au-dessus des arbres de Berkeley Square.

Doucement, elle demanda :

— M'aimez-vous vraiment?

— Je vous ai aimée dès le premier jour où je vous ai vue.

— Dites-vous vrai?

A la lueur des bougies, il lut la surprise dans son regard.

— Bien sûr. Mais j'ai dû attendre longtemps avant de pouvoir vous l'avouer.

Elle se mit à rire.

— Pas vraiment. N'oubliez pas que nous ne sommes mariés que depuis une semaine.

— Cela me semble aussi long que des millions d'années! Mais j'attendais que vous cessiez de haïr les hommes, et moi en particulier.

— Comment ai-je pu être aussi sotte?

— C'est une réaction fort compréhensible.

— Dire que j'ai gâché tout ce temps entre nous.

— Nous nous rattraperons.

Il déposa un baiser sur son front.

— Est-il vrai que vous m'avez aimée pour la première fois lorsque vous m'avez vue à Blake Hall?

— Oui, j'ai pensé que vous étiez merveilleuse, même coiffée d'un chapeau orné d'un ridicule assemblage de plumes et de fleurs qui se dressait comme un défi lancé à vos interlocuteurs!

— Vous aviez donc compris...

— Lorsque je vous ai vue faire face avec fierté aux créanciers de votre frère, j'ai su que vous étiez celle que j'avais cherchée en vain aux quatre coins du monde.

— Oh! mon chéri... Comme c'est romanesque!

— Cela a été une révélation pour moi. Vous étiez auréolée d'une lumière divine et j'ai su que je ne pouvais courir le risque de vous perdre.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez demandé ma main?

— Je craignais tant qu'un autre vous enlève à moi.

Adèle devina qu'il pensait aux amis de David qui étaient tous membres du club White. Elle se serra davantage contre lui.

— Pourquoi êtes-vous venu à Blake Hall?

— Je me trouvais au club lorsque David a annoncé à Fulbourne que ses fournisseurs avaient l'intention de le traîner en justice. Il était désespéré.

— Cela vous a fait de la peine?

— Oui, j'étais navré pour lui. Il m'est arrivé, il y a longtemps, une situation semblable. J'ai donc voulu l'aider à sortir de cette impasse.

— C'est généreux de votre part!

— Peut-être ne faisais-je que suivre le pouvoir qui nous guide et qui me menait à vous.

— Oh! Dorian, j'y crois moi aussi à ce pouvoir...

— Je me suis donc rendu à Blake Hall sans trop savoir ce que je déciderais, au sujet des dettes de votre frère, et puis je vous ai vue, et je n'ai plus hésité.

— Vous avez donc acheté le manoir, les terres et une femme!

— J'aurais acheté le soleil, la lune et les étoiles pour vous avoir!

Un soupir échappa à Adèle.

— Comment ai-je pu vous détester? N'aurais-je pas dû être habitée par la même passion?

— L'infâme goujat qui ne cessait de vous faire des avances vous effrayait. A cause de lui, vous avez haï tous les hommes, y compris moi.

— Vous savez désormais que je vous aime, n'est-ce pas?

— Il faudra ne jamais cesser de me le dire. J'ai eu si peur de devoir patienter des années avant de réussir à vous faire changer d'avis sur moi!

— J'ai commencé à cesser de voir en vous un ennemi lorsque je vous ai vu monter à cheval. Vos chevaux sont si beaux!

— Si vous les préférez à moi, je les vendrai!

Elle éclata de rire tandis qu'il ajoutait :

— Je vous préviens, je suis un mari terriblement jaloux. Peut-être serait-il sage de ma part de vous emmener dans un lointain pays d'Asie afin qu'aucun Anglais ne vous voie?

Adèle lui caressa la joue.

— Tant que nous sommes ensemble et que vous m'aimez, peu m'importe l'endroit où nous habitons.

— Ne craignez rien, je vous aime, je vous adore, et sans doute me faudra-t-il plus d'une vie pour vous le prouver.

— Lors de la cérémonie du mariage, vous avez prononcé vos vœux avec sincérité, m'a-t-il semblé.

— J'étais sincère, en effet, et je priais de toutes mes forces pour qu'un jour vous deveniez vraiment ma femme.

— Depuis ce soir, je le suis, murmura-t-elle.

— Je ne vous ai ni fait mal ni effrayée, j'espère?

— Non. Vous m'avez emportée dans un paradis merveilleux dont j'ignorais l'existence. Je ne savais pas que l'amour pouvait être aussi beau, qu'il appartenait au divin.

A la façon dont Dorian lui effleura la bouche de ses lèvres, Adèle comprit qu'il était ému par cette confidence.

— Il y a tant de choses en vous qui me fascinent et que je désire connaître. Je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi extraordinaire que vous.

— Vous flattez mon orgueil, protesta Dorian. Enfin, pour revenir à des choses sérieuses, j'aimerais vous expliquer enfin ma conduite si mystérieuse par moments, mais je ne sais par où commencer.

— Dites-moi d'abord pourquoi vous avez été rappelé brusquement à Londres alors que nous venions à peine d'arriver dans le Leicestershire et que nous passions des journées merveilleuses à nous promener à cheval.

— Rassurez-vous, Adèle, nous y retournerons dès demain.

A cette nouvelle, Adèle poussa un cri de joie.

— Qu'avez-vous pensé en apprenant que nous rentrions à Londres? demanda-t-il.

Il y eut un silence et, comme Dorian l'interrogeait du regard, elle se cacha le visage au creux de son épaule.

— J'ai cru, chuchota-t-elle d'une voix à peine perceptible, que c'était pour retrouver une femme que vous aimiez.

Pris au dépourvu par cet aveu, Dorian ne sut d'abord que répondre, puis il éclata de rire.

— Ma chérie, mon amour, avez-vous réellement cru qu'il y avait une autre femme dans ma vie?

— Oui... Vous étiez si indifférent à mon égard.

Il l'étreignit avec force.

— Si seulement vous saviez par quelles tortures je suis passé, nuit après nuit, tellement je désirais vous embrasser, vous aimer, et tellement je craignais de provoquer votre haine, votre mépris! Je n'aurais pas supporté de vous perdre.

— Pardonnez-moi!

— Je ne vous pardonnerai que si vous me promettez de m'aimer et de me laisser vous aimer.

— Je ne désire rien d'autre, Dorian, s'écria Adèle, d'une voix vibrante de passion.

Il l'embrassa.

— Vous ne m'avez toujours pas dit la raison de notre retour inopiné à Londres, murmura-t-elle.

— Le Premier ministre, lord Liverpool, m'a convoqué pour un entretien. Il m'a offert un poste...

Ne s'étant pas attendu à une réponse de cet ordre, Adèle le regarda, stupéfaite.

— Il aimerait que je travaille avec le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, le vicomte Castle-reagh, et me propose en fait de devenir son sous-secrétaire.

— C'est à peine croyable! Et avez-vous accepté?

— Je me suis engagé plus ou moins mais, en toute franchise, je n'ai pas la tête au travail. J'ai surtout envie de passer du temps avec vous.

— C'est un grand honneur que vous fait lord Liverpool. Sans doute est-ce pour vos compétences sur les questions orientales puisque vous avez travaillé en Asie?

— Bien sûr. Néanmoins, je n'aurais jamais cru que vous ayez à souffrir de mes activités de commerçant en Chine.

— Moi-même, j'ai eu du mal à y croire. Être enlevée en plein Londres par deux Asiatiques, c'est une aventure des plus insolites... et des plus effrayantes !

— Je sais, ma chérie, que vous avez eu très peur mais, désormais, tout est rentré dans l'ordre et vous n'avez plus rien à craindre.

— Avez-vous dû verser une grosse rançon? s'enquit-elle non sans nervosité.

Dorian sourit.

— Leung ne voulait pas d'argent, mais un objet qui constitue à ses yeux un trésor inestimable.

— Le bouddha!

— Oui. C'est un bouddha très particulier.

— Pourquoi? A cause de l'émeraude sur laquelle il est monté?

— Quelle fine observatrice vous faites! Il s'agit en effet d'un bouddha en or de la dynastie Wei qui date de 356 après J.-C., et c'est l'objet le plus précieux que possède Leung.

— Le vénère-t-il?

— Oui. Il appartient à sa famille depuis des générations.

— Pourquoi le lui avoir pris?

— Pour lui donner une leçon. Il a essayé de me voler une grosse somme d'argent. Par chance, je m'en suis aperçu à temps. Je l'ai donc obligé à me rendre ce qu'il me devait et, pour m'assurer qu'il ne chercherait plus jamais à abuser de ma confiance, je lui ai dérobé cette statue qui revêt pour lui une valeur inestimable.

La voix de Dorian s'était durcie et Adèle devina qu'un véritable duel avait opposé les deux hommes.

— Leung s'est bien vengé, ajouta-t-il avec un soupir. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie lorsque j'ai trouvé le mot laissé par vos ravisseurs dans la bibliothèque. J'étais fou de douleur à l'idée qu'on aurait pu vous faire du mal.

— Je pensais bien qu'ils trouveraient un moyen pour vous contacter.

— Le mot était posé sur le livre que vous lisiez.

Un cri échappa à la jeune femme.

— C'est un cadeau que je vous ai fait! J'ai acheté ce livre aujourd'hui et j'ai pensé qu'il vous intéresserait.

— Le maître d'hôtel me l'a apporté pendant que je prenais mon bain. Je vous en remercierai comme il se doit.

Adèle leva son visage vers lui, mais il ne l'embrassa pas.

— J'ai un autre aveu à vous faire.

— De quoi s'agit-il?

Dorian s'exprimait avec une telle gravité que, l'espace de quelques secondes, Adèle prit peur. Allait-il lui annoncer une terrible nouvelle qui serait un obstacle à leur bonheur?

— Rassurez-vous, s'empressa-t-il de préciser. Ce n'est rien d'effrayant. L'enterrement auquel je me suis rendu aujourd'hui était celui de mon oncle.

— Ce décès vous a-t-il beaucoup peiné?

— En toute franchise, j'étais soulagé et heureux à l'idée de ne plus

avoir jamais affaire à lui!

— Mais pourquoi? demanda-t-elle, étonnée de la violence de ses propos.

— C'est une longue histoire mais, tôt ou tard, vous devrez la connaître. Mes parents ont trouvé la mort dans un accident de voiture lorsque j'avais douze ans.

Devinant que cette tragédie cruelle avait à jamais marqué Dorian, Adèle se rapprocha de lui pour le réconforter.

— Je suis allé vivre chez mon oncle, le frère aîné de mon père et, à partir de ce jour, ma vie a été un véritable enfer.

— Mais pourquoi?

— Mon oncle me détestait parce qu'il n'avait pas eu de fils. En outre, je le soupçonne d'avoir toujours été jaloux de son frère qui, au contraire de lui, était un homme très apprécié, que tout le monde aimait et admirait.

— Il s'est donc vengé sur vous?

— Il saisisait le moindre prétexte pour me punir et me battre. Je n'étais heureux qu'en pension.

— Comme vous avez dû être malheureux!

— A dix-huit ans, je suis venu à Londres et, comme David, je me suis laissé séduire par cette ville et les plaisirs qu'elle offre à condition d'avoir de l'argent.

Il se tut, puis reprit, non sans amertume :

— Il est aisé d'imaginer la suite. En l'espace de deux ans, j'avais mangé le maigre héritage que mon père m'avait légué et j'étais endetté jusqu'au cou.

— Qu'avez-vous fait? interrogea Adèle, soupçonnant la réponse.

— Je n'ignorais pas que mon oncle attendait de me voir acculé pour m'imposer de nouveau son autorité. Je me suis donc enfui.

— En Orient?

— En effet. Un ami s'apprêtait à rejoindre son régiment et je l'ai suivi.

— Vous êtes devenu négociant, m'avez-vous expliqué?

— J'ai travaillé dur dans différents domaines jusqu'au jour où j'ai eu la chance d'être adopté en quelque sorte par un commerçant, un homme particulièrement intelligent.

— Parlez-moi de lui.

— Non, je le ferai un jour, mais pas pour l'instant. Il suffit de dire que j'ai gagné beaucoup d'argent et, à la mort de mon ami et protecteur qui m'avait toujours considéré comme son fils, j'ai hérité de son immense fortune.

— Pourquoi êtes-vous revenu en Angleterre?

— Je n'en avais pas l'intention mais, il y a quelque temps, les hommes de loi de mon oncle m'ont écrit pour m'apprendre qu'il se

mourait.

— Et qu'il souhaitait vous revoir afin de se faire pardonner sa cruauté?

— Sûrement pas! Mais à sa mort, j'ai hérité de son domaine et de son titre.

— De son titre?

— Je suis désormais marquis de Winteringham.

Stupéfaite, Adèle garda le silence.

— Comment aurais-je pu savoir? Comment aurais-je pu deviner? Moi qui croyais que vous m'épousiez par intérêt, afin que je vous aide à vous propulser dans la haute société!

Dorian éclata de rire.

— Ma chérie, pourquoi avoir imaginé une chose aussi grotesque?

— Cela me semblait être la seule raison pour expliquer que vous m'avez... achetée comme un objet!

De nouveau, Dorian éclata de rire.

— Il ne m'est jamais venu à l'idée que vous imaginiez pareille absurdité. Ignorez-vous donc quel effet vous produisez? Vous m'avez subjugué!

— Peut-être est-ce aussi parce que vous êtes marquis que le Premier ministre vous a proposé ce poste aux Affaires étrangères?

— Je préfère croire que ce sont mes compétences qui ont motivé sa décision.

— Je veux rester auprès de vous, chuchota Adèle. Je ne veux pas vous perdre parce que vous allez devenir un homme important et trop occupé.

— Jamais vous ne me perdrez et, en tant que sous-secrétaire aux Affaires étrangères, j'aurai besoin d'une épouse attentive et aimante qui veillera sur moi.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas vous décevoir. Mais, puisque vous héritez du domaine de votre oncle, vous ne voulez sans doute plus de Blake Hall? demanda-t-elle après un silence.

— J'ai acheté votre manoir, ma chérie, parce que c'est une des propriétés les plus belles que j'aie jamais vues. D'autre part, je n'habiterai jamais dans la maison de mon oncle et j'éviterai autant que possible de m'y rendre. J'y ai été trop malheureux et je ne tiens pas à raviver mes souvenirs les plus noirs. C'est d'ailleurs une bâtisse sans style, qui appartient à ma famille depuis moins d'un siècle, et qui ne mérite pas qu'on s'y attarde.

— Vous tenez donc à Blake Hall?

— Ensemble, nous allons restaurer ce manoir comme il se doit et l'exploitation des terres se fera selon les méthodes les plus avancées.

Dorian releva le menton d'Adèle et murmura tout contre ses lèvres

:

— Voulez-vous bien m'aider à y vivre, ma chérie, et à y fonder notre famille? Je voudrais que le nom de Winteringham soit un jour admiré et non plus haï.

— Je ferai tout mon possible pour vous aider, mais j'aurai besoin de votre amour. Depuis la mort de mes parents, j'ai été si seule, si désespérée.

— Désormais, ce n'est plus qu'un mauvais rêve. Nous allons créer un monde nouveau pour nous, qui ne ressemblera en rien à celui que nous avons connu précédemment.

— Ce sera merveilleux.

— En effet! Je sais que nous réussirons à vivre dans le bonheur, nous et nos enfants, ainsi que tous les gens de notre entourage.

A ces mots, Adèle rougit et elle se serait caché le visage contre lui, s'il ne l'en avait empêché en ajoutant :

— Je vous aime! Je vous aime de toute mon âme! Il me semble qu'il est temps de vous remercier de votre cadeau.

Il déposa des baisers langoureux et possessifs sur ses lèvres.

— Je vous aime, murmura Adèle, haletante. Oh! Dorian, je vous aime.

Elle tremblait sous ses caresses passionnées.

— Je veux que vous me donniez votre cœur, chuchota-t-il.

— Il est à vous.

— Je veux votre âme.

— Elle est vôtre.

— Il ne me reste plus qu'à vous demander votre corps adorable et gracieux.

— Je suis à vous, je suis à vous, répéta-t-elle, au comble du bonheur. Aimez-moi, Dorian, je vous en supplie, aimez-moi!

Comme Dorian l'emportait vers le ciel où brillait un soleil éternel, la lumière divine les enveloppa et, ensemble, ils entrèrent dans le paradis de l'amour que Dieu a créé pour ceux qui s'aiment.

Fin